BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE

DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES

DOUZIÈME FASCICULE

DU GENRE ÉPISTOLAIRE CHEZ LES ANCIENS ÉGYPTIENS DE L'ÉPOQUE PHARAONIQUE, PAR M. G. MASPERO, RÉPÉTITEUR A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
RUE RICHELIEU, 67
1873

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE.

[BIBLIOTHÈQU]E DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES, publiée sous [les auspices] de S. E. M. le Ministre de l'Instruction publique.
[1er fascicule : La] Stratification du langage, par Max Müller, traduit par M. Havet, élève [de l']es Hautes Études. — La Chronologie dans la formation des langues [indo-européenn]iques, par G. Curtius, traduit par M. Bergaigne, répétiteur à l'École [des Hautes É]tudes. 4 fr.
[2e fascicule : Étu]des sur les Pagi, par A. Longnon, élève de l'École des Hautes Etudes. 3 fr.
[3e fascicule : No]tes critiques sur Colluthus, par Éd. Tournier, répétiteur à l'École des [Hautes Étud]es. 1 fr. 50
[4e fascicule : Nou]vel Essai sur la formation du pluriel brisé en arabe, par Stanislas [Guyard, rép]étiteur à l'École des Hautes Etudes. 2 fr.
5e fascicule : Anciens glossaires romans, corrigés et expliqués par F. Diez. Traduit par A. Bauer, élève de l'École des Hautes Etudes. 4 fr. 75
6e fascicule : Des formes de la conjugaison en égyptien antique, en démotique et en copte, par G. Maspero, répétiteur à l'Ecole des Hautes Etudes. 10 fr.
7e fascicule : la Vie de Saint Alexis, textes des XIe, XIIe, XIIIe et XIVe siècles, publiés par G. Paris et L. Pannier. 15 fr.
8e fascicule : Études critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne, par M. Gabriel Monod, directeur adjoint à l'Ecole des Hautes Etudes, et par les membres de la Conférence d'histoire. 6 fr.
9e fascicule : Le Bhâminî-Vilâsa, texte sanscrit, publié avec une traduction et des notes par Abel Bergaigne, répétiteur à l'École des Hautes-Etudes. 8 fr.
10e fascicule : Exercices critiques de la Conférence de philologie grecque, recueillis et rédigés par E. Tournier, directeur d'études adjoint. 1re et 2e livr., chaque 1 fr.
11e fascicule : Etudes sur les Pagi de la Gaule, par A. Longnon. 2e partie : les Pagi du diocèse de Reims, avec 4 cartes. 7 fr. 50

OUVRAGES RELATIFS A LA PHILOLOGIE ET A L'ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNES.

BRUGSCH (H.). Examen critique du livre de M. Chabas, intitulé : Voyage d'un égyptien en Syrie, en Phénicie, en Palestine, etc., au XIVe siècle avant notre ère. Paris, 1867. Gr. in-8°, broché. 1 fr.

BRUNET DE PRESLE (W.). Examen critique de la succession des dynasties égyptiennes, 1re partie (la seule parue), 1850, in-8° broché. 8 fr.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE de l'Athenaeum français, 1855, douze numéros; 1857, nos 1-10 (tout ce qui a paru). Paris, in-4°, broché, planches. 30 fr.
(Renferme des travaux de MM. Mariette, vicomte de Rougé, Longpérier, baron de Wissé, H. Brugsch, F. Lenormant, Chabas et autres.

DEVÉRIA (S.). Notice de quelques antiquités relatives au basilicogrammate, Thouth ou Peti. Paris, 1857, in-8°. 2 fr. 50
—— Lettre à M. Auguste Mariette sur quelques monuments relatifs aux Hyq-S'os ou antérieurs à leur domination. Paris, 1861, in-8°, avec 2 pl. 3 fr. 50
—— Notation des centaines de mille et des millions dans le système hiéroglyphique des anciens égyptiens. Paris, s. d., in-8°. 1 fr. 50
—— La nouvelle table d'Abydos. Paris, 1864, in-8°. 1 fr. 50
—— Bakenkhonsou, grand-prêtre d'Amon et architecte principal de Thèbes, contemporain de Moïse. Paris, s. d., in-8°. 1 fr.
—— Quelques personnages d'une famille pharaonique de la XXIIe dynastie. Paris, 1863, in-8°. 1 fr. 50
—— Le papyrus judiciaire de Turin et les papyrus Lee et Rollin, étude égyptologique. Paris, 1868, in-8°, broché avec 7 pl. 10 fr.
—— Notice des antiquités égyptiennes du musée de Lyon. Lyon, 1857, gr.-in-4°., pl. 4 fr.
—— Rapport sur deux scarabées égyptiens. Paris, 1857, in-8°, broché. 1 fr. 50
—— Catalogue des manuscrits égyptiens, écrits sur papyrus, toile, tablettes et ostraca en caractères hiéroglyphiques, hiératiques, démotiques, grecs, coptes, arabes et latins qui sont conservés au musée égyptien du Louvre. Paris, 1872, in-12. 1 f. 50

HYMNES AU SOLEIL composant le XVe chapitre du Rituel funéraire égyptien. Traduction comparée par E. Lefébure. Paris, 1868, 1 vol. in-4°. 15 fr.

LETRONNE. Recherches critiques et géographiques sur les fragments d'Héron d'Alexandrie ou du système métrique égyptien (ouvrage couronné en 1816 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, revu et mis en rapport avec les principales découvertes faites depuis, par A.-J.-F. Vincent. Paris, 1851, 1 vol. in-4°, broché, carte. 15 fr.

DU GENRE ÉPISTOLAIRE

CHEZ LES

ÉGYPTIENS DE L'ÉPOQUE PHARAONIQUE.

PAR

G. MASPERO
RÉPÉTITEUR DE LANGUE ET D'ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNES
A L'ÉCOLE DES HTES ÉTUDES.

PARIS.
LIBRAIRIE A. FRANCK
(F. VIEWEG.)
RUE DE RICHELIEU, 67.
1872.

INTRODUCTION.

Il n'y a pas longtemps encore, mainte personne, j'entends des plus instruites, aurait été fort étonnée de trouver réunis en tête d'un ouvrage ces deux mots *Egypte* et *Littérature*. Le public et la meilleure partie des savants étaient disposés à croire que la découverte de Champollion avait des fondements certains et présentait à la critique des garanties sérieuses; mais on n'admettait pas volontiers qu'il y eût une littérature égyptienne autre que celle des Alexandrins. Les écrivains grecs, si prodigues d'éloges, si pleins d'admiration pour la terre antique des Pharaons, ne parlent jamais de poëmes, de romans, de traités philosophiques rédigés en caractères hiéroglyphiques: c'était là pour bien des gens une sérieuse raison de douter. S'il y avait eu dans les temples de Memphis, d'Héliopolis ou de Thèbes quelques œuvres littéraires, les anciens n'auraient pas manqué de les connaître et de les citer.

Et pourtant, malgré le silence des anciens, cette littérature existe: grâce aux travaux de MM. de Rougé, Brugsch, Goodwin, Birch, Chabas et des savants qui ont suivi leurs traces, elle revit parmi nous. Malgré les ravages du temps et la barbarie des Arabes, nous possédons aujourd'hui une véritable Bibliothèque: chaque jour amène la découverte de nouvelles richesses et la publication de morceaux inconnus, qu'a sauvés de la destruction le zèle des Egyptologues. J'avais essayé de réunir en un seul volume et d'analyser tous ces fragments et mon travail était déjà presque terminé, quand les derniers événements sont venus le suspendre. Détourné de mes études par les nécessités du service militaire, j'ai dû me borner à choisir

entre les diverses parties de mon ouvrage, celle qui m'a paru la plus neuve et la plus intéressante: c'est celle-là que je présente à la Faculté des Lettres comme thèse pour le Doctorat.

L'Egypte grecque nous avait d'ailleurs préparé aux surprises que nous réservait l'Egypte Pharaonique. Depuis le jour où Show publia pour la première fois un papyrus grec et révéla à l'Europe étonnée quelle mine précieuse de documents gisait ignorée dans les sables du désert,[1] l'Egypte n'a pas cessé de nous rendre chaque année de nouvelles richesses. Ce sont d'abord les papiers d'état, rescrits royaux, pétitions,[2] réclamations,[3] toutes les paperasses des administrateurs ptolémaïques et impériaux, puis les pièces d'intérêt privé, comptes de ménage et de cuisine nous donnant la dépense d'une famille en vêtements, combustibles, denrées alimentaires,[4] contrats de rente et d'achat,[5] reçus, actes d'enregistrement et d'ordonnancement,[6] récits de songes,[7] recueils de recettes magiques,[8] cahiers de notes;[9] enfin, les papyrus littéraires trop peu nombreux, mais importants encore, puisqu'ils nous ont rendu plusieurs discours d'Hypéride, un long fragment du lyrique Alcman[10] et les morceaux d'une récension de l'Iliade antérieure à la récension que nous possédons aujourd'hui.[11]

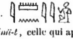
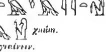
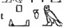
Les débris de la correspondance privée ne tiennent point dans ces fragments d'époque ptolémaïque une place aussi considérable que dans les fragments de l'ancienne littérature égyptienne; et le peu qui nous en est resté n'est pas souvent pour charmer les personnes habituées aux élégances du grec clas-

1. *Charta Papyracea græce scripta musei Borgiani Velitris*, 1788.
2. *Papyrus du Louvre* N° 15, 22, 23, 24, 26, 29, 33, 35, 38, 39.
3. Id., *Papyrus* N° 25.
4. *Papyrus du Louvre* N° 52—59, 60 *bis*; *Papyrus Sakkinis.*
5. *Contrat de Casati; Papyrus du Louvre* N° 17, 21, 21 *bis*, 21 *ter*; *Papyrus Jomarol.*
6. *Papyrus du Louvre* N° 15 *bis*; 67, 69.
7. *Papyrus du Louvre* N° 50, 51; *Papyrus C de Leyde.*
8. *Papyrus I, 384, 396, de Leyde.* Cfr. Reuvens, *Lettres &. I, p. 4—36, 147—151.*
9. *Papyrus* N° 1 *du Louvre.*
10. Egger, *Mémoire sur quelques fragments de Papyrus grecs.*
11. *Papyrus du Louvre* N° 3, 3 *bis*.

sique. Sans doute, les gens de pure race hellénique, instruits à l'Ecole d'Alexandrie ou près des rhéteurs qui étaient venus établir leur école dans les vieilles cités égyptiennes, parlaient et écrivaient leur langue sans omettre aucune de ses formes, ni violer aucune de ses règles. Mais le gros de la population, Egyptiens, Syriens, Arabes à peine hellénisés, ou les Grecs de basse classe qu'un long contact et des alliances répétées avec l'ancienne population avait rendus à moitié barbares, se trouvaient mal à l'aise en présence des raffinements de la langue et la parlaient à l'Egyptienne, c'est-à-dire, fort mal: leur orthographe et leur prononciation n'avaient souvent que des rapports fort éloignés avec l'orthographe et la prononciation véritable des mots; leur syntaxe aurait étonné Démosthènes au dernier point. Les papyrus du Louvre nous ont conservé mainte lettre dont aucune traduction même fautive à dessein, ne saurait rendre l'aspect étrange. Un certain Ammonios qui s'appelle lui-même Ammoni écrit à sa sœur:

Ἀμμώνι Ταχνουμὶ[1] *τῇ ἀδελφῇ πολλὰ χαίρειν.*

Πρὸ μὲν πάντιων εὔχομέ σε ὑγιαίνιν,[2] *καὶ τὸ προσκύνημά σου ποιῶ καθ' ἑκάστην ἡμέραν· ἀσπάζομαι πολλὰ τὸν ἀγαθώτατόν μου υἱὸν Λέων.*[3] *Κομψῶς ἔχω καὶ τὸν ἵππον μου*[4] *καὶ Μέλας. Μὴ ἀμελήσις*[5] *τῷ υἱῷ μου. Ἀσπάζομαι Σένκρις κὲ*[6] *ἀσπάζομαι τὴν μητέραν*[7] *σ[ου]. Ἀσπάζομαι Παχνουμὶ ὁμ[οίως] καὶ Παχνουμὶ νεώτερος.*[8] *Ἀσπάζομαι Π...ως καὶ Ἀμενώθην.*

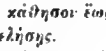
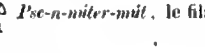
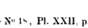
1. La forme égyptienne de ces deux noms serait.  *Ἀμμώνιος, Ameni* et  *Táχnúmi-t*, celle qui appartient au dieu  *χnûm*.
2. *Ἔυχομαί σε ὑγιαίνειν.*
3. *Λέοντα.*
4. *Καὶ ὁ ἵππος μου.*
5. *Ἀμελήσῃς.*
6. *Καὶ.*
7. *Μητέρα.*
8. La forme égyptienne de ces deux noms est  *Pa-χnúmi*, celui qui appartient à  χnûm, et   *Pa-χnúmi p-s'era, Paχnumi* le cadet.

Γόργευσον τῷ υἱῷ μου, ἕως ἀπελθῶμεν εἰς τὸν τόπον μου. Ἐὰν ἀπελθῶ εἰς τὸν τόπον καὶ ἰδιῶ τὸν τόπον, πέμψω ἐπί[σε] καὶ ἐλεύσῃ ...εἰς Πηλούσιν καὶ ἐλεύσομαι ἐπί σε εἰς Πηλούσι.[1] *Ἀσπάζομαι Στεχὲς Παχράτου.*[2] *Ἀσπάζομαι Ψενμῶνθα καὶ Πάτων. Ἐὰν μάχουσιν μετέσου*[3] *οἱ ἀδελφοί σου, ἐλθὲ εἰς [τὸν οἶ]κόν μου καὶ κάτισον ἕς ἰδῶμεν*[4] *τί μέλλομεν ποιεῖν. Μὴ ἀμηλήσις·*[5] *γράψον μοι περὶ τῆς σωτηρίας σ[ου κ]αὶ τοῦ υἱοῦ μου· γόργευσον μετὰ τοῦ χωρίου. Ταύτην τὴν ἐπιστολὴν ἐγράφη*[6] *ἐν Θμουέι τῇ Ε φαμενώθ. Ἔτι δύο ἡμέρας ἔχομεν καὶ φθάσομεν εἰς Πηλ[ού]σι· Ἀσπάζετε ἡμᾶς Μέλας πάντες κατ' ὄνομα.*[7] *Ἀσπάζομαι Ψενχνουμὶ υἱὸς Ψεντερμούτ.*[8]

Ἐῤῥωσθέ[9] *σε εὔχομαι.*[10]

«Ammoni[os] à Tachnoumi sa sœur, bien le bonjour.»

«Avant tout, je prie Dieu que tu te portes bien et je fais un proscynème pour toi chaque jour. J'embrasse beaucoup mon très cher fils Léon. Je vais superbement et mon cheval aussi et Mélas: ne néglige pas mon fils. J'embrasse Senchris et j'embrasse ta mère. J'embrasse Paχnoumi également et Paχnoumi le cadet. J'embrasse P... ôs et Amenothis. Occupe-toi de mon fils jusqu'à ce que nous nous en allions à mon endroit. Quand je m'en irai dans mon endroit et que je verrai mon endroit, j'enverrai vers toi et tu viendras [aussi] à Péluse et je viendrai vers toi à Pélnse. J'embrasse Stechès, fils de *Paχrûd*. J'embrasse Psenmonthis et Patôn. Si tes frères se querellent avec

1. *Πηλούσιον.*
2. Je ne connais pas l'équivalent égyptien de *Στεχές*, celui de *Πάχρατος* est  *Pa-χrûd*, l'enfant.
3. *Μάχουσι μετὰ σου.*
4. *Καὶ κάθησον ἕως ἰδῶμεν.*
5. *Ἀμελήσῃς.*
6. *Αὕτη ἡ ἐπιστολὴ ἐγράφη.*
7. *Ἀσπάζεται ὑμᾶς Μέλας πάντας.*
8. Voici la forme égyptienne de ces noms:  *Ψενχνουμί*, le fils de *Xnûm*;  *Pse-n-nûter-mût*, le fils de la divine mère.
9. *Ἔῤῥωσθαι.*
10. *Papyrus grecs du Louvre* N° 18, Pl. XXII, p. 232—233.

toi. viens à ma maison et demeure jusqu'à ce que nous voyons ce qu'il convient de faire. Ne néglige rien; écris-moi au sujet de ta santé et de celle de mon fils; occupe-toi du champ. Cette lettre a été écrite à Thmouïs le 6 de Phamenoth. Nous avons encore deux jours, puis nous irons à Péluse. Mélas vous embrasse tous nominativement. J'embrasse Psenχnoumi fils de Psentermouth.»

« Je prie que tu sois en bonne santé.»

Pour peu qu'on veuille bien comparer cette lettre aux lettres de l'époque pharaonique citées tout au long dans ce mémoire, on ne pourra s'empêcher de remarquer combien égyptienne elle est de composition et de forme. C'est la même manière de commencer par une prière, la même façon de diviser la pensée en une foule de petites phrases placées l'une à côté de l'autre sans liaison grammaticale et presque sans suite: on pourrait traduire en égyptien cette lettre, sans avoir à changer une seule tournure ou la forme d'une seule idée. Évidemment, l'homme qui écrivait cette lettre n'avait du Grec que la langue, et encore son esprit avait-il tourné à l'Égyptien de telle sorte que la langue elle-même s'était altérée et avait pris un aspect étrange.

Il est à peine besoin de relever ici l'importance historique de ces lettres privées. Peu de pays ont une histoire plus curieuse et plus intéressante que l'est celle de l'Egypte à cette époque. Plus que toutes les autres contrées soumises à la domination grecque par Alexandre, l'Egypte offre alors le spectacle de deux grands peuples et de deux grandes civilisations en présence l'une de l'autre: l'une, illustrée par d'antiques souvenirs, mais comme vieillie en elle-même depuis des siècles, l'autre jeune encore et douée d'une force d'expansion telle qu'aucun autre peuple n'en a possédé de pareille. Avant les découvertes modernes, on savait bien que ces deux races s'usèrent mutuellement sans pouvoir triompher l'une de l'autre; mais on ne connaissait aucune des péripéties de leur lutte. Les papyrus grecs nous montrent les deux peuples en contact journalier, et nous font connaître la condition des personnes et l'état des esprits en Egypte, pendant les sept siècles qui s'étendent de l'avénement des Lagides à l'édit de Théodose.

Souvent aussi les circonstances qui ont accompagné la découverte de ces documents leur prêtent un intérêt romanesque. En examinant le contenu d'un cercueil de momie, M. Passalacqua y trouva une lettre encore cachetée, liée sur une palette de scribe.

« Timoxène à Moschiou. Salut. »

« M . . . os[1] qui te remet cette lettre est frère de Philon qui est avec l'épistolographe Lysis. Veille à ce qu'il ne soit fait aucun tort à cet homme : aussi bien son père est ici, près de Petonouris le second. Ces présentes lui ont été données ainsi que le signe des miens. »

« Bonne santé. »

C'est une lettre de recommandation, mais l'individu, quel qu'il soit, à qui elle fut donnée, ne la remit jamais à son adresse. Il mourut en route, comme il se rendait près de Moschion; la lettre fut ensevelie avec lui, et n'a été ouverte que 2000 ans plus tard, longtemps après la chute des Lagides et la disparition complète des races qui occupaient alors le sol de l'Egypte.[2]

La valeur littéraire de ces documents est-elle aussi grande que celle des documents hiéroglyphiques correspondants? Non sans doute : la plupart d'entre eux ne sont que des lettres d'affaires écrites au courant de la plume par des gens d'éducation médiocre. En voici un exemple de plus à ajouter à l'exemple cité plus haut :

Μυρουλλᾶς καὶ Χαλβᾶς ἄραβας (*sic*) *Δακούτει τῷ ἀδελφῷ χαίρειν.*

Ἀκούσαντες ἐν πόλει τὰ περί σου συμβεβηκότα, περὶ τοῦ πρός σε τὴν ἀήδειαν πoήσαντος (*sic*), *ἥκαμεν εἰς τὸ Σαραπιεῖον βολάμενοι* (*sic*) *συνμίξαι σοι. Ἀκούσαντες δὲ ἐν τῷ μεγάλῳ Σαραπιείῳ ὄντα σε ἔλεγον Σαχμὶ τοῦ Λητοπολίτου. Καλῶς οὖν πoήσεις παραγίνεσθαι ἡμῖν εἰς Ποεὶ, ὅτι καταπλεῖν μέλλομεν πρὸς τὸν βασιλέα* [*ἵνα*] *ἐπιδοῦμεν* (*sic*) *ἔντευξιν περί σου τῷ βασιλεῖ.*

Ἔρρωσο. L. *$\overline{Κθ}$ μεσορὴ $\overline{Κς}$.*[3]

1. Lacune du nom propre.
2. Letronne dans le *Catalogue de la Collection Passalacqua*, Paris 1826
3. *Papyrus grecs du Louvre*, p. 316—318.

«Myroullâs et Khalbâs, Arabes, à Dacoutês, le frére, Salut.» «Ayant appris à la ville ce qui t'est arrivé, au sujet de l'homme qui t'a fait un désagrément, nous sommes allés au Sérapéum, voulant nous aboucher avec toi. Mais ayant appris que tu étais au grand Sérapéum, j'ai parlé à Sakhmi du nome Lêtopolite. Tu feras donc bien de venir à nous dans Poï, parce que nous allons nous rendre prés du roi pour remettre une pétition à ton sujet au roi.»

«Bonne santé. L'an XXIX, le 26. Mesori.»

Il n'y a pas là matiére à périodes. Celui qui traçait ces lignes ne songeait pas à faire œuvre d'écrivain et à soigner son style il lui suffisait d'avoir exposé son affaire tant bien que mal.

Aussi bien l'Egypte grecque comme l'Egypte pharaonique avait ses épistoliers de profession qui se piquaient de beau langage. Les grammairiens citent les noms d'un certain nombre de rhéteurs nés ou élevés en Egypte et dont l'œuvre renfermait des recueils de lettres artificielles où des sujets de philosophie ou de rhétorique, des descriptions, des études de mœurs étaient données sous la forme épistolaire. Rien ne nous reste de la plupart d'entre eux qu'un nom et le vague souvenir de leurs ouvrages; mais les œuvres d'Alciphron qui nous ont été conservées nous donnent une idée fort exacte de la façon dont les Grecs entendaient ce genre. Si j'ouvre au hasard son recueil j'y trouve une lettre du poéte Ménandre à sa maîtresse Glycère et la réponse de Glycère,[1] des billets de courtisanes à leurs amants;[2] mais non plus comme dans les recueils Egyptiens des préceptes de morale austére, des exhortations à l'étude où l'on vante la supériorité du métier de scribe sur tous les autres métiers. C'est qu'aussi la société et les mœurs ont bien changé depuis l'époque de Sésostris. *Ennâ*, *Qàgabou* ou *Pentàûr* n'auraient plus la vogue avec leurs sermons en forme de lettres : s'ils revenaient au monde, ils seraient rentrés à l'école, en gens d'esprit qu'ils étaient, et ils auraient mis en scéne des courtisanes et leurs dupes; ils auraient raconté la mort de Bacchis et la douleur de

1. Alciphron, *Epist.* II, 3, 4.
2. *Id.*, I, 38.

Ménéclidès, l'avidité de Pétala[1] et de Philnmène[2], les hauts faits de Mégara et de ses semblables,[3] le tout en termes choisis et d'un style pimpant, coquet, affété, qui est au style de la grande époque ce que le français de Dorat ou de Gentil-Bernard est au français de Pascal et de Bossuet.

Ainsi, dans l'Egypte grecque aussi bien que dans l'Egypte Pharaonique, on trouve les diverses formes que peut revêtir le genre épistolaire: lettres d'affaires, lettres supposées, pamphlets ou traités en forme de lettres. Je n'ai pas eu la prétention de rechercher et de traduire dans le présent travail tous les fragments de lettres que nous ont transmis les manuscrits hiératiques: je me suis contenté de choisir ceux qui m'ont paru être le plus intéressant et le moins difficile à comprendre. En cela, comme en bien d'autres choses, j'ai été grandement aidé par les travaux de mes devanciers et je ne saurais laisser passer l'occasion de remercier ici MM. Chabas, Birch, Brugsch, Pleyte, Goodwin et de Rougé, et de leur témoigner toute ma reconnaissance pour les services que leurs ouvrages m'ont rendus.

Paris, le 10. Décembre 1871.

G. Maspero.

1. *Id.*, II, 27.
2. *Id.*, I, 18.
3. *Id.*, I, 39.

CHAPITRE I.

DES LETTRES MISSIVES.

Plus d'une fois, en fouillant les ruines, les explorateurs modernes ont trouvé de petits rouleaux de papyrus liés d'un cordon et cachetés d'un sceau d'argile.[1] Au dos, quelques signes hiératiques, à-demi effacés par le temps, laissent lire un nom propre, accompagné de titres religieux ou civils, qui ne nous apprennent rien sur la valeur des documents ainsi retrouvés.[2] Mais, les rouleaux une fois déployés, le premier coup d'œil nous révéle leur nature: ce sont des lettres familières, des billets d'affaire ou de compliment, écrits et envoyés depuis des milliers d'années. Longtemps perdus, ils sortent de leur oubli séculaire pour dévoiler, à travers les âges, les secrets des particuliers ou de l'Etat, nous initier aux détails intimes de la vie publique ou privée, et mettre sous nos yeux ce que Charron appelait «le tous les jours» d'un grand peuple.

Cet usage des lettres missives, cette faculté de communiquer les pensées, les sentiments, les priéres, les ordres du moment à des personnes absentes et de converser avec elles malgré la distance, les Egyptiens l'avaient dès les temps les plus reculés de leur histoire. Parcourez du regard les mille bas-reliefs sculptés dans les tombeaux de l'ancien Empire, et vous y trouverez, entre autres personnages, des scribes occupés à plier des lettres et à les cacheter.[3] Ce qu'on usait ainsi de papyrus

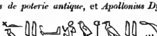
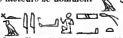
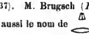
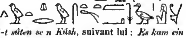
1. Letronne, *Papyrus Grecs du Louvre*, p. 408.
2. Leemans, *Description raisonnée des monuments égyptiens du Musée de Leyde*, p. 115—117; Chabas, *Papyrus Egyptiens hiératiques du Musée d'antiquité des Pays-Bas à Leyde*, p. 17—18.
3. Lepsius, *Denkm.* II, 9, 51. 56, a bis.

devait être fort considérable ; aussi les gens de mince fortune avaient-ils inventé un moyen de diminuer la dépense qu'entraînait cette consommation journalière. Ils employaient, pour faire des extraits d'auteurs en renom,[1] pour écrire les brouillons de leurs rapports ou de leurs lettres,[2] les tessons de poterie et les morceaux de bois[3] qui leur tombaient sous la main : c'était une ressource qui permettait aux pauvres d'entretenir leur correspondance et d'enrichir leur bibliothèque avec les débris de leur cuisine. Toutefois, si la lettre devait arriver aux mains d'un supérieur ou d'un égal, l'écrivain dédaignait par politesse ce procédé économique et recopiait sur une belle feuille de papyrus le contenu de ses planchettes et de ses tessons. L'épître terminée et dûment cachetée, il y avait plusieurs moyens de la faire tenir, sinon promptement, du moins sûrement, à son adresse. L'état employait, au service des dépêches administratives, des relais de courriers régulièrement établis[4] ; les riches envoyaient un des esclaves ou des employés subalternes de leur maison[5] ; les gens du commun attendaient patiemment une occasion et avaient recours soit à la complaisance d'un grand qui daignait expédier leurs missives avec les siennes, soit

1. Tels sont les *Ostraca 5623, 5638 a* du *British Museum*, publiés dans les *Inscriptions in the hieratic and Demotic character*, pl. X, XI ; les *Ostraca* du Louvre publiés par MM. Chabas (*Voyage d'un Égyptien*, p. 29) et de Horrack (*Zeitschrift*, 1868, p. 1—6) ; l'*Ostracon Lenormant* N°. 1.

2. *Ostracon Cailliaud* publié par M. Chabas (*Zeitschrift*, 1867, p. 37—39).

3. La tradition relative au philosophe Ammonius Saccas cite encore parmi les matériaux employés pour recueillir des notes les omoplates de mouton (Diogène Laërte, *VII, 174, Vie des Philosophes*). On n'a encore retrouvé aucune inscription conservée sur des ossements. Cfr. E. Egger, *Observations sur qqs fragments de poterie antique*, et *Apollonius Dyscole*, p. 9.

4. Ces facteurs se nomment  *wōr-dχōr-u*,  *wōr-s'dt*, porte-lettre (*cfr.* Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 136—137). M. Brugsch (*Dictionnaire*, s. v.  *ûstd*), leur donne aussi le nom de  *χer-ûs-t* m. à m. *avec une lettre :*   *ĭi-tû χer ûst-t m-dû-t sûten se n Kûsh*, suivant lui : *Es kam ein Briefträger* an, Seitens des Prinzen von Kûsh. La traduction exacte est : «*On vint avec une lettre* de la part du prince de Kûsh.»

5. *Papyrus de Leyde 350, verso*, pl. III, l. 1, 26, 34 ; pl. IV, l. 10, 19, 22 ; pl. V, l. 23, etc.

à la bonne volonté d'un ami qui partait en voyage et se chargeait de leurs commissions.[1]

Quelques débris à peine ont survécu de cette correspondance officielle ou privée. Une partie, détruite par les anciens eux-mêmes, servit, comme chez nous le vieux papier, à fabriquer du carton[2]; le reste a subi le sort commun de toute la littérature. Cependant le hasard intelligent a sauvé du naufrage quelques modéles des variétés qu'admet le genre épistolaire: billets, ordres des fonctionnaires, rapports, brouillons de dépêches, notes de travail, nous possédons de tout cela, sinon en abondance, du moins suffisamment pour nous faire connaître la langue et la littérature courantes de l'ancienne Egypte. Quelquefois, ces lettres ont été trouvées encore intactes dans des cassettes qui servaient de bibliothéques[3], ou sur le corps de la personne à laquelle elles étaient adressées[4]; plus souvent elles sont venues jusqu'à nous dans des recueils spéciaux formés à diverses époques par les scribes de Thèbes et de Memphis.[5] Je n'oserais affirmer que toutes les pièces contenues dans ces recueils sont des lettres authentiques: le ton déclamatoire, la morale vide et pompeuse de quelques unes d'entre elles forment un contraste frappant avec la rapidité et la sincérité des autres. A mon avis, les morceaux de ce genre ne sont pas lettres réelles, mais amplifications en forme de lettres, sujets de discours, exercices de style qui se faisaient dans les classes et se transmettaient de génération d'écoliers en génération d'écoliers, comme nos Cahiers de corrigés ou nos Recueils de Vers Latins. Néanmoins, je ne laisserai pas de m'en servir et souvent; car elles ont sur les cahiers de corrigés actuels l'avantage de renfermer, à côté des métaphores et des hyperboles, nombre de renseignements précieux. La pièce d'hexamétres où le fleuve Janne déplore la victoire des Barbares d'Occident sur les Cent-Familles n'apprendra pas grand chose aux historiens futurs de la guerre de Chine, et le discours de St. Denis aux Parisiens, eût-il obtenu le prix d'honneur au Concours Général,

1. *Papyrus Anastasi V, pl. 12, l. 7; pl. XXII, l. 4.*
2. Letronne, *Papyrus Grecs du Musée du Louvre*, p. 410—416.
3. Cfr. Brugsch, *le Roman de Setnau*, p. 2—3 du tirage à part.
4. Letronne, *Papyrus Grecs du Musée du Louvre*, p. 408.
5. Un grand nombre des Papyrus aujourd'hui connus, le *Papyrus Sallier No. I*; les *Papyrus Anastasi No. I, II, III, IV, V*; le *Papyrus de Leyde I, 348*, quelques uns des *Papyrus de Turin*, nous ont conservé des compilations de ce genre. M. Chabas annonce la publication prochaine d'un nouveau recueil qu'il a découvert à Bologne.

n'intéressera que médiocrement les érudits de l'avenir. Au contraire, la lettre d'Amen-em-Ap à Pentaur sur les misères du métier d'agriculteur nous donne un tableau à peu près exact de la condition des *fellahs* égyptiens, quatorze siècles avant notre ère.

Celles de ces lettres qui nous sont arrivées intactes commencent généralement par une série de formules presque aussi invariables et certainement aussi banales que les formules de politesse dont nous nous servons chaque jour. Ce sont d'abord les noms et titres de la personne qui envoie le message et de celle qui le reçoit: «Le porte-plume à la droite du Roi, le scribe royal, intendant du trésor, *Pà-Râ-m-h'eb*, au scribe *Qàgàbû*»[1]; ou bien: «Le scribe [royal] *Amen-mesû* rend hommage à son père, le chef des Mercenaires *Bok-en-Ptàh'*, puisse-t-il bien se porter! puisse-t-il être en faveur auprès d'*Ammon-Râ*, roi des dieux!»[2] ou encore: «Le scribe royal, capitaine des archers, *Râmessû*, au maçon *Roï*.»[3] Aussitôt après cette sorte de salut, on rencontre d'ordinaire une invocation à la divinité: l'écrivain prie les dieux de vouloir bien veiller sur le personnage auquel il s'adresse. «J'implore *Phrà-Armachis*, *Tûm*, et les dieux qui font partie de son cycle, afin que tu jouisses d'une bonne santé, perpétuellement.»[4] Je lis ailleurs dans un message du *Sotem Mersûatew* à la dame *Tanrû-t*: «Sois en parfait état, sois vivante, sois en santé, sois dans la faveur d'Isis, ta divine sœur; en voyant [cet écrit], sois en parfait état.»[5] La phrase pouvait être plus ou moins longue, suivant le nombre des noms divins qu'y introduisait la dévotion de l'écrivain. La plupart du temps, il jugeait que la protection d'une ou deux divinités bien choisies suffisait au bien-être de son correspondant; parfois, il ne se contentait pas de si peu et sentait le besoin de mettre en mouvement tout l'Olympe égyptien avant de passer à la formule suivante: «Ceci est envoyé pour faire savoir à mon seigneur, *item*, pour plaire à mon seigneur.» Après ce dernier effort de politesse on entrait résolûment en matière.

J'ai hâte de dire que ce cérémonial compliqué n'était pas

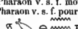
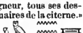
1. *Anastasi IV, pl. XVI, Revers, l. 1.*
2. *Anastasi V, pl. XX, l. 6—7.*
3. *Id., pl. XXI, l. 8 et XXII, l. 1.*
4. *Id., pl. XX, l. 7 et XXI, l. 1.*
5. *Papyrus de Leyde I, 360 pl. 71 l. 1—4*; *Cfr.* Chabas (*Mél. Egypt.* 2e série, p. 11—12.)

entièrement obligatoire; on pouvait l'allonger ou l'abréger, selon les besoins ou le caprice du moment. Les pièces officielles commencent généralement par la date et par le protocole complet du prince régnant: « Sous la Majesté du Roi de la H[te] et de la B[se] Egypte, seigneur des deux mondes (*Râ-ûsor-χeprû-n step-en-Râ*)| v. s. f., fils du Soleil, seigneur des diadèmes de même que *Tûm*, (*Séti Meï-n-Ptàh'*)| v. s. f.,[1] ami de *Tûm*, seigneur des deux pays de *Annû*,[2] et *Râ-Armachis*; vivificateur à toujours et à jamais, comme son père *Râ-Armachis*;»[3] immédiatement après, vient souvent l'indication du lieu où résidait le scribe: «tandis que j'étais dans la demeure de (*Râmessû-Meïamoun*)| v. s. f., le double puissant de *Phrâ-Armachis*, [*dans*] le palais magnifique des millions de panégyries, occupé à dire les louanges du dieu Ammon de (*Râmessû-Meïamoun*)| v. s. f. et du dieu *Ptah'*!»[4] Dans la plupart des lettres privées ou des simples messages administratifs, la présence de deux ou même d'une seule de ces trois formules était jugée suffisante. On disait fort bien, sans manquer aux lois du savoir-vivre: « Le scribe *Hor*, pour contenter son seigneur, le scribe *Râmessû*, puisse-t-il bien se porter! Ceci est envoyé pour informer mon seigneur, *item*, pour contenter mon seigneur. Il y a que etc.,»[5] en passant la prière aux dieux; ou simplement: « Le scribe *Râmessû* dit au scribe *Toth-em h'eb*.»[6] Les divers exemples cités plus haut prouvent d'ailleurs que les Egyptiens savaient déjà varier et graduer leurs formules, suivant le rang et la fortune de leurs correspondants. Le maçon *Roï*, pour honnête homme qu'il fût, n'avait pas droit aux mêmes égards que la dame *Tanrû-t* ou que le chef des Mercenaires *Bok-en-Ptàh'*; tandis qu'on prodiguait aux autres les compliments fleuris et les souhaits de bonheur, on lui jetait à peine un mot bien sec, et on passait sans plus s'inquiéter de lui.

Quelquefois, la rédaction de ces formules semble épuiser la verve de l'écrivain: après les avoir tracées de belle encre, il ne trouve plus rien à dire, et passe immédiatement à la clause

1. Le *Séti* dont il s'agit dans cette pièce est *Séti II*, petit-fils et troisième successeur de Sésostris. (V. Brugsch, *Histoire d'Egypte, t. I, p. 177—179*).
2. *An* du Nord, et *An* du Sud, *Héliopolis* et *Hermonthis*. Cfr. Brugsch, *Geogr. Inschriften, t. I, p. 193, 254—260.*
3. *Papyrus Anastasi VI, pl. I, l. 1—4.*
4. *Id., pl. I, l. 4—7.*
5. *Papyrus Anastasi IX, pl. I, l. 1.*
6. *Papyrus Anastasi VIII, pl. I, l. 1.*

finale: «Porte-toi bien!»[1] Je dois avouer cependant que les exemples de stérilité absolue sont rares dans les Papyrus aujourd'hui connus: la prolixité est plus que la brièveté le défaut des scribes égyptiens. Leurs devoirs de politesse accomplis, ils entraient en scène au moyen de la locution préparatoire: «il est que...., il y a que... ,»[2] et ne s'arrêtaient plus de sitôt. La disposition des matières dans le corps de la lettre n'était pas toujours aussi arbitraire qu'on serait tenté de le croire: au moins pour les messages administratifs, il y avait certaines régles d'arrangement intérieur dont on ne s'écartait pas volontiers. S'agissait-il de répondre à une lettre d'affaires? Le scribe pouvait combiner sa réponse de deux manières différentes. La plus simple consistait à transcrire dès le début la teneur du message auquel il répliquait: «Le capitaine des mercenaires ....*n-Amen,*[3] au capitaine des mercenaires *Pà-h'er-s'emer-t-u*; Sois en bonne santé, en faveur auprès d'Ammon-Râ et des dieux [vénérables][4] de (*Râ-ûsor-χeper-u step-en-Râ*)| v. s. f.[5] Je dis à *Râ-Armachis* de garder en santé le Pharaon [notre] excellent seigneur, afin qu'il puisse faire des millions de panégyries, toi étant en faveur auprès de lui, perpétuellement-Communication. — Il y a que j'ai entendu le message que tu as fait, disant: «J'ai exécuté tous les desseins excellents que le Pharaon mon seigneur avait conçu pour les Mercenaires de la citerne.»[6] On mettait ensuite la réponse: «Ainsi as-tu dit. Je te transmets le souhait excellent de *Phrâ*, que tu puisses être dans la demeure de ton pére, donnant des ordres comme les,......[7] Lorsque ta lettre m'est arrivée, je me suis réjouis beaucoup, beaucoup. Puisse *Phrâ-Armachis* t'accorder de parcourir une longue vie, installé dans la demeure de ton pére

1. *Papyrus de Leyde I, 349, b, dernière ligne; Papyrus Anastasi V, pl. XIII, l. 1*; etc.
2. Sur cette locution, voir Goodwin, *Papyrus hiératiques*, 2e art. pl. 2—3.
3. Lacune du Papyrns.
4. C'est ainsi que j'interprète les signes hiératiques à demi effacés qui suivent le gronpe  *nûter-u*, les dieux.
5. Ce roi (*Râ-ûsor-χeper-u step-en-Râ*)| est le Pharaon *Séti II*.
6. M. à m. «J'ai fait le Pharaon v. s. f. mon bon seigneur, tous ses des-«seins, qu'avait conçus le Pharaon v. s. f. pour les Mercenaires de la citerne.» Remarquez l'orthographe  du  *n'um*, citerne.
7. Lacune d'un mot

etc.»[1] Sinon, il était permis de couper le message en autant de parties qu'il renfermait de sujets traités et de mettre à la suite de chacune d'elles la réponse qui lui convenait. «J'ai entendu le message que tu m'as mandé, disant au sujet du soldat de police[2] *Naχt-Setï:* «Le soldat de police *Naχt-Seti* est tombé dans le marasme: il est inerte comme du bois, il est comme tout homme frappé du dieu *Phrâ.*»[3] S'il plaît à Ammon de me laisser vivre[4] [*assez longtemps*] pour que j'aille au Midi, j'emmènerai cet homme, je me concerterai avec toi,[5] je verrai ce qu'il est nécessaire de lui faire, [*et*] on le lui fera.[6] Par rapport au message que tu me mandes au sujet de ta mère, disant: «Elle est morte;» tu dis: «Qu'on donne l'attelage qui lui servait dans ses sorties[7] à ma sœur qui est veuve depuis un an.» Comme tu as dit: «Qu'il soit fait ainsi, que cet attelage lui appartienne,»[8] quand je viendrai, je verrai tout ce qu'il est bon de faire, et je le ferai pour elle. Quant à ton frère, le chef d'atelier qui est en jugement sur les paroles de ses ouvriers, je

1. Papyrus Anastasi N°. V, pl. XI, l. 7—pl. XII, l. 6.

2. Le mot du texte est  *Mâzaï.*

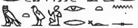
3. Le texte de cette phrase est traduit par M. Pleyte: «Le gendarme *Neχt-Seti* fut parmi les *hâiu*, tailleurs de pierre? Il combattit avec le bâton; il fut comme tout ennemi de *Râ.*» (Papyrus de Turin, p. 26.)

4. Pleyte, *Papyrus de Turin, p. 26:* «Ammon me donna la vie lorsque j'allai au sud.»

5. M. à m. «Je me tiendrai debout avec toi.»

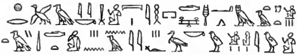
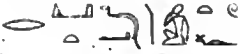
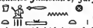
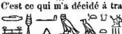
6. Pleyte, *Papyrus de Turin, p. 26:* «J'inspectai le *S'au*, le profit qu'il s'était procuré lorsqu'il agissait.»

7.  M. à m. «L'attelage qui était pour le sortir d'elle.» Pleyte, *Papyrus de Turin, p. 26:* «Tu as dit: «Que les chevaux sortent pour elle à ma soeur qui est veuve pour demeurer telle pendant une année.»

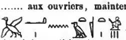
8. 
 M. à m. «Pour le que tu as fait en rapport [disant]: «Que soit cela à elle,» quand sera fait venue, j'examinerai l'utile tout à faire lui, je le ferai pour elle.» Pleyte, *Papyrus de Leyde, p. 26:* «Ce qui est dit par toi est fait également (et tu as dit) que cela soit (dit) à elle et qu'on la fasse venir. J'inspectai tout le profit *s'au* qu'il avait fait, et je (dis) qu'il ferait la communication à elle.»

le ferai examiner.[1] — Il est bon le message que tu m'as mandé, disant: «Je vais bien,[2] les manoenvres vont bien.» Ah! envoie-moi [toujonrs] ton état et l'état des manoenvres.[3] Sache ces choses.»[4]

Ces procédés de composition n'étaient pas réglementaires: l'Egyptien avait tout pouvoir d'ordonner sa lettre comme il l'entendait et d'y insérer ce qni lni passait par la tête. En général, les scribes nsaient largement dn droit de tout raconter. Grâce à lenr ardenr bavarde, la langue se présente à nons sous des aspects inattendus. Ce n'est plns le style monnmental si concis et pourtant si clair dans sa concision; à travers les préoccupations d'élégance perce le jargon, j'allais presque dire l'argot propre à chaque siècle, à chaque classe de la société, à chaque coterie, à chaque individu. Les mots n'ont pas tonjonrs le sens précis; les tournnres, la riguenr et l'exactitnde qn'on rencontre dans les œuvres d'un ordre plus relevé. Vers le milien de la·

1. 
 *χ'er päï-k s'en h'er ah' di h'á m tä tä-t-u h'er täï zod-t-u n näï-u-w bokd-u aï-u r diät zá-tú-w*. Le mot  *tä-t-u prim.* fonle, multitude (v. Brugsch, *Dict.* s. v. ) a le plus souvent le sens d'*assemblée judiciaire*, jury. Le papyrus Abbott pl. VII, l. 1, 2 bis parle du  *tä-t-u dā n nú-t*, «grand jury de la ville.» C'est ce qui m'a décidé à traduire par «qui est en jugement» l'expression  *di h'ā m tä tä-t-u*, m. à m. «qui reste debout dans le jnry.»

2. Le texte porte  *tä [as]-t-u*. La présence de l'article féminin inusité devant le mot  *as-t-u*, ne me permet pas d'assurer l'exactitude de ma traduction.

3. Pleyte, *Papyrus de Turin, p. 26*: «Eh! bien, tu m'as chargé de tes .... aux ouvriers, maintenant tu le sais.» Je lis: 
 *Pä ...... k, pä ...... n tä as-t-u* «la condition de toi, la condition des manœnvres.»

4. Pleyte, *Papyrus de Turin, pl. XVI.*

XIXe dynastie, les conquêtes de Sésostris et l'alliance étroite que ce prince conclut avec le souverain des *X'itas*, mirent à la mode l'usage des dialectes syriens : les gens du monde et les savants se plurent à émailler leur langage de locutions étrangères. Il fut de bon goût de n'habiter plus une maison (*pa*,) mais une *kiriat*, (*qàt'ar-t*,[1] קריה, *c. const.* קרית) : de ne plus appeler une porte *Ro* , mais *t'araà* (,[2] ch. תַּרַע, porte, palais, תָּרָע portier) ; de ne plus s'accompagner sur la harpe (*bent*), mais sur le *qinnor* (*kannaûl* כִּנּוֹר ar. كينار, كنّارة).[3] Les vaincus au lieu de rendre hommage (*aàû*) au Pharaon, lui firent le *salam* ([4] *s'àromà* שָׁלוֹם) ; et les troupes ne voulurent plus marcher qu'au son du *t'upàr* (cfr. תֹּף tambour).[5] Le nom sémitique d'un objet faisait-il défaut, on s'ingéniait à défigurer les mots égyptiens pour leur donner au moins l'apparence asiatique. Au lieu d'écrire simplement *χàbes*, lampe, *sens'*, porte, on écrivait *χàbûsà*,[6] *sanes'aû-u*.[7] Je veux bien croire que les raffinés de Thèbes et de Memphis trouvaient autant de plaisir à *sémitiser*, que nos élégants à semer la langue française de mots anglais mal prononcés ; mais je doute qu'un homme du commun comprît grand chose à leur parler prétentieux. En tout cas, les étrangetés d'orthographe qu'a produites cette affectation de science linguistique, ne sont pas pour nous une des moindres

1. *Pap. Anastasi II, pl. VI, l. 3*, et *Pap. Anastasi IV, pl. V, l. 11.* Par une bizarrerie, qui n'est pas rare dans les transcriptions de mots sémitiques, le scribe a interverti les deux lettres ת et ר et a écrit קתיר au lieu de קרית.
2. *Papyrus d'Orbiney, pl. XVI, l. 10.*
3. *Papyrus Anastasi IV, pl. XII, l. 2.*
4. Burton, *Excerpta hieroglyphica, 44.*
5. *Papyrus Anastasi I, pl. XVII, l. 8.*
6. *Papyrus Anastasi II, pl. V, l. 6.*
7. Pleyte, *Papyrus de Turin, pl. V, l. 10.*

difficultés des Papyrus de Lettres. Les Egyptiens d'ailleurs, tout rhéteurs qu'ils fussent par certains côtés de leur éducation, n'avaient pas les scrupules que nous avons sur la liaison des idées et des phrases. Au lieu de se tourmenter à conduire le lecteur par une pente continue du début à la conclusion de leur épître, ils passaient d'un sujet à l'autre avec un dédain de la transition bien fait pour scandaliser des maîtres de rhétorique. Le monosyllabe  *kï, autre chose, autre sujet,*[1] écrit entre deux phrases, marquait les changements de matière et satisfaisait le lecteur d'alors autant que satisfont le lecteur d'aujourd'hui nos déductions les plus ingénieuses. «J'ai obéi au message que m'a envoyé mon seigneur, disant: «Veille sur les gens qui sont sous tes ordres.» Je ne suis pas à repréhender [*pour cela*] par mon seigneur. *Autre sujet.* Les chevaux de mon maître sont bien, bien. Je leur donne leur grain chaque jour. *Autre sujet.* J'ai obéï au message que m'a envoyé mon seigneur, disant: «Donne leurs rations de grains aux fantassins ainsi qu'anx *Aperiû-u* qui traînent la pierre pour le temple du Soleil de [*Râmessû-Meïamoun*)] v. s. f., qui est au Sud de Memphis.» Porte-toi bien.»[2]

Des sauts de pensée aussi brusques étonnent souvent les esprits habitués à nos méthodes de raisonner et d'écrire. Néanmoins, les Egyptologues s'estimeraient heureux s'ils ne rencontraient dans les lettres des scribes que des difficultés de cette nature. Chacun sait combien il est malaisé d'entrer de plain-pied dans la vie d'un peuple moderne, éloigné de nous par la distance et par les mœurs. L'aspect du pays, la disposition des lieux, la forme inaccoutumée des objets les plus nécessaires, le son des mots, la figure des gens, tout paraît étrange et merveilleux: le moindre incident inquiète le nouveau-venu, la circonstance la plus insignifiante le déroute, maints détails, si vulgaires que les naturels ne les ont jamais relevés, l'arrêtent pendant des heures entières, avant qu'ils puisse les saisir, ou parfois même échappent complétement à sa compréhension. Qu'est-ce donc, lorsqu'on doit pénétrer dans la vie d'une nation morte depuis si longtemps qu'elle était tenue pour ancienne par les anciens eux-mêmes? A mesure que le regard plonge dans le passé de l'Egypte, les petits incidents et les menus détails de la vie

1. On trouve aussi la variante *kï zod*, autre parole.
2. *Papyrus de Leyde I, 349, p. II. l. 2—9.* A quelques mots près, la traduction est de M. Chabas. (*Mél. Egypt.* 2e série, p. 148.)

familière, se fondent, s'effacent et finissent par disparaître entièrement; les grandes figures et les grandes lignes de la vie historique restent seules visibles. On distingue sans trop de peine les princes, les généraux, les ministres, tous les personnages que leur naissance, leur talent, un concours heureux de circonstances ont élevé, ne fût-ce qu'un instant, au-dessus des contemporains; on parvient à se représenter les drames de palais, les révolutions de carrefour, les grands chocs de peuples, le tumulte des invasions, et, dans le clair-obscur incertain où sont noyées les destinées des nations antiques, les événements, au lieu de s'amoindrir, prennent des proportions exagérés. Mais, concevoir qu'au pied des colosses légendaires et au plus fort des tourmentes qui bouleversaient continuellement la face du monde primitif, des générations entières ont vécu, trop préoccupées de leurs affaires et de leurs intérêts du moment pour s'inquiéter des grands événements qui se précipitaient, ressusciter ces êtres sans histoire et sans nom qui peuplent les hypogées de leurs momies banales, s'introduire dans leur intimité, s'habituer à leur routine journalière, au point d'en comprendre, non-seulement la partie brillante et pittoresque, mais encore les vulgarités et les platitudes, c'est un véritable prodige que peu d'hommes savent accomplir aujourd'hui. Tandis que Ramsès le Grand, surpris par les Syriens, jouait en une seule bataille le sort de l'Asie, un *bourgeois* de Thèbes s'inquiétait de la santé de ses chiens:[1] tandis que les peuples du Nord, Etrusques, Sardes, Lyciens, Pélasges, Achéens, envahissaient le Delta, et mettaient en question l'existence même de l'Egypte, un scribe bavard trouvait le temps favorable pour faire de la morale à ses collègues et pour leur prêcher un sermon en plusieurs points. On se doute bien qu'en fin de compte la vallée du Nil n'était pas exclusivement peuplée de héros; on admet, par la réflexion, que les Egyptiens d'autrefois saluaient, conversaient, se demandaient de leurs nouvelles, allaient au marché ou à la cave, improvisaient des parties de plaisir et s'invitaient mutuellement à dîner, comme le vulgaire des modernes, mais, en même temps, on imagine volontiers qu'ils faisaient tout cela d'une façon bizarre et avec des formes extraordinaires. C'est là, je le sais, un procédé dont on reconnaît bien vite la fausseté: et si, le préjugé se fixe dans l'esprit et y demeure. En vain voudrait-on le dépouiller complétement: après des

1. *Papyrus Anastasi IV, pl. XII, l. 5 à pl. XIII, l. 8.*

années de travail et d'efforts assidus, le savant le plus habitué aux coutumes antiques se trouve comme dépaysé en présence de certains détails de mœurs et de certaines formules familières; il use parfois des mois d'étude avant de s'apercevoir que la difficulté inouïe, l'obstacle insurmontable qui l'arrêtait depuis si longtemps, était l'expression évidente d'un de ces usages si naturels à l'homme qu'aujourd'hui encore ils sont en vigueur parmi nous, et qu'il suffisait d'appliquer au passé les données du présent pour obtenir un sens clair et précis.

Minuties de la vie courante, allusions à des usages incompris ou à des personnages inconnus, aux petits événements de la veille et aux préoccupations du moment, voilà donc ce qui nous rend si pénible l'intelligence de cette littérature épistolaire. Ce qu'il faut de patience et de labeur incessant pour surmonter des obstacles de cette nature, ceux-là le savent qui ont pris pour sujet de leurs études la correspondance des écrivains anciens ou modernes. Mais aussi, une fois les premières difficultés vaincues, que de faits curieux pour l'histoire des mœurs et du caractère nous révèlent ces feuillets, si chargés pourtant de choses insignifiantes et de formules insipides! Que de confidences curieuses nous font, sans le soupçonner, nos correspondants imprévus d'il y a quatre mille ans! Ce qu'on aperçoit d'abord, ce sont les linéaments principaux du caractère national, la tenacité, l'instinct de la discipline, la superstition du passé, la déférence innée pour la science et pour ses représentants, la religion du roi et des autorités établies, la vénération naturelle du culte, la croyance inébranlable en dieu. Puis, à travers les indiscrétions involontaires et les abandons de l'homme qui ne se doute pas qu'il écrit pour la postérité, on finit par démêler les traits particuliers à chaque profession, à chaque classe de la société. On suit les sujets de Sésostris, comme on peut les contemporains, dans leurs ateliers, dans leurs boutiques, dans leurs maisons des villes ou des champs. Chacun d'eux vient, pour ainsi dire, poser dans notre cabinet, avec ses amitiés, ses haines, ses habitudes, sa physionomie changeante, fait ses affaires devant nous, nous montre à nu les petits scandales et les petites passions de la société thébaine, nous conte sa vie et la vie du voisin avec une prodigalité de dates, de chiffres, d'indications locales, plus précieuses à l'historien qu'un grand poëme ou qu'un beau morceau littéraire, et finit par nous laisser, en souvenir de sa visite, l'image, souvent peu flattée, de sa propre personne, et les éléments

d'un portrait fidéle de la classe et du temps auquel il appartenait.

Désirez-vous savoir de qnel ton nn intendant favori parlait à son maître? Une lettre conservée par le scribe Enna va nous l'apprendre. «Dés l'enfance, j'ai été avec toi : tu as frappé mon dos, tes instructions sont entrées dans mon oreille. J'ai été comme un cheval lancé au galop: le sommeil n'est point venu dans mon cœur, pendant le jour, il n'a pas été avec moi, durant la nuit.[1] Or[2], j'ai agi dans l'intérêt de mon seigneur, comme l'esclave qui vénére son seigneur: je te construis une villa tonte neuve sur le territoire de ta ville,[3] plantée d'arbres de tout côté. Les chambres de ses greniers[4] sont pleines de froment, de farinc,[5]........ Ton étable multiplie les dos: tes

1. Mr. Chabas a traduit ce texte jusqu'en cet endroit dans son *Voyage d'un Egyptien, p. 137.*

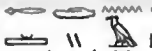
2. *em zod*, m. a. m. *à savoir*, *en disant*, se trouve employé isolément au commencement de la phrase, comme son dérivé copte ϫⲉ. Cette tournure usuelle en copte est plus rare daus l'ancien égyptien.

3. *aû-w h'er se-t nû-t-tû-k.*

4. *näï-n-k ahäï-t-u m-χenni näï-u-w* [*s'en*]*-ût-u*. M. a. m. «tes chambres au milieu de ses greniers».

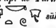
5. *Papyrus Anastasi IV, pl. VIII, l. 7—10.* Suit une énumération de plantes que je ne puis toutes identifier. L'une s'appelle *h'eru-baiik*, m. à m. *faces d'épervier* (l. 10). Dans le *kemnini* de la ligne 11 je crois reconnaître l'équivalent du *cumin*, héb. כַּמֹּן, ar. كَمُّون. A la même ligne, le mot *däïr-s'd-u*, nommé ailleurs et plus correctement (*Pap. Anast. IV, pl. XV, l. 11*) *däïrs'änä-u* est l'équivalent du copte ⲁⲣϣⲁⲛ *T.* ⲁⲣϣⲉⲛ *T. M.* Ⲡ (*Zoega*, 63, 556) lentille. Toujours à la même ligne, je vois le *mïmï*, espèce de datte, peut-être le coco (cfr. D. H. J. 23), le *ääz-t-u*, peut-être le

vaches sont pleines.»[1] Le même se plaint ailleurs d'un détournement d'esclaves fait à son détriment par un de ses collègues, le scribe des archers *Pà-mer-kà-u.*[2] Le capitaine *Hora* échange une grande ânesse et son ânon[3] contre un autre âne et un objet dont je ne distingue pas nettement la nature.[4] Les conditions du marché, les formalités du contrat, les garanties, sont spécifiées avec une rigueur toute légale: le notaire le plus scrupuleux n'y trouverait rien à reprendre. — Un fonctionnaire impérieux adresse à son employé une réprimande administrative: il fallait livrer en temps utile à de certaines gens dix oies destinées à la reproduction et le scribe distrait a négligé de remplir les instructions que son chef lui avait données à ce sujet. «Correspondance — Sois mis à l'amende (?) fraudeur que rien ne trouble![5] Ce que tu as fait, qu'est-cela? Je t'avais dit:

colchique, et une plante à graines  *dâdinâ-u*, dont le nom pourrait être rapproché de la racine sémitique עדן, délices. A la ligne 12 on rencontre successivement le  *sûten*, espèce de lin dont on faisait des étoffes très fines (v. Brugsch, *Dict.* s. v. *suten*), le  *mâs'ât'a-pennâ-u*, l'herbe aux rats (?), le raisin  *ânbâ*, hébr. עֵנָב, le papyrus ou une espèce de canne à sucre  *qemî*, copte ⲔⲈⲘ, héb. גמא, *χημις ἐλαφόβοσκον*; et une plante  *dûdîm-u*, héb. הדּוּדָאים, fruits dont on faisait des philtres amoureux, selon la version des Septante, des mandragores.

1. *Papyrus Anastasi IV, pl. IX, l. 1.* La formule «ton étable multiplie les dos» est une image empruntée au spectacle que présente une étable remplie, et dans laquelle on ne voit de chaque bête que le dos et la tête.

2. *Papyrus Anastasi VI, pl. I–IV.*

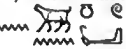
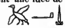
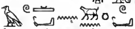
3.  (Pleyte, *Pap. de Turin, pl. X, l. 4*) *âd dâ-t-u dâ h'nâ tai-se(t) sûktâ-u.* M. Pleyte (*Pap. de Turin, p. 20*) traduit: «un âne grand et son bât (?)» Le mot  *sûktâ* est le prototype hiéroglyphique du copte ⲤⲎϬ *T.* ⲤⲎϪ *M.* Ⲡ *ânon.* M. de Rougé raconte avoir entendu les *gamins* de Lûqsor et de Karnak donner à un ânon le sobriquet de *Segau.*

4. Pleyte, *Papyrus de Turin, pl. X–XI.*

5.

«donne une dizaine d'oies à mes gens, pour la reproduction!» [Et] toi, tu ne t'es pas mis en mouvement pour aller [chercher] l'oie blanche dans le réservoir d'eau fraîche. N'y avait-il donc pas avec toi beaucoup *de scribes?* certes tu avais avec toi beaucoup de serviteurs. N'as-tu pas dit [pourtant]: «Qu'on donne 80 [?] oies du.....» Toi qu'es-tu allé faire? L'homme [que j'avais envoyé] ne lui as-tu pas dit: «En voici quarante!» Cela fait, il s'en est allé!» Bonne santé!»[1]

Une barque sacrée est à l'eau depuis nombre d'années et le bois commence à pourrir: il serait urgent de remplacer quelques unes des branches de mimosa dont elle est construite.[2] «Dès que vous aurez reçu ma lettre, allez, tout d'un pas, examinez[3] les pièces de cèdre, débris de la *bari* des dieux, qui sont

 C'est à ma connaissance le seul exemple de   pris substantivement, et je ne sais trop quel sens lui attribuer. J'ai pensé que du sens habituel, *chaque*, *chacun*, *quivis*, *quotus*, on pouvait obtenir pour le substantif le sens de *quote-part*, *impôt*, que chacun doit.  signifierait alors: «Deviens, sois dans l'impôt», c'est-à-dire «Sois à l'amende.» Le sens est d'ailleurs fort douteux.  me paraît être une variante de la forme négative de la racine , troubler. On trouve au Rituel, Ch. 154, l. 12  «Je me suis éveillé du répos que rien ne trouble.» De même au Papyrus Prisse, Pl. X, l. 10  M. Chabas traduit: «Aime ta femme dans l'intimité.» Je traduirai plutôt: «Aime-ta femme sans trouble sans querelle.» En effet, le déterminatif  se rencontre très habituellement derrière les mots qui expriment une idée de *trouble*, de *combat*:  contraire (du vent) etc.   me paraît donc devoir se traduire: «Fraudeur que rien ne trouble.»

1. *Papyrus Anastasi V, pl. XI, l. 2—6.* Cfr. Goodwin, *Zeitschrift* 1867, [p. 94.
2. *Papyrus Anastasi IV, pl. VII, l. 9—pl. VIII, l. 2.*
3.   *Ai̓-ten s'em-t m s'em-t ūā mtūten petra*, etc. m. à m. «*Allez d'un aller unique*, examinez etc.»

restées dans le magasin au sud de la ville; choisissez dans le nombre[1] quatre poutres bien longues, bien solides, bien larges, mettez-les sur le pont[2] de la barque qui est avec vous, sur la plateforme,[3] deux de chaque côté.[4] Voyez s'il y a des bois d'ornementation[5] précieux qui restent en pièces, [et] incrustez-les à l'avant et à l'arrière de la barque.»[6] Dans un des papyrus de Turin,[7] je rencontre les instructions du scribe *Hâ-nower* de la ville au scribe greffier,[8] *Hora*, de la ville. «Dès que te sera apporté cet écrit de communication, applique-toi à faire travailler dans la demeure de (Ramsès Meïâmoun)| v. s. f., aimé comme Ammon. Point de négligence, point d'abattement. Car, sache que le nombre des gens que tu as avec toi est divisé en

1. *am-sen*, m. à m. «*parmi elles*».

2. Le mot *h'erî-u* qui revient plusieurs fois dans le cours de cette lettre est dérivé du radical *h'er*, qui signifie 1° la face, 2° la partie supérieure d'un objet. Il ne peut désigner ici la face, c'est-à-dire l'avant du navire qui est appelée «*tă-r-h'ât*, la [*partie*] à l'avant»; il marque donc la partie supérieure, c'est-à-dire, le pont de la barque. Il servait aussi à désigner des planches plates et larges.

3. *ûreχ*. Ce mot désigne selon M. Mariette (*v.* Brugsch, *Dict. s. v. ûreχ*) une chapelle construite sur la plateforme du temple de Denderah. C'est ici probablement le nom du naos qui s'élevait sur le pont des barques sacrées.

4. Le sens de cette phrase me paraît être: «Usez des quatre poutres pour la réparation du naos qui est sur le pont de la barque, en mettant deux de ces poutres de chaque côté du naos.»

5. *em-tû-ten den-tî*. Le mot *den-ti* dans lequel le signe de l'oreille n'a qu'une valeur de déterminatif phonétique se rattache au radical *den*, *couper*, *trancher* et aussi *percer*. De là, le sens *incruster* que je lui attribue dans ce passage.

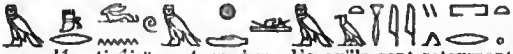
6. *Papyrus Anastasi IV, pl. VIII, l. 2—7.*

7. Pleyte, *Papyrus de Turin, pl. IV, l. 3—pl. VI, l. 1.*

8. M. Pleyte (*Papyrus de Turin, p. 12*) transcrit ce titre par *dz* et traduit: «scribe du domaine de la ville.» J'ai montré ailleurs (*Une enquête judiciaire à Thèbes au temps de la XXe dynastie, p. 9*) que la véritable lecture de ce nom est *zāzā-t-u*. La traduction de greffier est conjecturale.

trois esconades, dont chacune a son capitaine, 600 hommes [soit] pour chacun 200. Fais [*leur*] traîner les trois grands blocs de pierre, qui sont à la porte du temple de Mût et qu'on n'omette pas un seul jour leurs rations de blé et d'huile.[1] Vois! quant aux scribes du trésor, item aux scribes du grenier, dès qu'ils seront revenus du voyage qu'ils font pour transporter les grains,[2] qu'ils convoquent leurs hommes. Pour toi, ne fais point charrier la pierre sur les traîneaux;[3] je t'abandonne la direction des hommes et des soldats,[4] [*mais*] ne fais pas que certains reposent, tandis que d'autres travaillent et que les capitaines prennent les autres pour leurs propres affaires. Qu'ils se tiennent prêts à agir au commandement.[5] Lorsque tu enverras le châland pour porter les pierres, place leurs contre-maîtres[6] sur eux: que nul officier malade ne soit chargé de dresser la pierre; item, les gens, garde qu'ils ne quittent la barque en chemin, de sorte qu'elle devienne comme qui ne marche pas.[7] Et lorsqu'elle

1. Je lis  *sep-t-u* rations Le mot-à-mot serait «Que n'entre pas un jour dans leurs rations de blé et leur huile.»

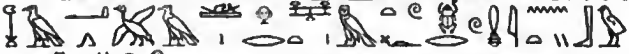
2.  «*em-zer unnû em χedû m tà ûàzi per-t*, m. à m. dès qu'ils sont retournant de leur expédier des grains.»

3. Le mot  *apes* me paraît désigner le traîneau si connu sur lequel les Egyptiens plaçaient les pierres, les obélisques ou les colosses qu'ils désiraient transporter d'un point à un autre.

4.  «*tà* [*ûà-*]*t n nù-u ret-u* [*men-wt*]*-u*, m. à m. *le chemin, la voie des hommes et des archers.*»

5. *M. à m.* «Or, les étant agissant selon ( *m*) le commandement, etc.»

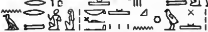
6.  *h'â-ût-ti-u.* Pleyte (*Pap. de Turin, p. 13*) sergents.

7. M. Chabas a traduit ce passage d'une manière assez différente (*Mél. Egypt.* I, p. 92): «Place leurs surveillants sur eux; *que l'officier ne commande pas de malade* pour lever la pierre, non plus que les hommes brisés; qu'ils ne quittent par le navire pour le chemin, et soient comme s'ils n'étaient pas venus.» Le membre de phrase en litige est conçu comme il suit: 

 *m ma-t ret-u sàû tûm-sen χùd pà* [*ûseχ*] *h'er* [*ûà*]*t mtiho*

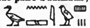
sera arrivée à toi, dès le jour de son abordage, que nul homme ne reste oisif, quand il aura reçu l'ordre de la vider.[1] Car, sache que le nombre d'hommes qui se trouve là, s'il est divisé [*convenablement*], la force est multipliée.[2] Fais donner de l'huile aux conducteurs de paires de bœufs[3] qui travaillent aux portes[4] de la maison divine de (*Ramsès Meïamoun*)| v. s. f., aimé d'Ammon.»[5] Ailleurs, deux scribes chargés d'un charroi de pierres, font leur rapport en ces termes: «Le capitaine *Ani* des archers et le capitaine *Bok-en-Amen* des archers, au *mâdiû Mâ-men*: Porte-toi bien; sois en faveur auprès d'Ammon-Râ, roi des dieux, et du roi des deux Egyptes (*Râ-ûsor-mâ step-en-Râ*)| v. s. f., ton bon seigneur, v. s. f.; je prie *Râ-Armachis* de garder en santé le Pharaon v. s. f. notre seigneur, puisse-t-il célébrer des millions de panégyries anniversaires, toi étant continuellement en faveur auprès de lui! — Autre sujet. Nous sommes partis de l'endroit où [était le roi], avec trois piliers, ensemble avec leurs traîneaux (?) et leurs dès de pierre (?).[6]

χeper ma-nti bil s'emi-tû-w. M. Chabas rapporte *mtûw χeper* etc. à *retû saû*, sans observer que *emtûw* étant au singulier masculin doit dépendre de *pà* (*ûseχ*) qui est aussi du singulier masculin plutôt que de *retû sàû* qui est du pluriel.

1. M. à m. «Que ne fasse oisiveté pas un seul homme,   *m pà sh'annû r s'û-w* lors de l'ordre, (reçu) pour vider lui (*i. e.* la barque).» Pleyte (*Papyrus de Turin, p. 13*): «Au jour de l'embarquement qu'il ne permette pas qu'un seul homme soit paresseux, ou? qu'il soit privé d'instruments.»

2.   «*petra reχ* [*ds'*]-*t-en retu am-ew, ûaà-tû nà ret-u kewû qenni-u*. Car sache le nombre des gens qui se trouvent dans la barque, divisés les gens, la force augmentée.» Pleyte (*ibid.*): «Regarde de savoir le nombre des hommes qui sont avec lui. Sépare les hommes et prends des grands nombres.»

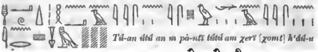
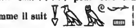
3.  *ses'àû-u*. Cf. ⲥⲟⲉⲓϣ *T.* ϣⲁⲓϣ *B.* ϣⲱⲓϣ *M.* une paire d'animaux; une paire de boeufs.

4.  *s'ens'aû-u* forme sémitisée de  *sens'*, porte; ouvrir.

5. Papyrus de Turin, pl. IV, l. 3 — pl. VI, l. 1.

6. 

On nous avait dit: «Courez après le *mâdîû* du Pharaon v. s. f., vite, vite, avec les piliers, et, quand vous l'aurez atteint, vite, vite, avec eux, écoutez tout ce qu'il vous dira pour les établir à leur place éternelle.» Ainsi fut dit.[1] Vois! Nous sommes entrés au fort de (*Ramsès Meïamoun*) v. s. f. qui est à Zàl. L'an XXIII, du deuxième mois de *S'emû*, le 23, nous irons décharger les bâteaux de transport au palais de (*Ramsès Meïamoun*) v. s. f. Vous, charriez les matériaux [au *mâdîû*] du Pharaon, v. s. f., et dès que vous l'aurez atteint, puisse le mâdîû du Pharaon, v. s. f. nous envoyer un message au sujet de ce que nous devons faire.»[2] Quelquefois le rapport est moins

 *Tû-an dtû an m pâ-ntî tûtû am χerî [χomt] h'dû-u k'nâ nâi-sen aspû-u nâi-sen aner sam* ....  *tûtû* suivi du déterminatif d'honneur désigne ici le Pharaon. Le m. à m. serait: où on était.  *aspû* me paraît être une variante de  dont j'ai parlé à la page 17, note 3. M. Chabas traduit *dès de pierre* la locution *aner sam* ....; peut-être faut-il compléter le groupe défectueux comme il suit  *sam-û-u* et traduire *pierre de couche, pierre de lit*, c'est-à-dire, *piédestal.*

1.  *a-n-tû.* M. Chabas: «Ainsi dit-il.» M. à m. «Ainsi dit-on»

2. M. Chabas traduit toute cette fin au passé: «En l'an 23, le 23 du mois de Payni, nous partîmes de la demeure de Ramsès Méïamoun, sans bâteaux de transport. Nous avons charrié les monuments au .... du Roi; nous y sommes arrivés. Que l'inspecteur royal nous mande tout ce que nous avons à faire.» Voici le texte 

 *M renpe-t XXIII abd II s'em. rà XXIII aû-an r s'emî r s'û nà h'dû-u m tà d-t (Ramessu Meïamoun) d. û. s. mtû-ten ath'û nà menmû-u pà mâdîu n dàper-ti d. û. s. sper-ten er-ew ammâ hàb*

long: «Je suis arrivé à Eléphantine. J'accomplis ma mission, je passe en revue les fantassins et les cavaliers des temples, ainsi que les domestiques, les subordonnés qui sont dans les demeures des officiers de Sa Majesté, v. s. f. Comme je vais pour faire un rapport par-devant le Pharaon, v. s. f., mon affaire coule [aussi aisément] que le Nil; ne t'inquiète pas de moi.»[1]

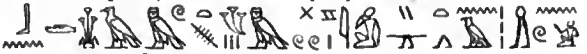
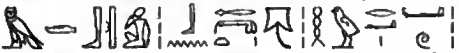
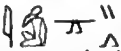
Voici qui est d'un autre genre. Un fonctionnaire se plaint des lenteurs de l'administration centrale, et décrit ainsi les loisirs que lui fait le gouvernement. «Je demeure oisif dans la ville de *Qenqen-tà-ui*,[2] sans rien à faire: car point d'hommes pour mouler la brique:[3] point de paille sur le chantier, excepté celle que j'obtiens par échange (?), point d'ânes pour la transporter.[4] Je passe mon temps à contempler le ciel; je chasse, mon œil fouille les chemins qui montent vers le pays de *Zââ;* je me couche sous des dattiers qui n'ont pas de

n-an pà màdiû n dà-per-ti â. û. s. h'er pà-nti neb aû-an er ar-ew. La traduction de M. Chabas diffère de la mienne en ce que: 1° Il a traduit par le passé la forme du futur *aû-an er s'emï*; 2° il a traduit *er s'û* par la préposition *sans*, au lieu que j'y reconnais le verbe copte ϣⲟⲩⲉ *vider, décharger*. 3° Il a lu le pronom de la 1ère personne *mtû-an*, *sper-an*, où le texte porte très distinctement celui de la seconde *mtû-ten, sper-ten.* Le texte de cette lettre se trouve au *Papyrus Anastasi V, p. XXIII, l. 7 —p. XXV, l. 2;* la traduction de M. Chabas dans les *Mélanges Egyptologiques, 2e série, p. 135—139.*

1. *Papyrus Anastasi IV, p. IV, l. 8—10.*

2.  M. à m. «*Ebranlement des deux mondes.*» M. Brugsch n'a pas enrégistré cette ville dans sa Géographie; je ne connais aucun autre texte qui la mentionne.

3.  *Unn ben ret-u r pàp deb-t.* La lacune du texte se comble au moyen du duplicata dont le *Papyrus Anastasi V, pl. I, fr. 3* a conservé quelques fragments.

4. 
 *Ben deh'àmü-t-u m àû asï-t nà-u an-û-u m deb-u ben àà-t-u h'ur-û-u.* J'avais d'abord traduit différemment prenant  *asï* pour une forme verbale; mais M. de Rougé dans une communication orale a bien voulu me faire observer que ses observations personnelles l'avaient porté à donner à ce mot la valeur de notre locution «*excepté*». Comme cette valeur va fort bien en cet endroit, j'ai modifié ma traduction primitive et lui ai donné la forme qu'elle a maintenant dans le texte.

fruits à manger, excepté des régimes sans produit, à cause de l'oie *χnemms* au lever du soleil, de l'oiseau *Zaouàt* à midi et du flamant [le soir].[1] Mes jambes s'étirent, elles entraînent mes membres: je marche comme un homme vigoureux de ses os, je parcours les plaines à pied. Si parfois on ouvre des bouteilles,[2] pleines de bière de *Qàdi*, les gens sortent pour faire leur régal au dehors, [car] Il y a deux cents dogues avec trois cents chiens-loups, en tout cinq cents, qui sont prêts chaque jour, près de la maison, chaque fois que je sors de faire la sieste; [et] ils font un régal(?), lorsqu'on ouvre les mesures, volontiers(?). Je n'ai pas le petit chien de *Tà-h'er-h'à*,[3] le scribe

1. Le Papyrus porte en cet endroit: 

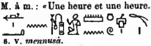
. Je pense que le texte est incorrect en plusieurs endroits: La négation  *an* qui suit  *anti*, me paraît provenir d'une erreur du scribe; devant  *pà meter-t* manque la proposition  *h'er*, et le parallélisme des trois derniers membres de phrase prouve qu'après les mots  *tà qemi* le copiste a passé une locution signifiant le soir, p.-ê.  *h'er rihàù*. Je rétablirai donc la fin du passage comme il suit:  « excepté leurs régimes sans leurs produits, étant l'oie *χnemms* au lever du soleil, l'oiseau *zàoùàta* au midi, le flamant au soir » qui les dévorent à mesure qu'ils paraissent.

2. Le scribe a employé ici  transcription exacte du mot sémitique מבצקת.

3. Nom d'homme, d'ailleurs inconnu.

royal qui demeure dans la maison. Ce chien lorsque je m'exerce avec les autres chiens, pendant des heures entières,[1] chaque fois que je sors, il est avec moi, conduisant sur la route; il aboie, j'accours pour donner du bâton et du fouet aux bêtes l'une après l'autre. Un chien rouge à longue queue se promène la nuit dans les écuries des bœufs. Sa grosseur est telle que son poitrail ne diffère point de sa croupe; sa face est terrible comme le dieu qui fait ce qui lui a plu. L'ardeur de sa course, elle ne se peut dépeindre. — Autre sujet. Il y a un scribe comptable (?)[2] qui demeure avec moi. Tous les muscles de sa face tressaillent:[3] l'ophthalmie s'est mise dans son œil; les vers rongent ses dents.»[4] Ailleurs un scribe demande la permission de quitter son poste pour quelques jours: «Mon cœur est sorti, il voyage et ne connaît plus le retour,[5] il voit Memphis [et s'y rend]. Moi, puissé-je être lui! Je demeure assis à suivre mon cœur qui me dit la direction de Memphis: je n'ai aucun travail en main; mon cœur palpite en sa place: plaise à *Ptah'* me conduire à Memphis! Accorde que je sois vu m'y promenant. J'ai du loisir: mon cœur veille; mon cœur, il n'est plus en mon sein; tous mes membres, une langueur les saisit: Mon œil s'affaiblit, mon oreille se durcit; ma voix devient muette pour parler; bouleversement complet. Je t'en prie, porte remède à tout cela.»[6] Obtenir un congé était déjà le rêve des employés bien pensants; mais je doute que les commis de nos jours se servent pour écrire à leur chef d'un langage aussi passionné que celui des commis égyptiens.

Réclamations, pétitions, requêtes, il y a de tout dans les quelques papyrus épistolaires que le hasard nous à conservés. Lettre d'amitié d'un fils à son père: «[Le scribe] *Amen-Mesû* rend hommage à son père le chef des mercenaires, *Bok-en-Ptah'*, en vie, santé, force, en la faveur d'Ammon-Râ, roi

1. M. à m.: «Une heure et une heure.»
2.  *Uâ n ân mennûsà*. Voir Brugsch, *Dict.* s. v. *mennusà*.
3.  *teh'en mût neb n χewt-ew*. M. à mot «saute, tresaille tout muscle de sa face.» Je crois que ce membre de phrase décrit le *tic douloureux* qui accompagne souvent l'ophthalmie purulente.
4. *Papyrus Anastasi IV, pl. XII, l. 5 — pl. XIII, l. 6*
5. Littéralement: «Il ne se connait plus retournant.»
6. *Papyrus Anastasi IV, pl IV, l. 11 — pl. V, l. 6.*

des dieux. Je dis à *Hor-aχû-ti*, à *Tûm* et à son cycle divin, que tu puisses être en force journellement. Communication: «Ah! envoie-moi des nouvelles de ta santé par tous les gens qui viennent [vers moi], car, certes, mon désir est d'entendre ton état chaque jour. [On] tu ne m'as envoyé rien ni bien, ni mal, ou l'homme n'a pas agi selon les instructions d'après lesquelles tu l'envoyais vers moi pour me parler de ton état. Ah! mande-moi de tes nouvelles, des nouvelles de tes esclaves et de tout ce qu'ils font, car mon cœur est après eux, beaucoup, beaucoup.»[1]

1. *Papyrus Anastasi V, pl. XX, l. 7—pl. XXI, l. 5.*

CHAPITRE II.

DES PAMPHLETS EN FORME DE LETTRES.

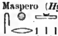
1° LETTRES DU PATRON AU PROTÉGÉ.

Je laisse de côté les pièces nombreuses qui traitent exclusivement de matières administratives; les listes de denrées,[1] les registres de comptabilité,[2] les rapports de police,[3] les papyrus judiciaires,[4] si intéressants qu'ils soient pour l'historien, n'auraient aux yeux du lecteur ordinaire qu'une importance médiocre. La littérature égyptienne renferme à côté des lettres missives écrites et envoyées par les gens d'affaires des morceaux en forme de lettres non moins curieux que les lettres elles-mêmes. Les scribes gens bavards de nature et pédants par métier aimaient avec joie à parler longuement des choses qui touchaient à leur profession. Ils saisissaient avec la moindre occasion d'adresser à leurs confrères des compositions apprêtées où l'éloge des lettres se trouve mêlé à des conseils ou à des reproches. Ces correspondances artificielles, où l'auteur, empruntant des noms connus, faisait souvent lui-même la demande et la réponse, sont un des genres les plus féconds de la littérature pharaonique et renferment mille détails dont on ne peut comprendre le sens à moins de connaître le systéme de l'éducation égyptienne et la condition des écrivains.

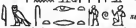
1. *Papyrus Anastasi IV, pl. XIII, l. 8—pl. XVII, l. 9.*
2. Pleyte, *Les Papyrus Rollin de la Bibliothèque Impériale, pl. I—XIX.*
3. *Ostraca du British Museum, Pl. XII—XV.*
4. *Papyrus Abbott; Papyrus judiciaire de Turin; Papyrus Rollin et Lee.*

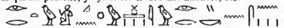
Il est assez difficile de se figurer nettement ce que pouvait être vers le XV[e] siècle av. J. C. l'éducation d'un jeune égyptien. Les rares passages que nous trouvons épars chez les auteurs ne nous apprennent rien de bien précis sur ce sujet, et laissent le champ libre aux conjectures. Nous savons cependant d'une manière certaine que l'instruction littéraire était la première condition qu'on exigeait d'un employé civil ou même d'un officier. Il fallait avoir le titre de *Scribe* pour obtenir la moindre charge dans l'administration ou dans l'armée: la science pouvait conduire à tout. Aussi rencontre-t-on souvent parmi les lettrés un véritable enthousiasme pour l'étude: Thoth, le dieu de l'intelligence, est pour eux la personification la plus parfaite de l'être suprême, celle qu'ils invoquent avec la plus profonde vénération. «Viens, Ibis vénérable, dieu qu'adore *Sesûnnû*,[1] secrétaire du cycle des grands dieux, dans *Unnû*, viens à moi! Fais-moi une destinée![2] Rends moi expert par tes mérites.[3] Tes mérites sont supérieurs à tous les autres mérites; celui qui les possède, y ayant trouvé l'habileté, devient un magistrat.[4] Mes œuvres nombreuses, c'est toi qui les fais;[5] [*aussi*] elles sont parmi les

1.  *pà nüter abil Sesûnnû:* Chabas (*Mél. Egypt.* 1[ère] série, p. 119): «Ibis sacré, qui te plais dans Hermopolis la Grande;» Maspero (*Hymne au Nil*, p. 8): «Ibis vénérable qui mets *Sesûnnû* en joie.»

2.  *arï-k n-a seχer-u.* Chabas (*Mél. Egypt.* 1[ère] série, p. 119): «Sois mon directeur.» Maspero (*Hymne au Nil*, p. 8): «Fais pour moi des œuvres.» Le mot  *seχer-u* «*plan, combinaisons*» me paraît désigner «*les circonstances, la destinée, le sort*» plutôt que des *compositions littéraires.*

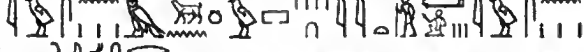
3. Chabas. *Mél. Egypt.* 1[ère] série, p. 119: «Rends-moi habile en tes *travaux*, car tes *travaux* valent mieux que tous les autres.» Le sens réel du mot  *aàû-u* est *honneurs, dignités*, par suite *mérites.*

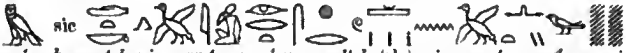
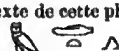
4. 
 *ssenaû-u sû qemï-tû pà ss'sàû-u um set ar-t-t [ûr].* Chabas (*Mél. Egypt.* 1[ère] série, p. 119): «Celui qui s'y adonne est trouvé apte pour occuper un rang élevé!» Le mot-à-mot paraît-être: «Celui qui les possède, y ayant été trouvé une habileté, etc.»

5.  *ar-tû-a qennû-u aû arï-k-n-sen.* Chabas, *Mél. Egypt.* 1[ère] série, p. 119: «Plu-

chefs d'œuvre; elles sont fortes et puissantes.[1] Tu fais: tu es celui qui fait les conditions de [ce qui est:] tu es celui qui fait les conditions de ce qui n'est pas encore: .... *S'âï-t* et *Renen-t* sont avec toi![2] Viens donc à moi! Fais-moi une destinée! Je suis un serviteur de ton sanctuaire; donne-moi de parler avec ta valeur. Je [dis,] et la terre entière dit avec moi: «‹Les institutions des hommes, et leurs grandeurs, c'est Thoth qui les fait!›»[3] et ils viennent, portant leurs enfants, pour les enflammer [d'ardeur]. Tes mérites sont des mérites supérieurs à tout: force, valeur et joie à qui les possède!»[4] Et ailleurs: «Le chef des bibliothécaires, *Amen-em-apt*, scribe du trésor du Pharaon,

sieurs ont agi, et c'est toi qui as agi pour eux.» Maspero, *Hymne au Nil*, p. 8: «Ce que plusieurs ont fait, c'est toi qui l'as fait pour eux.»

1. 
 *aû-sen em χennû mabûï-t-u? aû-sen naχt-ta usor.* Chabas, *Mél. Egypt.* 1ère série, p. 119: «Ils sont parmi les favoris du monarque, ils sont puissants et riches par toi.»

2. 

a âr-uk mentek pà a ar-t seχerû-u n mâtek (sic) *pà a ar-t seχerû-u n pà antï*....... Chabas, *Mél. Egypt.* 1ère série, p. 119: «Car c'est toi qui es le directeur, c'est toi qui est le directeur de tout fils d'une mère.» Maspero, *Hymne au Nil*, p. 8—9: «Pour toi, c'est toi qui inspires les œuvres; c'est toi qui inspires les œuvres à quiconque ne fut pas .... *S'aï-t* et *Renen-t* (les deux principes procréateurs) sont avec toi.» Le texte de cette phrase rendu très fautif par la distraction de l'écrivain (*Cfr.*  *em-du-t-ek* pour  *mentek*) renferme une lacune évidente. Il devait y avoir dans l'original: 

 *mentek pà a-ar-t seχerû-u n pà ntï neb mentek pà a-ar-t seχerû-u n pà antï neb.*

3. Chabas, *Mél. Egypt.* 1ère série, p. 119: «Accorde-moi de parler, avec ta valeur, à la terre entière. Oui, la multitude des hommes dira: »Sa grandeur, c'est ce qu'a fait Thoth.« Oui, ils amèneront leurs enfants pour leur inspirer de l'ardeur.» Maspero, *Hymne au Nil*, p. 8: «Donne-moi de parler avec ta valeur, et toute la terre, oui, toutes les générations des hommes s'écrieront: »Sa grandeur à lui, c'est l'œuvre de Thoth.« Et certes, ils amèneront leurs enfants pour exciter leur feu.» Ici encore le texte est fautif: Après *aû-a*, il faut restituer *zod*.

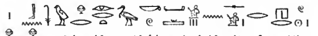
4. *Papyrus Anastasi V, p. IX, l. 2—p. X, l. 2.*

v. s. f. — dit au scribe *Pentâur :* — Voici qu'on t'apporte cet écrit de paroles cadencées. — O Thoth, que je sois dans *Sesûnnû*, — ta ville douce à vivre, — où tu me feras des revenus de pains et de bière, — où tu garderas ma bouche des paroles de contradiction [prononcées] contre moi! — O Thoth, [dieu] du matin, viens — certes, afin que, lorsque j'entrerai en présence du dieu, — j'en sorte véridique. — O palmier haut de soixante coudées, — qui porte des cocos! — Il y a de la pulpe dans l'intérieur des cocos, — et de l'eau dans l'intérieur de la pulpe![1] — O toi qui fais jaillir l'eau sur la route, viens à moi, agis pour moi le silencieux! — O Thoth! citerne[2] douce pour le voyageur altéré, — région fermée à qui trouve sa bouche,[3] — ouverte au silencieux; — le silencieux vient, il trouve la citerne — . . . . »[4]

A voir tant de ferveur, ne dirait-on pas que l'étude des lettres était une garantie de fortune certaine, et qu'il suffisait de savoir pour réussir? L'encombrement des carrières libérales, si grand chez nous, n'était pas moins grand en Egypte. Afin de percer à travers la foule, il fallait longtemps pâtir, longtemps lutter; il fallait surtout se ménager l'appui d'un patron puissant dont l'amitié tenait lien quelquefois de mérite ou d'instruction. L'enthousiasme si bouillant au sortir de l'école s'attiédissait peu-à-peu; la troupe des compétiteurs si nombreuse au départ s'éclaircissait bientôt. Pour un qui arrivait au but, mille restaient en chemin, rebutés par la dureté de la discipline ou découragés par l'insuccès de leurs efforts. Ils entraient dans l'armée, s'établissaient cultivateurs, apprenaient un métier ou s'en allaient chercher au cabaret l'oubli de leurs misères. Avant de les abandonner à leur sort, leurs maîtres ou leurs camarades faisaient pour les retenir dans la bonne voie tous les efforts imaginables. Ils leur montraient l'excellence de la profession de scribe: «Le supérieur des archivistes *Amen-em-ant*, du trésor du Pharaon,

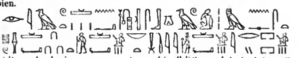
1. Ce passage a été traduit par Goodwin dans Chabas, *Mél. Egypt.* 2ème série, p. 238—241.
2. Brugsch, (Dict. p. 756), par une confusion facile à comprendre pour qui connaît l'écriture hiératique, a transcrit deux fois   *nef* le mot qui signifie citerne. C'est   *χnûm* que l'on doit lire, comme dans *Anastasi V, pl. XII., l. 4.*
3. C'est-à dire: *au bavard.*
4. *Papyrus Sallier I. pl. VIII, l. 2—6.* Une petite lacune d'un mot m'empêche de comprendre le verset final.

v. s. f., dit au scribe *Pentaûr :* « Quand te sera apporté cet écrit de communication, que ton cœur n'aille plus voltigeant comme les feuilles aux vents ; que ton cœur ne néglige plus ce qu'il est bon qu'un homme fasse : que ton cœur ne poursuive plus les plaisirs et l'oisiveté. Il ne brille pas, celui qui fait les travaux manuels d'un journalier, il n'inspire pas le respect.[1] Faisant des travaux manuels, il est le serviteur des magistrats établis au-dessus de lui ; faisant des travaux manuels, il ne peut pas manifester sa valeur. Des travaux désagréables sont devant lui, et il n'y a point de serviteur qui lui apporte son eau, point de femme qui lui fasse du pain. Ses compagnons [se reposent][2] selon leur bon plaisir ; car leurs serviteurs les aident. [Mais] l'homme qui n'a point de cœur s'occupe à des travaux manuels ; son œil se fatigue sur eux ....[3] Celui qui comprend les mérites des lettres et s'y est exercé (?), prime tous les puissants, tous les courtisans du palais.[4] Sache le bien. »[5] Un scribe se refuse à travailler ; vite son professeur lui adresse en guise d'encouragement, toute une série de métaphores dont la fin a disparu par suite d'une déchirure du papyrus. « On me dit que tu abandonnes les lettres, — que tu pars, que tu te sauves, — que tu quittes les lettres de toute la force de tes jambes, — comme les chevaux, le manége ![6] — Ton cœur sautille, tu es

1  *beu sil h'er ar-t baku-u n sà-r-hru h'er h'er.* Je considère les mots  *sà-r-hru*, m.-à-m. *homme pour le jour,* comme une locution répondant exactement à notre terme *journalier*.

2. Un mot à demi effacé m'empêche de saisir complétement le sens de cette phrase.

3. Un mot effacé, suivi d'un membre de phrase que je ne comprends pas bien.

4.  *arĭ aàit-u nà sebegà-u m-n es-set χerpil [màbu]it-u neb-t s'entai-u arĭ per-ti-u.*

5. *Papyrus Sallier I, p. V, l. 4 - 11.*

6. Chabas, *Voyage, p. 141 :* « Tu abandonnes les lettres ! Tu es donc plein de ta course, comme un cheval de course ? » Le texte un peu mutilé en cet endroit permet néanmoins de reconnaître fort distinctement la phrase suivante : 

comme un oiseau;[1] — ton oreille se dresse, tu es comme un âne qui reçoit des coups; — tu es comme un faon (?)[2] qui s'enfuit;[3] — tu contemples les régions — de chasse de l'Occident.[4] — Ne sois pas sourd: celui qui n'écoute pas, — il est battu.[5] — Tu es comme le pilote qui s'entend à diriger la barque, — qui est le conducteur de la barque, — qui se tient à la tête, — et ne surveille pas les vents contraires, — n'observe pas les courants. — S'il laisse traîner les cordages au-dehors, — la corde [pour le pendre] est à son cou; — s'il tire le cordage.........— Il coupe (?) les jones sur les canaux, — il retourne les prés humides .... »[6] *Pentaur* se laisse aller à la débauche et j'ai le

 *χàá-kâ-u seχáà-u m-meh'-k rat-k ma h'tar-u pà zàh'àbà*, m.-à-m.: «Tu abandonnes les lettres dans ta plénitude de tes jambes, comme les chevaux [abandonnent] le manége *ou* l'écurie »

1. Le texte porte ici  *àχî*, nom d'une espèce d'oiseau que je n'ai pu identifier.

2.  *nes'sáà*, quadrupède d'espèce indéterminée.

3. M. Chabas n'a traduit cette lettre que jusqu'en cet endroit. V. *Voyage*, *p. 141*.

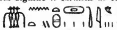
4. *Cfr*. Brugsch, *Dictionnaire*, s. v.  *Mâzîaà*.

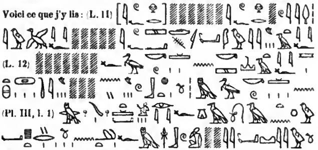
5.  *a ar-tû-n-ew em dû-t*, «il lui est fait de la main.»

6. Papyrus Anastasi IV, pl. II, l. 4—10. Cette page est fort mutilée. Voici comment je rétablis la dernière phrase que j'en ai traduite:

 *Ar χàà-tû pà nik'û-u r bûnro aû tà χentîlàuta-u m χeχ-ew ûn-n-ew ath'û pà nû [h'û aû-w h'er ......]-u aiw h'er wqàà s'erai-u h'er nà ûtebû aû-w h'er penà màqàqà-t-u.* Le mot  *nik'û-u* veut dire *jone* et aussi *corde*; je pense qu'ici c'est dans le dernier sens qu'il faut le prendre. Le gouvernail était manœuvré au moyen d'une

regret de constater qu'il fréquente les cabarets plus que de raison. Par bonheur son patron est là qui veille. « On me dit que

corde que le pilote tenait à la main ; c'est je crois de cette corde qu'il s'agit ici. Si le pilote laisse aller cette corde, il a au cou la   *χentitautu-u.* Ce mot, déterminé comme le précédent par , désigne une sorte de plante fluviatile. Je l'ai rapproché du radical copte ϣⲛⲧⲥ, *plectere* ; sous la forme ϣⲉⲛⲧⲥ [ⲟⲩ ϣⲉⲛ — ] un cela se tisse], ce radical signifie *le sarment de vigne*, qui servait à tresser des cordes. Le mot  *χentitau ta-u* signifiant *la corde* qu'on met au cou du pilote négligent, ne peut désigner ici que la corde pour le pendre. Si au contraire le pilote manœuvre (m.-à-m., *tire*) la corde du gouvernail, il a mille ennuis qui sont décrits dans les phrases suivantes. Le mot  *sherâû-u* a été rétabli d'après le duplicata d'*Anastasi* V, p. XCIX, 5. La suite du morceau est fort endommagée. Voici ce que j'y lis : (L. 11) (L. 12) (Pl. III, l. 1)



M. Chabas (*Voyage d'un Égyptien*, p. 240—241) a traduit quelques mots de ce passage « Il raccomode les loques de son derrière » et donne également l'interprétation des deux dernières lignes du document. La fin, qu'il a négligée, peut se traduire : « C'est moi qui lui fait tout cela, s'il abandonne les travaux littéraires. »

Je disais plus haut qu'une petite lacune de notre manuscrit a été comblée au moyen d'*Anastasi* V, pl. XCIX, 5. Je ne crois pas qu'on ait remarqué que les fragments subsistants des cinq premières pages perdues du *Papyrus Anastasi* V nous donnent des lambeaux de texte conservées au *Papyrus Anastasi* IV. Ainsi, le fragment 1 de *Anastasi* V, XCIX se trouve dans *Anastasi* IV, pl. X et XI ; le fragment 2 dans *Anastasi* IV, pl. IV, l. 1—2 ; le fragment 3 dans *Anastasi* IV, pl. XII, l. 6 ; le fragment 4 dans *Anastasi* IV, pl. XII, l. 11 ; enfin le fragment 5 dans *Anastasi* IV, pl. II, l. 10. Cette observation nous permet de reconstituer les cinq pages perdues d'*Anastasi* V et de constater qu'elles ne renfermaient que des doubles de textes connus.

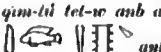
tu abandonnes les lettres, que tu cours de rue en rue,[1] fleurant la bière. Toutes les fois qu'on abuse de la bière, elle fait sortir un homme de soi-même;[2] c'est elle qui met ton âme en pièces. Tu es comme une rame arrachée de sa place et qui n'obéit plus d'aucun côté; tu es comme une chapelle sans son dieu, comme une maison sans pain, dont le mur est trouvé vacillant, et la poutre braulante;[3] les gens se sauvent devant toi, [car] tu leur

1. *Tü-k s'emi m χàl en χàl* (*Pap. Anast.* IV, pl. XI, l. 9). Le Papyrus Sallier I, p. IX, l. 10 donne la variante: [*Tü*]-*k s'emï m χàl neb*; Tu vas dans toute rue. M. Goodwin (*Camb. Es., 1858, p. 253*) et M. Chabas (*Le Papyrus Magique Harris*, p. 63, note 4) traduisent par *cabaret, taverne* le mot *χàl*. M. Brugsch a reconnu l'identité de ce terme avec le démotique *χir*, traduit dans un contrat grec par *ϱυμη*, et avec le copte ϭιρ M. ϩιρ T. *bivium, platea, vicus, compitum.* (*Dict.* s. v. *χàl.*)

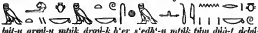
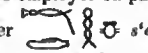
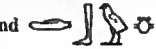
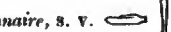
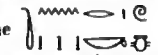
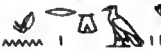
2. *Papyrus Anastasi IV, pl. XI, l. 9—10:* sic *r tennü-u-tü-hà-tu h'aq-t rüaï-w em tetu* (sic). *Pap. Sallier I, p. IX, l. 11* *tennü-u tühà-u-se*[*t*] *h'aq-t-u rüà se*[*t*] *ret-u.* M. Goodwin lit au lieu de *tennü-ü-tü h'au* (*Cambridge Essays*, 1858, p. 253) *er-tennüü-rühà*, qu'il relie à la phrase précédente: «Thou goest from tavern to tavern, smelling of beer, — «*at the time of evening.*» Mais 1° les deux manuscrits donnent très nettement pour le premier signe un *t* et non un *r*; 2° les déterminatifs de *Sallier*, et d'*Anastasi* ne se prêtent pas à rendre l'idée de *soir*. Je regarde *tühà* comme une variante de *tehà, violer, transgresser*, par suite, *abuser, faire excès de ....* «Chaque fois *qu'il est abusé* de la bière, elle *rüà* sépare, met hors de lui (*distrahit*) un homme» (*Anastasi*); ou bien, «Chaque fois qu'ils *se-t-u abusent* de la bière, cela *se-t* met hors d'eux les hommes» (*Sallier*).

3.

lances de la boue et des huées.[1] Sachant que le vin est une abomination, abstiens-toi des outres, ne mets pas les cruches devant ton cœur, ignore les jarres.[2] Instruit à chanter avec accompagnement de flûte, à réciter avec accompagnement de cha-

 *ma pà s'à m ta-u qim-tù tet-w anb ài set tà pexχa-t.* M. Goodwin coupe la phrase après  *anb* et traduit : « Thou art like a house without provisions, whose walls are found shaky. *If thou wieldest the rod of office* (?), the men run away from thee .... » (*Camb. Es. 1858, p 253*).

1. 2. 

 *tù-k rexχ-tù mi bùt-u arpù-u mtùk àrqù-k h'er s'edh'-u mtùk tùm dùà-t debù-u m-h'à-ti-ek mtùk sχim tanrokù.* Goodwin : « Thou knowest that wine is an abomination; thou hast taken an oath concerning strong drinks that thou wouldst not put (thy liquor) into thee. Hast thou forgotten thy resolution (?) » (*Camb. Es.*, p. 253). Le sens littéral du membre de phrase  *mtùk àrqù-k h'er s'edh'-u* est : « fais un serment relativement aux outres, » s.-ent., « de ne plus y toucher ». Des trois termes employés en parallélisme à la fin des trois membres de phrase, le premier  *s'edh'* peut désigner soit une *outre* soit une espèce de liqueur, selon M. Brugsch (*Dictionnaire*, s. v. ) de l'*hydromel;* le second  *debù*, une *cruche* ou, toujours selon M. Brugsch (*Dictionnaire*, s. v.  *deb*) du *vin de grenades;* le troisième  *tanrokù*, une sorte de jarre ou de liqueur à moi inconnue, peut-être extraite de la plante appelée  *denrogà* (*Anastasi* IV, 9, l. 2; pl. XIV, l. 7 &) dont la *graine*  et le *coeur*  étaient estimés comme conserves alimentaires (*Anastasi* IV, pl. XIV, l. 7) et dont le goût est comparable à celui du miel (*Anastasi* III, pl. 11, l. 3—4). Il se pourrait donc qu'il fallût traduire : « Sachant que le vin [de vigne] est une abomination, abstiens-toi [également] de l'hydromel, ne mets pas le vin de grenades devant ton cœur, ignore le vin de la plante *tanrokù*. »

lumeau, à moduler avec accompagnement de *Kinnor*, à chanter avec accompagnement de lyre, tu es assis dans une chambre, entouré de vieilles dames,[1] et tu te mets à dodeliner du cou;[2] tu es assis en présence de jeunes filles, oint d'essence, ta guirlande de menthe (?) [3] au cou, (et) tu te mets à te battre le ventre, tu te balances comme une oie,[4] tu tombes sur le ventre, tu te salis comme un crocodile.»[5]

1. Brugsch (*Dictionnaire*, s. v. *nàzàχï* et s. v. *χnemm*): «Du hast gelernt zu spielen auf Flöten, zu singen nach den Schalmeien, zu begleiten mit Worten mit welcher Stimme die Cither, zu singen nach der Leier; du sitzest da in der Wohnung, es umgeben dich alte Vetteln.» Goodwin (*Cambridge Essays*, 1858, p. 253): «........ If thou sittest in the school (?), thou art compared to the sleepers.» Le mot *χnem* a en effet le sens de *dormir*, *sommeiller*, hébreu חלם, arabe حلم, copte ϩⲓⲛⲏⲃ, ϩⲓⲛⲏϥ *T.* ϩⲓⲛⲓⲙ *M.* (*Cfr.* Chabas, *Voyage*, p. 136, sqq.; Brugsch, *Dictionnaire*, s. v. *χnem.*) De cette racine dérive le mot *χnemm*, m. à m., la femme qui endort un enfant, la berceuse, *la remueuse*, par opposition à *menà-t*, celle qui donne le sein, la *nourrice*. Ici *χnemm*, mis en antithèse à *mesï*, *la jeune fille*, ne peut avoir que le sens général de *vieille mère*, *vieille dame*.

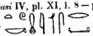
2. *aû-k h'à-tû h'er s'àpû am set-ek.* Goodwin: «If thou standest up to play (?), thou art behindhand (?)» (*Camb. Es.* 1858, p. 253).

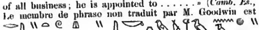
3. *me[r] s'àtapennû.* Cette fleur plusieurs fois citée dans les textes est nommée, tantôt, comme ici, en un seul mot, *me[r]s'àtapennû-u*; tantôt *me[r]s'àta-u* et *pennû-u* sont séparés et donnés comme les noms de deux plantes différentes. Je comparerai la première partie *me[r]s'àta-u* au mot *μαχηθό*, *μαχιθώ*, qui, suivant Dioscoride, était un des noms égyptiens de la *menthe*.

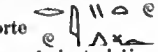
4. *tùrpû* est apparenté à *tùrpû*, nom d'une espèce d'oie. C'est un verbe de mouvement qui désigne la marche disgracieuse de cet oiseau.

5. *tû-k ùrh'û m sùh'.* Goodwin

Ni l'esprit, ni la vigueur ne manquent à ce portrait; l'écolier, admonesté de la sorte, devait y regarder à deux fois avant de se laisser aller au vice qui lui avait attiré si dure réprimande. Mais il ne suffisait pas d'avoir corrigé l'étudiant : il fallait l'attacher au métier des lettres, et, pour cela, discréditer à ses yeux les divers métiers pratiqués en Egypte. « Celui qui se fait scribe est délivré de toute tâche servile, — est protégé contre tous les travaux [de construction], — est éloigné de la houe (?) et de la houlette (?).[1] — Ne portes-tu pas une palette ? — C'est là ce qui établit la différence entre toi et celui qui manie la rame. — Tu es éloigné des misères ;[2] — point de maîtres à force, — point de supérieurs nombreux. — Sorti du sein de sa mère, l'homme — se courbe devant son supérieur : — le conscrit (?) sert le capitaine, — le cadet, le commandant, — le goujat, le cultivateur. —

« Thou art besmeared like an egg. » (*Camb. Es.* 1858, p. 253.) Je considère ce membre de phrase comme fautif et je propose de le rétablir comme il suit  *tú-k ûrh'ū* [*em*] *msúh'-u*, « Tu te salis ***comme*** *un crocodile*. » La chûte de la préposition  *em* devant le mot  *msúh'-u* qui, lui aussi, commence par un  *m*, était naturelle, et, on peut même dire, presque forcée. Le texte complet de cette lettre se trouve dans *Anastasi* IV, pl. XI, l. 8 — pl. XII, l. 5 ; les premières phrases du texte jusqu'à  *tú-k ma ûsor*, « Tu es comme une rame, » se retrouvent dans *Sallier* I, pl. IX, l. 9—11.

1. Goodwin : « The scribe is released from labour ; he is the manager of all business ; he is appointed to . . . . . . » (*Camb. Es.*, 1858, p. 251). Le membre de phrase non traduit par M. Goodwin est ainsi conçu :  *rûāï-tú-w χer akennú χánáχi*. Je ne connais pas d'autre exemple des deux derniers mots. D'après son déterminatif  *akennú* paraît être la *houe*.  *χánáχi* suivi du rameau  est peut-être le nom du bâton porté par les bergers égyptiens.

2. Goodwin : « He is condemned to toil. » (*Camb. Es.*, 1858, p. 251), le texte égyptien porte  *rû-āï-tú-w*, « Il est éloigné, séparé de . . . . . . », le pronom de la troisième personne  *w* se rapportant au scribe qui, deux lignes plus haut, est désigné par le pronom de la deuxième personne  *k*. Ces brusques changements de personnes constituent une des élégances du style égyptien.

L'homme[1] est fait pour le capitaine, — le courrier pour le gardien des portes, — le berger pour le boucher. — Le preneur d'oiseaux va pour chasser à la course, — le preneur de poissons, pour se plonger dans l'eau. — Le prophète accomplit les rites; — le prêtre fait les cérémonies. — Celui qui. . . . .[2] — se plonge dans le fleuve : — il ne distingue point la saison des semailles de celle des moissons, — tant le ciel souffle sur l'eau (?) — Le chef d'atelier est à son travail; — son cheval s'enfuit du champ, — le grain de sa femme — et de ses enfants reste dans le sillon; — sa servante se fait femme de peine (?),[3] — son valet devient comme qui est misérable (?) — Le boulanger pétrit, — met les pains au feu; — (tandis que) sa tête est dans l'intérieur du four, — son fils le tient par les jambes : — s'il échappe de la main de son fils,[4] — il tombe là, dans les flammes.[5] — (Il n'y a) que le scribe : lui, il prime — tout ce qui est dans cette terre.»[6] Nous possédons de ce morceau une autre

1.  *pà sà*; je prends le mot *homme* dans le sens militaire : un capitaine et ses *hommes*; un enseigne et ses *hommes*.

2. Un membre de phrase dont je ne saisis pas le sens, mais qui sert évidemment de sujet à tous les membres de phrases suivants.

3. Le texte porte   *tiùw bok-t em tà bpiàti-t-u*. Le sens précis du mot   *bpiàti-t* m'est complètement inconnu; comme il se trouve en antithèse avec l'expression  *nti-wû*, qui est en ruine, je présume qu'il marque une action désagréable ou pénible.

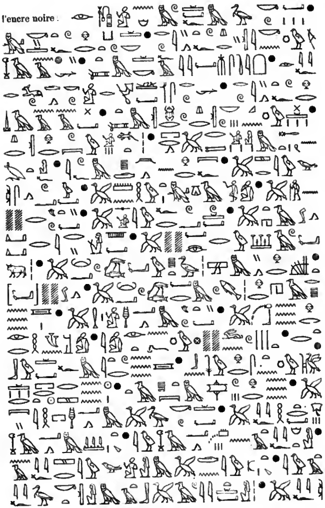
4.  *Sep en ihà m dù-t se-w*. Litt. : «la fois d'échapper de la main de son fils.»

5. Le mot que je traduis *flammes* est écrit  dans *Anastasi II*. et  dans *Sallier I*. Brugsch (*Dict.* p. 621, *s. v. l.*) traduit le passage : «Der Bauer beschäftigt mit Backen, schiebt das Brot in die Feuergluth, sein Kopf steckt im Innern des Ofens, es wird eingenommen sein (*sc.* des Ofens) Boden von seinen Beinen . . . . er stürzt sich hinein in den Rauch.»

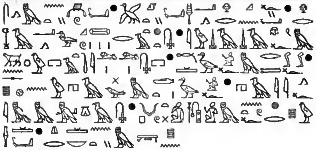
6. Anastasi II, pl. VI, l. 7 — pl. VII, l. 5. Comme le texte de ce morceau est très confus et assez mutilé dans l'original, peut-être ne sera-t-il pas inutile d'en donner la transcription exacte. Le morceau est séparé du précédent par le signe  écrit non pas à l'encre rouge, mais à

récension qu'on peut attribuer soit à l'auteur lui-même, soit à l'un de ses élèves. En admettant que le texte du Papyrus Ana-

l'encre noire :



stasi soit l'original et celui du Papyrus Sallier la copie, voici les résultats auxquels me conduit la comparaison des deux manuscrits. L'écrivain de Sallier brise la première phrase : il en conserve le début : «Celui qui se fait scribe est délivré de toute tâche manuelle, — il est préposé à tous les travaux ;» auquel il joint immédiatement la phrase «Ne portes-tu pas la palette?» etc., qu'il arrange ainsi : «Ce qui fait la différence entre toi et celui qui manie la rame, n'est-ce pas que tu portes la palette? que tu n'as point de maîtres à force, ni de supérieurs nombreux?»[1] Après la dislocation du début et la suppression de : «Il est éloigné de la houe (?) et de la houlette,» et de «tu es éloigné des misères», il revient au texte primitif et conserve le fragment : «Sorti du sein de sa mère, l'homme se courbe devant son supérieur : le conscrit est le serviteur du capitaine, le cadet, du commandant, — l'homme, du cultivateur»,[2] tout en remplaçant ce qui est relatif au courrier, au berger, au chasseur, au pêcheur, par : «le valet d'écurie sert l'écuyer.»[3] Ici se trouve le passage du chef d'atelier, mais altéré singulièrement : «Tandis que le chef d'atelier est au travail, si son cheval quitte le champ, le grain de sa femme et de ses enfants reste sur le sillon : si son cheval se sauve, lui, il a beau s'enfuir, il est conduit à la prison.»[4] Vient ensuite un passage entièrement nouveau : «Le



1. *Papyrus Sallier I, p. VI, l. 10—11.*
2. *Id.*, p. VII, l. 1—2.
3. *Id.*, *ibid.*, l. 2.

4. Goodwin : «The steward must preside over the works ; his horse goes to the field ; he brings vegetables for his wife and children. While his horse is gone . . . .» (*Camb. Es.* 1858, p. 251). Dévéria : «L'intendant reste au travail ; si son cheval quitte le champ, le grain de ses femmes et de ses enfants quitte le sillon ; si ses chevaux le quittent, il est à pied, il est pris par l'*ihiâi-t*» (*Papyrus Judiciaire de Turin, p. 179—180*). Chabas :

capitaine monte vers la Syrie; point de lit, point de sandales; il ne sait plus distinguer entre la vie et la mort, à cause des bêtes sauvages et des cavales. [Cependant] l'adversaire se cache dans les buissons; l'ennemi se tient prêt à bondir, et le capitaine en vient à implorer son dieu: «Viens à moi! que je sois délivré!»[1] Le tout se termine par les mentions du prophète, du prêtre et du boulanger: «Le prophète accomplit les rites; le prêtre fait les cérémonies. Celui qui .... se plonge dans le fleuve; il ne distingue point la saison des semailles de celle des moissons, tant il pleut [sur lui]?[2] Le boulanger pétrit, met les pains au feu; tandis que sa tête est dans l'intérieur du four, son fils le tient par les jambes; s'il échappe de la main de son fils, il tombe là, dans les flammes.» Toutefois, au lieu de la conclusion: «Il n'y a que le scribe: lui, il prime tout ce qui est dans cette terre,» on trouve la formule: «Sache-le-bien»[3] qui termine d'ordinaire ces sortes de lettres. Bref, l'écrivain du texte Sallier s'est borné la plupart du temps à démembrer le texte Anastasi, supprimant telle phrase qui ne lui plaisait point, reléguant telle autre dans un autre endroit, brisant le fil de la composition primitive pour le renouer plus loin et le briser encore une fois. Rien ne montre mieux la méthode littéraire des Egyptiens, et ce qu'il y avait d'artifice dans la rédaction de leurs lettres mercuriales.

Aucun des métiers n'échappait à la raillerie des littérateurs. «On me dit, écrit *Amen-em-apt* à *Pentaûr*,[4] on me dit que tu abandonnes les lettres, que tu te livres aux plaisirs. Tourne

«Et le chef d'atelier se tient au travail, et son cheval reste à la campagne.» (*Mél. Egypt.* 3e série, p. 23).

1. Goodwin: «The soldier must go to Khar among wild beasts. The thief (?) hides in the bushes, the enemy rushes upon him. The soldier in march cries to his god, Deliver me.» (*Camb. Essays*, 1858, p. 251.)

2.  *aû tà pet nïwû-u mû*. Le mot-à-mot de ce membre de phrase semble être: «étant le ciel à souffler de l'eau,» c'est-à-dire, «tant il pleut». Toutefois cette explication est tellement en désaccord avec le fait bien connu de la rareté des pluies en Egypte, que je ne puis me décider à la regarder comme probable. *Anastasi II*. donne en variante  *tà pet m nïwû-u h'er mû*, «le ciel souffle sur l'eau» qui doit être la vraie leçon.

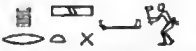
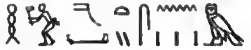
3. *Papyrus Sallier I*, p. VI, l. 9 — p. VII, l. 9.

4. *Papyrus Sallier I*, p. V, l. 11 — p. VI, l. 9; *Papyrus Anastasi V*, p. XV, l. 6 — p. XVII, l. 3.

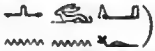
ta face aux travaux des champs, [et] tu reviendras aux écritures saintes.[1] Ne t'es-tu pas en effet retracé la condition du cultivateur? Dès avant la moisson, les vers emportent la moitié des grains, les pourceaux mangent le reste; il y a des rats nombreux dans les champs; les sauterelles s'abattent, les bestiaux dévorent, les oisillons pillent; si le cultivateur néglige ce qui reste sur l'aire, les voleurs l'achèvent. Le lien des instruments de métal s'use;[2] l'attelage se tue à tirer la charrue. Le scribe de la douane est sur le quai à recueillir la dîme des moissons; les gardiens des portes avec leurs bâtons, les nègres avec leurs lattes de palmier [crient]: «Çà, des grains.» S'il n'y en a pas, ils le jettent à terre tout de son long; lié, traîné au canal, il y est plongé la tête la première.[3] Tandis que sa femme est enchaînée devant lui, [et que] ses enfants sont garottés, ses voisins les abandonnent, et se sauvent pour veiller à leurs récoltes. [Il n'y a] que le scribe; lui, il prime tous les autres. Celui qui

1. La traduction de ce passage m'a été suggérée par M. Grébant, élève de l'Ecole des H*tes* Etudes.

2. Goodwin: «La pioche de fer s'use.» (*Les Papyrus hiératiques*, 2e livr., p. 14; *trad.* Chabas.) M. Brugsch a rétabli le sens de cette phrase. (*Dictionnaire*, *s. v.*  *dâgasi.*)

3. Goodwin: «Non est à repousser eux dehors» (*Les Papyrus hiératiques*, 2e livr., p. 16); «et l'on ne peut les repousser.» (*Id.* p. 22.) Le texte porte:  *h'ú-sen em pers't* (*Papyrus Anastasi V*, p. XVI, l. 6—7). M. Goodwin rapproche le le mot  *pers'-t* du copte ⲡⲱⲣϣ, *extendere*, *expandere*, et avec raison. Mais l'analogie de composition qu'il croit reconnaître entre  *em-pers'-t*, littéralement *in solvendo*, et le copte ⲉ̀ⲃⲟⲗ *extra*, *foras*, ne me satisfait pas. Je pense qu'il faut traduire: «Ils traînent le laboureur, *en l'étendant*» i. e. «tout de son long.» Pour la seconde partie de la phrase les deux versions ne concordent pas. Sallier I, pl. VI, l. 7, porte:   *h'ú-ti-sen em zàb[à]gàï-u*, «Ils le traînent la tête la première»; Anastasi V, pl. XVI, l. 7—8:   *tàh'ú-tú-w em zàbgàzàqà*, «Il est jeté à l'eau, la tête la première.»

n'échange pas les travaux manuels pour les études littéraires, ne fait jamais son profit.[1] Sache le bien.» Le tableau n'est pas riant : travailler sous le dur soleil d'Egypte, s'exténuer à remuer la terre, à creuser des rigoles, à semer, à herser, à récolter, à battre le grain, pour en arriver à mourir de faim ou sous le bâton, tout cela n'avait rien de bien engageant. Le jeune homme, plutôt que d'y aller voir, en croyait son maître sur parole et renonçait à ses idées de vie champêtre, mais sans embrasser franchement l'étude des lettres. L'eclat des armes, le bariolage des vêtements, l'aspect saisissant des marches, en un mot, cet appareil théâtral qui partout enveloppe et cache les misères de l'état militaire, attiraient ses yeux et tentaient son imagination. C'était le moment des grandes conquêtes et des expéditions lointaines, partant des fortunes rapides : le fils d'un batelier s'en allait simple soldat et revenait général.[2] Ceux de nos conscrits qui sont gens d'imagination peuvent se figurer qu'ils ont au fond de leur giberne le bâton de maréchal et la grand croix de la Légion d'honneur. L'étudiant égyptien rêvait aux grandes razzias sur les rives du Haut-Nil, au pillage des cités asiatiques ; il voyait passer vaguement devant ses yeux des troupeaux d'esclaves chargés de poudre d'or, de plumes d'autruches, de dents d'éléphants, d'armes rares, de vases précieux ; il se demandait s'il n'aurait pas lui aussi, le droit de porter l'arc, de commander à des soldats et de remporter des victoires. La flèche d'un Syrien ou la massue d'un négre pouvaient l'arrêter au milieu de sa course ; mais s'il échappait aux dangers de la guerre, quelle fortune et quel avenir ! La richesse assurée, une

1. Goodwin : « L'occupation du scribe prime toute autre espèce de travail ; il ne regarde pas les lettres comme un travail ; il n'y a pas de taxe sur lui. » (*Papyrus hiératiques*, 2e liv., p. 22.) La dernière phrase est très obscure. Sallier I. porte  *h'esbû-u-n-ew* « *celui qui a estimé*, les travaux manuels à l'égal des lettres »  *em sexâû* ; Anastasi V. « Celui qui n'échange pas (?)  *an h'etra-u* les travaux manuels contre ( *em*) les lettres, ne fait pas de profit,  (*Sallier* )  *an ân em-dûâ-w s'aï-t-u*, m.-à-m., point n'est avec lui utilité, profit. »

2. Voir dans le *Mémoire sur Ah'mès* de M. de Rougé, et dans Brugsch, *Histoire d'Egypte*, p. 80, la curieuse histoire d'*Ah'mès-se-Abna*.

maison dans Thèbes à l'ombre sacrée du temple d'Ammon, une villa peinte, au bord de quelque canal bordé de palmes, le collier d'or de la vaillance,[1] et, peut-être, qui sait? digne couronnement d'une longue existence bien remplie, la permission de garder ses sandales dans le palais du roi![2] Il n'en fallait pas tant pour le décider. Il voulait endosser le harnais, partir pour les pays lointains, monter à l'assaut des villes syriennes, se mesurer corps à corps avec les plus braves d'entre les *X'ītas* .... Mais son maître: «Pourquoi dis-tu que l'officier d'infanterie est plus heureux que le scribe?[3] — Arrive, que je te peigne le sort de l'officier d'infanterie, — l'étendue de ses misères! — On l'amène, tout enfant,[4] — pour l'enfermer dans la caserne:[5] — une plaie qui le coupe se forme sur son ventre, — une plaie d'usure est sur son œil,[6] — une plaie de déchirure est sur ses deux sourcils; — sa tête est fendue et couverte de pus (?).[7] — Bref, il est battu comme un rouleau de papyrus, — il est brisé par la violence. — Arrive, que je te dise sa marche vers la

1. Voir dans les *Denkmäler, Abth. III, 97 a.* le tableau où le roi hérétique *X'ū-n-Aten* fait donner *l'or* au fonctionnaire *Méri-Rā*, et l'inscription d'*Ah'mès-se-Abna*, l. 19—20.

2. de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, p. 128.

3. Ceci est la version du texte Anastasi IV; le texte Anastasi III donne la variante: 
 *r entì an-tù-n-ek seχàìl pen en zod h'na zod — aχ dùà-k h'er-k er ar seχà — nozem qim seχà*, que je traduirai: «Quand te sera apporté cet écrit de communication, — applique-toi à devenir scribe! — heureux est trouvé le scribe!»

4. *Anastasi III:* »petit enfant avec la tresse» de cheveux, parure des enfants en bas âge.

5. *Anastasi III* coupe ce membre de phrase en deux: «on l'amène tout enfant — on l'enferme dans la caserne.» Le mot que je traduis *caserne* est écrit  *zàpìgà* dans *Anastasi III* et  *zàgàpù* dans *Anastasi IV*.

6. Membre de phrase passé dans *Anastasi IV*.

7. *Anastasi III*  *seχet en peχχà*; *Anastasi IV*  *seχt en pùrsà*. Chabas: »Une plaie qui entame est sur son ventre; une plaie qui tranche est sur ses deux sourcils, et sa tête est divisée par une plaie.» (*Voyage*, p. 129.)

Syrie, — ses expéditions en pays lointains! — Ses pains et son eau sont sur son épaule, comme le faix d'un âne, — et font son cou et sa nuque (?)[1] semblables à ceux d'un âne; — les jointures de son échine sont brisées. — Il boit d'une eau corrompue, — [puis] retourne à sa garde. — Atteint-il l'ennemi? — Il est comme une oie qui tremble, — [car] il n'a plus de valeur en tous ses membres. — [Finit-il par] aller en Egypte? — Il est comme un bâton qu'a mangé le ver.[2] — Est-il malade, l'alitement le saisit-il? — Il est emmené sur un âne; — ses vêtements, des voleurs les enlèvent: — ses domestiques se sauvent.»[3] Voilà pour le fantassin; le cavalier n'est pas beaucoup mieux traité. «Le scribe *Amen-em-apt* dit au scribe *Penbesà*: — Quand te sera apporté cet écrit de communication, — applique-toi à devenir scribe; — tu primeras tout le monde. — Arrive que je te dise les devoirs fatigants — de l'officier de chars. — Lorsqu'il est placé à l'école par son père et sa mère, — possédant cinq esclaves (?), il en donne deux.[4] — Après qu'on l'a dressé (?),[5] il

1. *Anastasi III* *k'à*; *Anastasi IV* *k'à-t*.

2. Le texte *Anastasi III* porte *ma χe-t ami si tà kàkà* et *Anastasi IV*: *ma χet em am si tà auri*. M. Brugsch a fait de *sitàkàkà* et de *sitàanro* deux mots avec le sens de *ver* (*Dictionnaire*, aux deux mots cités). *si* est le pronom régime, *tà* l'article féminin singulier, qui doivent être distingués des deux racines *kàkà* et *anro*.

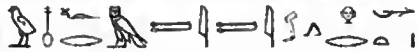
3. *Papyrus Anastasi III*, p. V, l. 5—p. VI, l. 2; *Papyrus Anastasi IV*, p. IX, l. 4—p. X, l. 1; de Rougé, *Discours d'ouverture*, p. 34—35.

4. Le texte est très altéré en cet endroit; voici ce que j'y lis: *χer h'on-u diuai diàn-ew pà sà sen am-sen* «possédant cinq esclaves, il a donné deux hommes d'eux,» probablement pour payer les frais de son éducation.

5. Il y a ici un mot *seχàrodà* dont je ne connais pas d'autre exemple.

part pour choisir un attelage, — dans les écuries en présence de sa Majesté, v. s. f. :[1] — à peine a-t-il pris les bonnes cavales, — il se réjouit à grand bruit. — Pour arriver avec elles dans son bourg, — il se met à galoper, — [mais] n'est bon qu'à galoper sur un bâton.[2] — Comme il ne connaît pas son avenir, — il donne ses biens à son père et à sa mère, — [puis] emmène un char — dont le timon pèse trois *âten*, — tandis que le char pèse cinq *âten*.[3] — Il part au galop là dessus.» La phrase qui suit ne me paraît pas des plus claires: autant que je puis en juger, l'officier perd sa chaussure et descend de char pour la ramasser. «Il rencontre un reptile, — se rejette dans un buisson d'épines; — ses jambes sont entamées par le reptile, — son talon est percé par la morsure. — Lorsqu'on vient pour faire l'inspection de ses effets, — sa misère est au comble: — il est traîné sur le sol, — il est frappé de cent coups.»[4] Songez que ces lignes furent écrites sous le règne de Sésostris, au moment où des sources du Nil bien aux sources de l'Euphrate, sur toute l'Ethiopie et toute la Syrie, les armées égyptiennes se répandaient chaque année, multipliant les victoires et les conquêtes. Un jour, on apprenait à Thèbes la défaite des Nègres d'Abyssinie, l'arrivée du prince de *Kusch*, de son butin et de ses soldats. Des processions fantastiques de girafes menées au licol, de cynocéphales enchaînés, de panthères et d'onces apprivoisés, s'allongeaient, s'allongeaient indéfiniment dans les rues. Le lendemain, victoire remportée à l'Occident du Delta sur les Libyens et leurs alliés Grecs ou Etrusques. Les barbares du Nord, Sardes, Lyciens, Achéens, revêtus de cuirasses étincelantes, coiffés de casques étranges ou la tête encadrée dans le muffle d'une bête fauve dont la peau flottait sur leurs épaules, venaient étaler, aux yeux des Egyptiens

1. *V. s. f.* abréviation de *Vie, Santé, Force.* , formule qui accompagnait toujours le nom d'un souverain régnant.

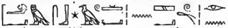
2.  *sû nower em tata h'er χo-t.*

3. Le texte porte  *ten*. D'après les recherches de M. Chabas le *ten*, pesait en moyenne 91 grammes (*Mél. Egypt.*, 1ère série, p. 22–23; *Note sur un poids Egyptien*, Rev. Archéol. 1861, p. 12 sqq.; *Détermination métrique de deux mesures égyptiennes de capacité*, p. 1—6). Les trois *ten* du timon pesaient donc 273 grammes et les cinq *ten* du char 455 grammes.

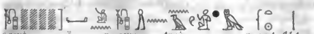
4. *Papyrus Anastasi III*, p. VI, l. 2—10.

brunis, leurs grands corps blancs, ornés de peintures et de tatouages. Puis, c'était un succès remporté sur les *X'ítas* ou la prise d'une place forte *Mageddo*, *Kadesh*, *Halep*, *Carchémis*, entrepôts du commerce syrien. Le défilé recommençait aux fanfares du clairon, et aux roulements du tambour; les acclamations de la multitude et les chants des prêtres accompagnaient sur tout son parcours le cortége triomphal du Pharaon. Mais, la première ivresse passée, les classes populaires, épuisées par trois siècles de guerres incessantes, écrasées sous le poids des corvées et des impôts, retombaient dans leur découragement habituel; les classes élevées raillaient le soldat et tournaient ses souffrances en ridicule. Cet ennui du succès, ce dégoût pour les victoires sanglantes et chèrement payées nous expliquent bien des points obscurs de l'histoire d'Égypte et furent pour beaucoup dans la chûte rapide de l'édifice si laborieusement élevé par les princes de la XVIIIe et de la XIXe dynasties.

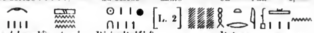
Si nous avions encore toutes les pièces de ce genre qu'ont écrites les scribes de l'époque des Ramessides, nous posséderions une véritable galerie de tableaux où les métiers du monde antique seraient peints au vif avec leurs ridicules et leurs misères de chaque jour. Par malheur, les textes relatifs au fermier et au soldat sont à ma connaissance les seuls portraits détaillés qu'on ait trouvé jusqu'à présent. Peut-être pourrait-on y ajouter le fragment d'une lettre d'*Ennà*, si mutilée qu'on n'a pas songé à l'étudier jusqu'à présent et qui paraît décrire la vie du pêcheur et du chasseur. « [L'oie s'abat sur l'] étang, — le flammant dans les jones (?) — Les pêcheurs descendent au bourg de *Zaleh'û* — [où] le courant produit des tourbillons. — Les jeunes gens [y] font leurs comptes, — et ouvrent l'huile qu'ils ont gagnée. — La barque aborde, écartant — les tiges de roseaux sur le quai — . . . . des roseaux. — L'hippopotame fuit dans [les jones; — le crocodile] se couche dans les flaques: — l'eau miroite.»[1] Après avoir dépeint en une série

1. *Anastasi IV*, pl. I, l. 1 ssq. Les deux premières pages d'*Anastasi IV* sont presque entièrement détruites. De la première, il ne reste plus que la fin des huit premières lignes. Voici ce que j'y lis et les restitutions qu'on peut y faire. Le ligne I renfermait le titre que je rétablis d'après la formule connue. 
[*H'â* *m* *sebàit-u* *n* *s'ât-u* *ar-n*
[Commencement des instructions de lettres qu'a faites

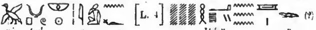
de vers, trop incomplets pour qu'on puisse les restituer et les traduire, les mœurs des pêcheurs et l'aspect du Nil, *Ennà* s'attache aux habitudes des chasseurs : « Le [chasseur] de l'Occi-



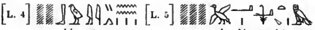
sexà . . . . . .] *n sexa* *Annà* *em* *renpe-t* *ȧd-t*
le scribe . . . . .] au scribe *Enna* en l'an I,



[abd-aredù] *s'emù* *Rà [mit dùàn]* . . . . . *h'etera* - *u* *n*
4e mois de *S'emù*, jour 15ème «. . . . . *les revenus* *de*



pà *Apit - u* *a - n - ew* . . . . . *h'àpi* ?
la *fête.»* *Ainsi dit-il* . . . . . le Nil ?

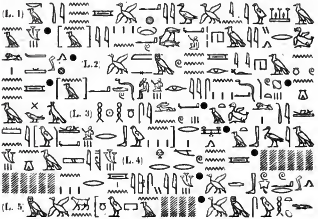


. . . . *bù* *ei - n - na* . . . . . *pà* *dù* *qemà-t* *em-*
. . . . nous ne sommes pas allés . . . . . la direction du midi à



sà . . . . . .
la suite de . . . . .

La page II dont j'ai traduit les premières lignes commence au milieu d'un mot, heureusement facile à restituer : 



dent — fait griller l'oie : — le vautour coupe les joncs, tranche [les roseaux. — Surpris dans le filet] l'oiseau .... crie vers

(L. 6) Le mot (*Bir kata*, dont j'ai rétabli les deux premières lettres, est le sémitique ברכה, et *inst. c.* בְּרֵכַּת. ar. بركة *étang, piscine*, qu'on trouve en égyptien sous deux autres formes *barkabata* (*Cfr.* Brugsch, *Dict.*, p. 404, *s. v. l.*) et *bàrà*, héb. באר, ar. بير *puits*. D'après sa forme *anaus'ànà-u* doit être d'origine sémitique; malheureusement je ne puis, ni l'identifier, ni déterminer le nom de la plante qu'il désigne. Le nom du bourg *Zalek'à* a déjà été rattaché par M. Brugsch (*Dict. s. v. l.*) à l'hébreu צָלַח, *transiit*, *invasit*, *irruit* : M. Brugsch n'y a pas reconnu un nom de localité. *mesmà* semble désigner *le courant*, *hàmnà*, non signalé par M. Brugsch et dont on a la variante *k'ànnànà*, paraît signifier *remous, tourbillon*. *Zalotà*, nom d'une espèce de barque, est sémitique et s'apparente à l'hébreu צאבל *demersus est*, צולה *profundum*, *vorago*. *màs t* représente *les bas-fonds*, *les flaques d'eau* peu profondes où se vautrent les crocodiles et les hippopotames. Quant à *bàrqà*, c'est encore un mot sémitique بَرَقَ, *fulsit*, *micuit res*; *splenduit oculus*, *fulguravit*; בָּרַק, *fulguravit*, בָּרָק *fulgur*, *fulgor*. Dans les lignes suivantes, je ne distingue plus que des lambeaux sans lien entre eux (L. 6)

Ġàs'a-n *n* *pà*
Les roseaux à *ou* de l'oiseau

le ciel ; — l'oiseau . . . . ., effrayé, s'élève. — Si [*le chasseur*] rapporte [du gibier, — on lui donne] des pains.»[1]

(L. 7)
aïrta - aar *ben aü* . . . . *χü-*
Arta - Et ; point les . . . . les

(L. 8)
ï-u *tà zera - t* *m* *aχi* *a-* . . . . . .
ajoncs (?) ; le vautour s'élève , la . . . .

pà . . *d - d* - *u* *ànü* *set* *h'er* *mü* *n* *meh'* *pâût*
le pêcheur ; elle vit sur une eau de neuf coudées

(L. 9)
. . . . *àirta - u* *Zà - d - u* *pà*
[de profondeur] . . . . le courant les

(L. 10)
màdü *Kàpàsà-d-u* . . . . *-u* *pà*
saisit ; les rassemble . . . . les bœufs ; l'oie

(L. 11)
tàrpü *bü* *nü-w* *bü* *reχ-tü* . . . .
ne l'aperçoit pas ; point n'est *su* . . . . . .

d-u *antü* *ro* *às'u* *m* *s'emü* *r* *meh'* *bàku - u* *n*
. . . . . sont apportées des oies nombreuses [en la saison *shemü*] pour accomplir les travaux de

(L. 12)
. . . . *-u* *pà* *h'ewi* *m* *pa* *bàbà*
. . . . le serpent dans le trou ;

(Page III. l. 1)
pà . . . . *àbü* (?) *h'emü* *tà*
le . . . . la

qem-t *h'er* *sed-t* *bü* . . . . *nti* *h'er* . . . *-t - u*
grue (?) tremble . . . . qui est au . . . .

Le nom *Arta-aïr* d'une espèce d'oiseau, est formé des deux racines sémitiques אירית־אל m. à m. les flammes de Dieu, de אל *dieu* et de אירה, אירת, plur., אירית *lux; splendor felicitatis*. Je ne saurais dire quelle espèce d'oiseau portait ce nom. De même me paraît pouvoir se rapporter à l'hébreu קָבַץ, קָבַס, *congregavit*.

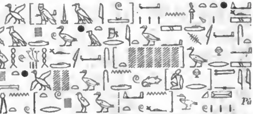
1. Voici comment je restitue le texte de ces dernières lignes (Anastasi

A défaut de documents aussi développés, l'antiquité égyptienne nous a légué un petit traité, j'allais dire une brochure, dédiée par un scribe à son fils. Cet pamphlet, fort ancien, puisque le style et la forme des noms propres qu'il renferme nous reportent au temps de la XIIe dynastie, était goûté des lettrés et passait pour un morceau classique: aussi en possédons-nous deux manuscrits sur papyrus,[1] plus la copie sur pierre calcaire d'un assez long passage.[2] M. Goodwin, qui l'a étudié avant moi, a renoncé à le traduire et s'est borné à l'analyser d'une manière sommaire.[3] Peut-être aurait-il été plus prudent pour moi de suivre son exemple: le texte est tellement corrompu, le nombre des mots techniques et des tournures archaïques qu'il renferme tellement considérable, qu'en certains endroits, il est difficile de suivre le fil de l'idée. J'ai cru néanmoins devoir donner ma traduction telle qu'elle est aujourd'hui, sauf à la corriger plus tard ou à la voir corrigée par d'autres.

«Commencement des instructions — qu'a faites l'employé à l'aire (?), — *Dûàû-w-Se-χrâd*, est son nom, — à son fils, *Papi*, est son nom. — Il se rendait à *Xennû*, — pour le mettre à l'école des lettres, — [*où*] ne le dépassèrent (?) point les enfants des magistrats, — qui habitent *Xennû*. — Voici qu'il lui dit:



IV, II, 1—4):

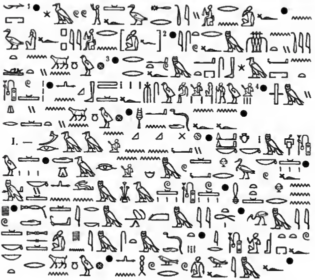


Pà [mdzàau]-u n ament-t dû-w s'emâ pà àpdû tà zerû-t s'dd-se-t pà nth'û-u h'wed se [t . . . .] h'er ds' r tà pe-t pà . . . . -t sendû [h'er] teŝ ar antû [tùrpû-u dû-tû-n-nw] dqû-u.

1. *Papyrus Sallier II, pl. III, l. 9—pl. XI, l. 4; Papyrus Anastasi VII, pl. I, l. 1—pl. VII, l. 4.*
2. *Inscriptions in the Hieratic and Demotic Characters, Pl. XI.*
3. *Cambridge Essays*, 1858.
4. *Sallier* porte  L'un des deux ~~~~ est évidemment de trop.

«I. J'ai vu la violence, j'ai vu la violence; — [c'est pourquoi] mets ton cœur après les lettres! — J'ai contemplé qui est délivré de ses travaux manuels, — [et], en vérité, il n'y a rien au-delà des lettres. — Comme on fait dans l'eau, plonge-toi au sein du livre *Qemi*; — tu y trouveras ce précepte en propres termes: «S'il y a un scribe dont la demeure soit vers *Xennû*, — son inactivité ne sera pas sur lui.

«II. — Lui, c'est un autre qui le rassasie; — il ne remue pas, il se repose.» — «J'ai vu les métiers figurés, y est-il dit en propres termes; — [*aussi*] te fais-je aimer la littérature, ta



1.  *Zâr-t* me paraît être le copte ϫⲏⲣⲉ, *T.* ϫ, *area*.

2. *Sallier* a passé  que j'ai rétabli.

3.  *Xennû* est le nom égyptien de *Silsilis*.

4. C'est l'interprétation de Goodwin: «The sons of the elders (or chiefs), they who are of *Xennû*, did not equal (?) him» que j'ai adoptée, faute de pouvoir en donner une plus satisfaisante.

mère: je fais entrer ses beautés en ta face; — elle est plus importante que tous les métiers; — elle n'est pas un [*vain*] mot sur cette terre: — celui qui s'est mis à en tirer profit, dès l'enfance, il est honoré; — on l'envoie pour remplir des missions. — Celui qui n'y va point, reste dans la misère.»»[1]

«III. — Je n'ai pas vu le forgeron en charge; — le fondeur envoyé en mission.[2] — [*Mais*] j'ai vu le forgeron à ses travaux, — à la gueule du four. — Ses doigts sont comme des objets en crocodile,[3] — il est puant plus qu'un œuf de poisson.

«IV. — Tout artisan en métaux, — a-t-il plus de repos que le laboureur? — Ses champs [*à lui*] c'est du bois, ses outils, du

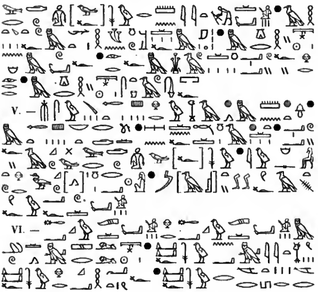


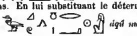
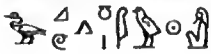
1. **Littéral.: «se met dans un vêtement de corde.»**
2. **M. à. m: «Le fondeur sa mission.»**
3. **«Ses doigts [sont rugueux] comme des objets [en peau] de crocodile.»**

métal. — La nuit, quand il est libre, — il travaille en plus de ce que ses bras ont travaillé; — la nuit, il veille au flambeau.

« V. — Le tailleur de pierres cherche du travail — en toute espèce de pierres dures. — Lorsqu'il a fini les travaux {*de son métier*}, — ses bras sont usés, il se repose; — comme il reste accroupi dès le lever du soleil,[1] — ses genoux et son échine sont rompus.

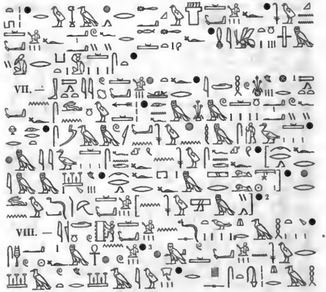
« VI. — Le barbier rase jusqu'à la nuit. — Lorsqu'il se met à manger, [*alors seulement*] il se met sur le coude. — Il va de pâté en pâté de maisons — pour chercher les pratiques; — il se rompt les bras pour remplir son ventre, — comme les abeilles mangent de leurs travaux.



1. Le texte porte . Le déterminatif des pains n'offre ici aucun sens. En lui substituant le déterminatif, on obtient l'expression connue  *âqû nu Râ*, var.  *âqû nû Shû*, entrée, lever du Soleil.

« VII. — Le batelier descend jusqu'à — *Ateh'ù*[1] pour gagner son salaire. — Quand il a travaillé en plus de ce que ses bras ont travaillé; — qu'il a tué des oies *χnemms*, — et des flammants, qu'il a peiné sa peine, — [à peine arrive-t-il à son verger, — arrive-t-il à sa maison,] — il lui faut [s'en aller].[2]

« VIII. — Le petit ouvrier aux champs, — il passe la durée de sa vie au milieu des bestiaux :[3] — il s'est épuisé [?] pour la vigne et les pourceaux, — pour faire la cuisine sur son champ, — ses vêtements raidissent par leur poids ; — le lien



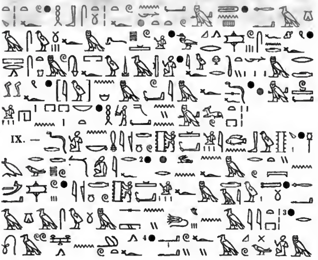
1. C'est-à-dire, jusqu'au Delta du Nil.

2. Le scribe s'est borné à mettre , et a passé le reste de la formule que j'ai rétablie d'après les passages parallèles de *Sallier II, Pl. VII, l. 6* et *8*.

3.  *ànχù-u* a dans le texte le déterminatif de l'homme . C'est je crois une faute. Il faudrait remplacer  par le déterminatif des animaux  et l'on aurait alors le mot  *ànχù-u*, bestiaux.

de ses instruments se coupe. — S'il va à l'air, il souffre; — s'il vient à son foyer, il est en bonne santé. — Il a une entrave (?) aux jambes; — s'il s'en délivre lui-même, — [et] qu'il force (?) le seuil (?) de toute maison, il est chassé de la chambre.[1]

« IX. — Je te dis comme le maçon — la maladie le goûte.[2] — Car il est exposé aux rafales, — construisant péniblement, attaché aux lotus des maisons,[3] — pour atteindre à ses fins (?).[4] — Ses deux bras je les use au travail, — ses vêtements sont en désordre; — il se mange, — ses doigts [lui] sont des pains; — il ne se lave qu'une fois [par jour].



1. Ces dernières lignes me paraissent altérées dans l'original; mais je ne vois pas les corrections qu'il faudrait apporter au texte. Peut-être le scribe a-t-il passé quelques mots comme dans le verset précédent.

2. *ar-ew* manque à *Sallier II*, pl. 6, l. 1. C'est à partir de ce verset que commence le manuscrit *Anastasi VII*.

3. Brugsch a traduit ce passage (*Dict. p. 1608 s. v.* *daad*): «*Seine* (*des Maurers*) *Arbeiten* (*werden ausgeführt*) *am Tau*, *das befestigt ist an den Lotusblumen* (*Ornament oder Kapitäl*) *der Häuser*.»

4. Le sens est douteux.

« X. — Il se fait très humble pour plaire : — c'est un pion qui passe d'une case en autre case, — de dix coudées sur six ;

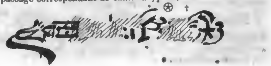




1. *Sallier II, pl. 6, l. 2* porte *h'esbù-u*. Le sens général exige la substitution du déterminatif an déterminatif .

2. *Sallier II, pl. 6, l. 3* porte *h'er χetera ùà* ; *Anastasi VII*, pl. 1, l. 3 donne au passage correspondant *h'er ter.....* En combinant les deux textes on obtient la véritable leçon : *h'er ter ùà*. Le verset suivant, toujours relatif au maçon, se termine par les mots : *χrodù-u-w*. Il est probable que le scribe, se trompant de ligne, aura commencé de substituer le final du verset X à celui du verset IX ; puis, ayant reconnu son erreur après avoir tracé le premier signe du mot *χrodù-u*, aura repris le fil de sa copie *ter-ùà* sans se donner la peine d'effacer le écrit par mégarde.

3. Le second membre de phrase est mutilé dans les deux textes. *Anastasi VII, 1, 4—5* porte : *Senni pû .... bù-u m ses'nï-u*. Voici le fac-simile du passage correspondant de *Sallier II, pl. 6, l. 4.*



— c'est un pion qui passe, de mois en mois, sur les poutres [accroché] aux lotus des maisons, — y faisant tous les travaux nécessaires. — S'il y a des pains, il rentre à maison, — et bat ses enfants.[1]

« XI. — Le jardinier m'apporte des gazelles;[2] — tous ses bras sont chargés de redevances. — Mes membres pèsent sur son



Le petit fragment marqué ⊕ a dû être déplacé dans le fac-similé et vient immédiatement après le fragment marqué ÷. Il porte un *m* et une barre qui semble avoir appartenu soit à *a*, soit à la forme hiératique du signe ✕. Si on admet, comme je le fais, que cette barre appartienne à ✕, on restituera le passage comme il suit:



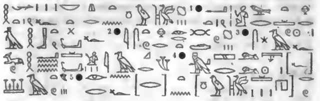
Cette restitution a l'avantage d'établir dans le second membre de phrase une formule analogue à celle qu'on trouve dans le premier. De même qu'on a *sennï pil m dt m dt*, on aura *sennï pil m abet m abet*. Quant au sens de la phrase je ne saurais répondre de l'avoir rendu exactement. *sennï*, comme verbe signifie *passer*, comme nom et déterminé par la pierre, il veut dire *un pion*. La phrase me paraît empruntée au jeu de dames: le maçon, comparé à un pion que le joueur fait passer de case en case, passe de réduit en rédnit (dans le français trivial on dirait *de trou en trou*, ce qui répondrait plus exactement à l'intention du scribe égyptien) et de mois en mois, suspendu aux chapiteaux lotiformes des maisons qu'il répare ou construit.

4. M. à. m. « faisant tous *leurs* travaux. » Le pronom *set* se rapporte au *näï-t-u* du membre de phrase précédent.

1. *Sallier II, pl. 6, l. 5* donne la variante *penqen* évidemment fautive, *Anastasi VII, pl. I, l. 6* *χrodü-tü-u*.

2. *Anastasi VII, pl. I, l. 6* *An-n-a m*

cou (?); — Après qu'il a fait de l'engrais (?), — il s'occupe le matin à arroser les plantes potagères, — le soir à travailler la vigne; — lorsqu'il a travaillé [chaque] jour, — après, son



màaû-u. Les *Màaû-u* et les *màûtû-u* sont deux espèces de gazelles très voisines l'une de l'autre. D'après Hartmann (*Zeitschrift*, *1864 p. 22*) le *maûtû-u* serait l'*Oryx leucoryx* de Blainville.

1. *Sallier II, pl. 6, l. 6* ; *Anastasi VII, pl. I, l. 6* . Le mot *tennû* déterminé par le vieillard a le sens de *vieux*, *avancé en âge* (*Brugsch*, *Dict. p. 1550*, *s. v.*) Ainsi au *Papyrus magique Harris* (Edit. Chabas, pl. II, l. 8).



Tennû-u arû-u-k er nuter-u, «Tes formes sont plus antiques que les dieux.» Ici, toutefois, le déterminatif bien que répété dans les deux manuscrits est abusif: le sens est «*tribut, redevance.*»

2. *Anastasi VII, pl. I, l. 7* *Neh'eb-tû-w.*

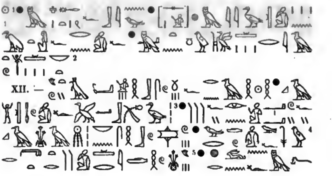
3. *Sallier II, pl. 6, l. 6* *Aû se-t h'er ar-t.* J'ai adopté la leçon d'*Anastasi VII, pl. I, l. 7.*

4. *Anastasi VII, pl. I, l. 7* *aàqer-u.*

5. *Anastasi VII*, passe tout ce membre de phrase. *màs'er*, mis en parallélisme avec *sdùàû* du premier membre de phrase a la valeur d'un verbe; j'ai donc cru pouvoir rétablir derrière ce mot le pronom *ew* de la 3e personne qui se trouve après *sdùàû*.

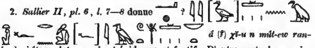
ventre souffre. — [Celni qui] méprise [la littérature] sa mère, — est-il donc plus tranquille que tout antre métier?

« XII. — Le fermier ses vêtements sont ponr l'éternité. — Elevant la voix, c'est un oisean de voix rauque ; — ses doigts agissent pour moi (?), ses bras sont desséchés par les vents ; — Il se repose, comme il convient, snr les terrains inondés. — Comme c'est un ouvrier de choix, — quand il est en bonne santé, il est en bonne santé avec les bêtes ; — si la maladie le goûte,



1. Ce membre de phrase est mutilé dans les deux Papyrus à la fois ; ma traduction repose donc sur une conjecture.

2. *Sallier II*, *pl. 6*, *l. 7—8* donne



ā (?) χi-u n mût-ew ran-[ew] aàût-u-neb-t, ce qui est évidemment fautif. D'autre part, le premier mot d'*Anastasi Nr. VII*, que je lis *sa* est trop effacé pour pouvoir être lu avec certitude. Je n'oserai donc pas affirmer que ma traduction est certaine en cet endroit.

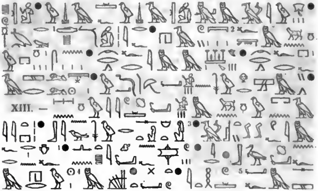
3. *Anastasi VII*, *pl. 1*, *l. 9* *χerù-u*; *Sallier II*, *pl. 6*, *l. 8* passe *-u-w pà*. L'oiseau *Sallier II* *dbû-u*, m'est inconnu. Comme on lui compare le paysan, je suppose que c'était un oiseau de voix rauque, peut-être quelque espèce de corbeau.

4. *Anastasi VII*, *pl. 2*, *l. 1* a passé *ew-sû*.

5. *Id.*, *l. 1*

— son logis est la terre au milieu d'elles.[2] — [A peine] arrive-t-il à son verger, — arrive-t-il à sa maison, le soir, — il lui faut s'en aller.

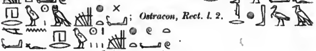
« XIII. — Le tisserand (?) dans l'intérieur des maisons, — est plus malheureux qu'une femme.[3] — Ses genoux sont à la porte de son cœur ; — il ne goûte pas l'air libre. — Si, pendant un [seul] jour, il a fait diminution dans [la quantité] du tissage, — il est lié comme le lotus des marais. — C'est en don-

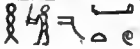


1. *Id.*, *l.* 2 :  Le déplacement du signe  dans ce passage prouve que la véritable lecture est  *mer* et non *abmer* ou *seχmer*.

2. *Id.*, *l.* 2. . Le pronom , qui manque dans *Sallier*, se trouvait dans *Anastasi*, où l'on distingue ses traces malgré une lacune.

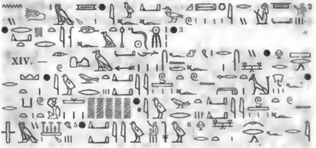
3. *Anastasi VII*, *pl.* 2, *l.* 4.  *er er s-h'ām-t-u*. C'est à partir de ce verset que commence le texte donné par l'*Ostracon 5638* du British Museum.

4. *Sallier II*, *pl.* 7, *l.* 3 :  ; *Anastasi VII*, *pl.* 2, *l.* 4—5  ; *Ostracon*, *Rect. l.* 2. .

5. *Ostracon*, *R.*, *l.* 2 .

nant des pains aux gardiens des portes, — qu'il parvient à voir la lumière [*du jour*].

«XIV. — Le fabricant d'armes peine extrêmement — en partant pour les pays étrangers ; — C'est une grande somme qu'il donne



1. *Anastasi VII, pl. 2, l. 5* : ; *Ostracon, R., l. 2* (?).

2. *Ostracon, R., l. 3* ajoute . Il faudrait donc traduire : «*son portier.*»

3. *Ostracon, R., l. 3* : : «afin qu'il sorte à la lumière du jour.» *Sallier II, pl. 7, l. 4* donne la variante



si le qui suit le verbe dans les deux membres de phrase est le pronom singulier de la première personne, c'est le scribe *Dûaû-se-χrudta* lui-même qui se représente intervenant en faveur de l'ouvrier malheureux : «Je donne des pains aux gardiens des portes, — [et, de la sorte,] je lui fais voir la lumière [du jour].»

4. *Ostracon, R., l. 3.*

5. *Sallier II, pl. 7, l. 5* a :

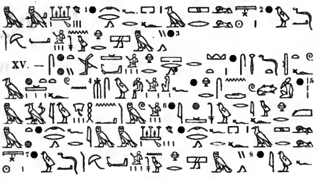


Anastasi VII, pl. 2, l. 6—7 donne au lieu du de *Sallier* et du de l'*Ostracon*. *Anastasi VII* et l'*Ostracon* intercalent tous deux, entre les deux membres de phrase, une incise que je ne puis déchiffrer complétement.

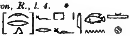
6. passé dans *Anastasi VII, pl. 2, l. 7.*

pour ses ânes, — pour les travaux .... — c'est une grande somme qu'il donne pour les parquer, — quand il se met en chemin. — [*A peine*] arrive-t-il à son verger,[1] — arrive-t-il à sa maison, le soir,[2] — il lui faut s'en aller.[3]

«XV. — Le courrier, en partant pour les pays étrangers, — lègue ses biens à ses enfants,[4] — par[5] crainte des bêtes sauvages et des Asiatiques.[6] — Que lui arrive-t-il,[7] quand il est en



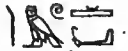
1. Membre de phrase passé dans l'*Ostracon, R., l. 4.*

2. L'*Ostracon, R., l. 4* donne la variante  Il vient vers sa maison, de nouveau (bis).

3.  passé dans l'*Ostracon* ainsi que les déterminatifs  et  de .

4. *Ostracon, R., l. 5:* .

5. *Ostracon, R., l. 6:* , passé dans *Sallier* et *Anastasi* est donné par l'*Ostracon, l. 6.*

6. *Sallier II, pl. 7, l. 7:* .

7. *Ostracon, R., l. 6.* .

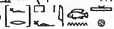
Le scribe qui a corrigé l'*Ostracon* a effacé le groupe  au moyen d'un point rouge. Dans cette version je rattache cette phrase à la précédente: «Il lègue ses biens à ses enfants; [car] la crainte des bêtes sauvages et des Asiatiques, — il la connaît quand il est [encore] en Egypte.» L'autre version  ou

Egypte? — [*A peine*] arrive-t-il à son verger, — arrive-t-il à sa maison, — il lui faut s'en aller. — S'il part,[1] sa[2] misère [*lui*] pèse; — s'il ne s'en va pas, il se réjouit.[3]

« XVI. — Le teinturier, ses doigts puent — l'odeur des poissons pourris; — ses deux yeux sont battus de fatigue; — sa main n'arrête pas. — Il passe son temps à couper des haillons; — c'est son horreur que les vêtements.

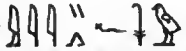
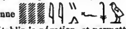
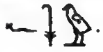


comme dans *Anastasi VII, pl. 2, l. 9:*  se traduit mot-à-mot : « *Quoi cela à lui*, lorsqu'il est en Egypte? » c'est-à-dire, si je comprends bien : « Que lui arrive-t-il quand il est en Egypte? »

8. *Anastasi VII, pl. 3, l. 1:*  *Anastasi VII, pl. 3, l. 1* passe tout le membre de phrase depuis  jusqu'à . L'*Ostracon, R., l. 7* a la variante  , « à sa maison, *de nouveau*, il songe à *songer*, » pour : « il songe à *s'en aller*. »

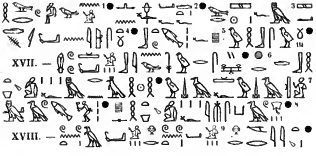
1.  passé dans *Sallier II, pl. 7, l. 8* et dans l'*Ostracon, R., l. 7.*

2.  (?), *Ostracon, R., l. 7.*

3. *Sallier II, pl. 7, l. 8:* . Si la leçon n'est pas fautive, il faudrait compreudre le texte de *Sallier* comme il suit : « S'il part, sa misère [lui] est un poids, — la joie s'en va. » L'*Ostracon, R., l. 8* a une lacune, et donne . Il y a dans la lacune assez de place pour rétablir la négation, et permettre de supposer que le texte primitif, d'accord avec *Anastasi VII, pl. 3, l. 2*, portait  .

«XVII. — Le cordonnier est très malheureux. — Il mendie éternellement ; — sa santé est la santé d'un poisson crevé ; — il ronge le cuir.

«XVIII. — Le blanchisseur tandis qu'il blanchit sur le quai, — est voisin du crocodile. — Tandis que le père sort les graisses



1. *Anastasi VII, pl. 3, l. 2:* . *Ostracon, R., l 9:* «Ses deux yeux [sont attaqués ?] par l'intensité de la fournaise.»

2. *Sallier II, pl. 8, l. 1:* . «Point [n'est quand ?] s'arrête sa main.» *Anastasi VII,* passe ; la même formule revient plus bas sans que ni *Anastasi VII,* ni *Sallier II,* insèrent .

3. *Sallier II, pl. 8, l. 1* passe *em.*

4. *Anastasi VII, pl. 3, l. 3.*

5. *Sallier II, pl. 8, l. 1:*

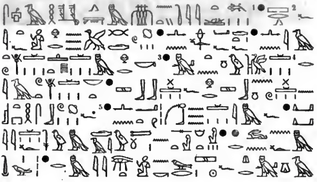
6. *Anastasi VII, pl. 3, l. 4:* , *χeri.*

7. *Ostracon, V, l. 1:*

8. *Anastasi VII, pl. 3, l. 5:*

9. *Ostracon, V, l 2* passe le signe du pluriel après .

dans l'eau,[2] — sa main n'arrête pas. — Ce n'est pas [en effet] un métier calme que je mets devant ta face[3] — ou doux plus que tout autre métier :[4] — ses provisions sont mêlées à ses vêtements ; — aucun membre n'est pur en lui ; — il est dans la misère d'une femme. — Tandis qu'il est dans la misère, — je pleure sur lui, [parce qu'il] passe son temps le battoir en main. — Quand je lui apporte [des vêtements à laver] — on lui dit : « Si tu tardes à les rapporter — on t'abattra les deux lèvres (?). »

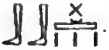


1. *Ostracon*, *V*, *l.* 2 .

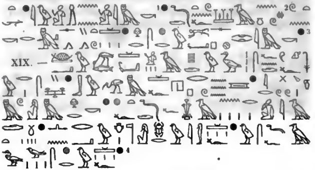
2. *Anastasi VII*, *pl.* 3, *l.* 6  passé. *Ostracon*, *V*, *l.* 2 porte après  quelques signes que je ne puis déchiffrer exactement, mais qui semblent indiquer une leçon différente de celle de *Sallier II* et d'*Anastasi VII*.

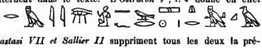
3. *Ostracon*, *V*, *l.* 3 , *h'otep-u-n-ew h'er-s*.

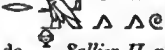
4. *Ostracon*, *V*, *l.* 3 , *tennû-r*.

5. *Anastasi VII*, *pl.* 3, *l.* 7 a deux fois  et porte   au lieu de . Au lieu de  de l'*Ostracon* *V*, *l.* 3 et de  d'*Anastasi VII*, *pl.* 3, *l.* 7, *Sallier II*, *pl.* 8, *l.* 4 donne simplement . Seul, l'*Ostracon*, *V*, *l.* 3 porte  après  .

«XIX. — Le preneur d'oiseaux aquatiques peine beaucoup : — il ne trouve rien, [même] en plongeant. — C'est le domaine de *Nûm* qui est devant toi ; — si [le dieu] le dit, le filet refuse [service]. — Le dieu ne dévoile pas ses formes, — vains sont les dessins qu'on en donne.[4]



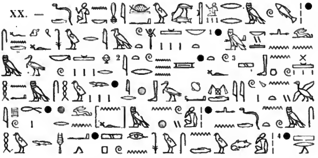
1. L'*Ostracon V, l. 4* passe ce membre de phrase auquel *Sallier II, pl. 8, l. 5*, substitue . En réunissant les leçons des deux textes, peut-être faudrait-il traduire : «Quand je lui apporte [mes vêtements] pour que je sois propre.» Il me semble que toute cette phrase ne peut se comprendre qu'à condition de considérer comme désignant une seule et même personne les pronoms et  qui alternent dans le texte. L'*Ostracon V, l. 4* donne en effet la variante . *Anastasi VII et Sallier II* suppriment tous les deux la préposition . Le mot  est le copte ⲙⲁⲕⲁⲧ ou ⲙⲁⲅⲁⲧ, ⲧ, *Th. teli genus*, peut-être un *maillet*, ici probablement un *battoir* de blanchisseuse.

2. *Anastasi VII, pl. 3, l. 9* semble substituer à ce mot un mot   dont la fin a disparu dans une lacune. *Sallier* et *Anastasi* passent  qui est donné par l'*Ostracon, V, l. 5.*

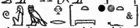
3. Au lieu de  *Sallier II, pl. 8, l. 6* a . L'*Ostracon* ne porte aucune préposition. Il semble que cette dernière partie du verset renferme une menace à l'adresse de l'ouvrier qui pleure et se plaint de sa misère, lorsqu'on lui apporte de l'ouvrage : «Si [tu te plains ?] — on te coupera les deux lèvres.»

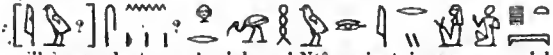
4. L'*Ostracon V, l. 6* et *Anastasi VII, pl. 4, l. 1* s'accordent pour donner de ce passage un texte bien différent de celui de *Sallier II. Anastasi VII*

« XX. — Je te dis comme le preneur de poissons peine plus que tout métier,[1] — qui ne travaille pas sur[2] le fleuve. — Il est mêlé[3] aux crocodiles: — lorsque les touffes de papyrus manquent, — alors qu'il crie au secours, — si on ne lui dit point: «« Le crocodile est là,»» — la terreur l'aveugle.[4] —





 « Il ne regarde point le ciel. — Si N'ûm vient à passer au ciel supérieur, — et qu'il l'ordonne, le filet n'obéit plus. »

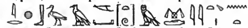
Ostracon: 

« [Tandis qu'ils] regardent vers le ciel — si N'ûm vient à passer au ciel supérieur, — et qu'il l'ordonne, le filet refuse son service. » La phrase qui termine ce verset se retrouve mot pour mot dans l'hymne au Nil, *Papyrus Sallier II, pl. XIV, l. 9.*

1. C'est ici que finit la portion du texte conservée sur l'*Ostracon 5638 a* du British Museum.

2. *Sallier II, pl. 8, l. 8*  ; *Sallier II, pl. 8, l. 8,* passe .

3.  passé dans *Sallier II, pl. 8, l. 8.*

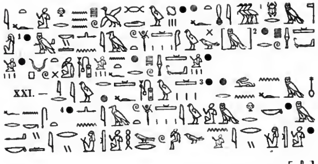
4. *Anastasi VII, pl. 4, l. 4—5* dispose ces membres de phrase de la manière suivante: 

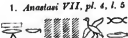
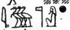


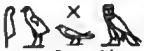
 « Si les touffes de papyrus viennent à manquer, — et que le crocodile soit là, — en vain il crie au secours, — la peur l'aveugle. »

Lorsqu'un père sort sur l'eau le filet, — son destin est entre les mains de Dieu (?).[1] — En vérité, il n'est point métier qui n'ait[2] son supérieur, — à l'exception du scribe : lui, il prime.

« XXI. — Celui qui connaît les lettres[3] — est meilleur que toi par cela seul. — Il n'en est pas de même des métiers que j'ai mis à ta face ; — le compagnon y méprise son compagnon. — On n'a jamais dit [au scribe] : « Travaille pour cet homme-ci ; — Ne transgresse pas ce qu'on t'a dit. » — Certes, en agissant de la sorte, tandisque je remonte vers *Xennû*, — certes, j'agis de



1. *Anastasi VII, pl. 4, l. 5* donne les débris d'une autre leçon   *Sallier II, pl. 9, l. 1* porte   Je ne comprends d'une manière certaine aucune de ces deux leçons.

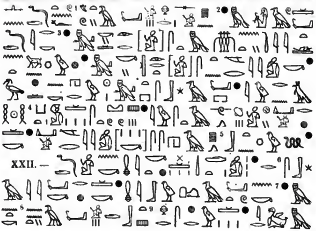
2.  qui manque dans les deux manuscrits a été rétabli par analogie avec les nombreux passages où se trouve la locution .

3. *Sallier II, pl. 9, l. 2* . Il est probable que l'original de *Sallier II* avait   « S'il y a *un homme sachant* .... » Le scribe aura pris le déterminatif  pour le pronom de la 1ère personne et aura substitué abusivement la forme emphatique .

4. *Anastasi VII, pl. 4, l. 7* : .

là sorte par amour pour toi; — [car] si tu as profité un seul jour dans l'école, — c'est pour l'éternité.[4] les travaux [*qu'on y fait*] sont [durables] comme des montagnes. — C'est ceux-là, vite, vite, que je te fais connaître, — que je te fais aimer, — [*car*] ils éloignent[5] l'Ennemi.

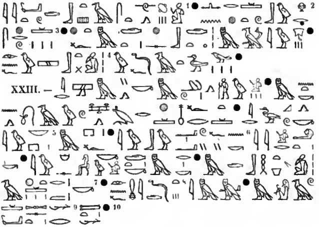
«XXII. — Je te dis aussi d'autres paroles — pour[6] t'instruire, et que tu saches — la manière d'éviter les querelles.[7] — Toi,[8] sois un homme qui a un poids sur ses desseins; — si on



1. *Sallier II, pl. 9, l. 3*:
2. *Anastasi VII, pl. 4, l. 8* passe et porte .
3. *Sallier II, pl. 9, l. 3* .
4. *Anastasi VII, pl. 4, l. 9* .
5. *Anastasi VII, pl. 5, l. 1* .
6. *Anastasi VII, pl. 5, l. 1*: .
7. *Anastasi VII, pl. 5, l. 1* .
8. *Anastasi VII, pl. 5, l. 2* .
9. passé dans *Anastasi VII, pl. 5, l. 2.*

enlève le poids, vite, vite,[1] — on ne sait plus où sont[2] les desseins.[3] — Lorsqu'on a du lapis dans la main, pour les bêtes sauvages, — celui qui compte là-dessus,[4] est trompé dans son attente.

« XXIII. — Si tu marches à la suite d'un grand, — tu feras ton chemin comme homme riche. — Si tu entres, quand le maître[5]



1. *Anastasi VII, pl. 5, l. 3* 

2. passé dans *Anastasi VII, pl. 5, l. 3.*

3. Si j'ai bien compris l'image du texte : « Sois un homme qui a une règle de conduite pour arriver à remplir ses projets ; si on dévie de cette règle, les projets deviennent irréalisables. »

4. *Sallier II, pl. 9, l. 7* intercale en cet endroit « pour lui. »

5. *Sallier II, pl. 9, l. 8 :* , « une maîtresse de maison. »

6. passé dans *Anastasi VII, pl. 5, l. 5.*

7. *Anastasi VII, pl. 5, l. 6 :* ; a été corrigé à l'encre rouge dans *Sallier II, pl. 9, l. 9* et remplacé par .

8. passé dans *Anastasi VII, pl. 5, l. 6.*

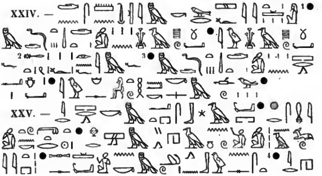
9. *Sallier II, pl. 9, l. 9 :* .

10. Cette formule, qui revient un peu plus loin au verset XXVI, est probablement un proverbe égyptien répondant à notre proverbe du pot de terre qui se heurte contre le pot de fer.

de la maison est dans sa maison, — et que les bras d'un autre ne soient pas devant toi, — assieds-toi, la main à ta bouche, — comme qui implore quelque chose pour toi. — Celui qui a fait comme les diseurs de : «« Que cela soit ! »» — [est] comme qui veut briser une badine contre un pieu.

« XXIV. — Irritant contre toi [*Dieu*], le maître des biens,[1] — ne parle point paroles de dissimulation ; — celui qui dissimule[2] son cœur, agit contre soi-même.[3] — Ne parle point paroles d'orgueil, — [*même*] assis avec toi, (c'est-à-dire) tout seul.

« XXV. — Si tu sors de l'école, — lorsque t'est désigné le midi — pour aller rendre tes hommages dans les maisons, — je te recommande.........[4] — Si un magistrat est envoyé en mission [*près de vous*], — que ce qu'il dit soit comme il le



1. *Anastasi VII, pl. 5, l. 7* passe .

2. passé dans *Anastasi VII, pl. 6, l. 1.*

3. *Anastasi VII, pl. 5, l. 7* : Je présume que le déterminatif dans cet endroit est pour et que le mot en question est OKEAA, *tristitia, tristem esse* (vide *Brugsch, Dict., s. v. l.*) et que la phrase signifie : « Celui qui dissimule son cœur fait une action triste, malheureuse pour lui-même. » Les trois lignes qui terminent la page 5 d'*Anastasi VII*, sont trop mutilées pour qu'on puisse en rien tirer.

4. *Anastasi VII, pl. 6, l. 1* donne les débris d'une autre leçon que je ne puis reconstituer.

dit ;[2] — ne t'avise pas de rien faire contre. — Celui qui demeure [occupé] à rendre ses hommages — et qui n'a point perdu le cœur[3] — il remplit de toutes ses merveilles ; — rien n'est caché pour lui, — aucune de ses demeures ne le contient.[4]

«XXVI. — Ne dis pas de mensonges contre ta mère, — à cause de *ce grand chef!*[5] — Après que les biens te seront venus,[6] — que tes mains seront affermies et ta peine adoucie, — ne sois pas contre elle,[7] [même] avec toi, (c'est-à-dire) tout seul. — Si tu es qui humilie — son ventre, tu seras obéi. — Si, après



1. *Anastasi VII, pl. 6, l. 1*

2. passé dans *Anastasi VII, pl. 6, l. 1.*

3. M. à m. «Il n'a point déposé le cœur.» C'est à ma connaissance le premier exemple de la négation suivie de la marque du passé et du pronom personnel .

4. Le même passage se retrouve presque mot pour mot dans l'hymne au Nil (*Anastasi VII, pl. 9, l. 3; Sallier II, pl. 12, l. 8*).

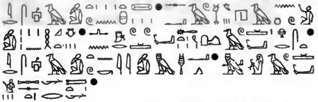
5. *Anastasi VII, pl. 6, l. 3:* . m. à. m : «Ce grand chef» est un des noms d'Osiris.

6. *Anastasi VII, pl. 6, l. 3:* .

7. *Anastasi VII, pl. 6, l. 4:*

avoir mangé trois pains, — avalé deux crûches de bière, — ton ventre n'est pas plein, combats [1] contre cela; — si un autre se rassasie [*de cette ration*], ne sois pas — comme qui veut briser une badine contre un pieu.

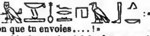
« XXVII. — En vérité, envoie promener (?) [2] la multitude; — [*écoute*] les paroles des grands! — Ah! puissé-je faire comme toi, le fils de l'homme, — qui viens pour les recevoir! [3] — On distingue le scribe obéissant; — l'obéissant et l'actif arrivent. — Combats les paroles [*dirigées*] contre l'obéissance; — remue tes jambes, et tu marcheras; — ne rebute pas ton cœur! — Ils ont pris ces chemins — les plus vieux que toi, et tes enfants [*le prendront*].



XXVII. —

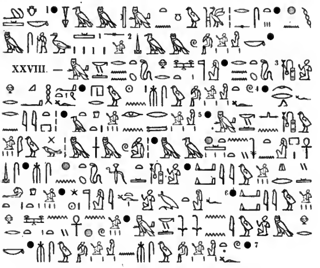


1.  passé dans *Anastasi VII, pl. 6, l. 6.*

2. *Anastasi VII, pl. 6, l. 7*:  : «Certes est bon ton envoyer... il est bon que tu envoies.... !»

3. *Anastasi VII, pl. 6, l. 7* semble intercaler ici la forme emphatique . Les trois dernières lignes de cette page sont aussi mutilées dans *Anastasi VII*, que les trois dernières lignes de la page précédente.

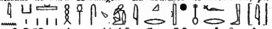
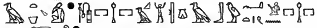
« XXVIII. — Certes *Rannû-t* est sur le chemin de dieu ! — *Rannû-t*,[3] le scribe l'a sur son bras, — [*et*] le jour de sa naissance,[4] — [*et*] quand il arrive à la salle — du jury, [*une fois*] homme fait ![5] — Certes, il n'y a point de scribe qui ne mange — les choses du palais du Roi, v. s. f. ! — *Mesχent* fait germer le



1. *Anastasi VII, pl. 7, l. 1* : sic .
2. *Anastasi VII, pl. 7, l. 1* intercale ici .
3. *Rannû-t* est la déesse des moissons et de la richesse. Le dieu est ici probablement *Thôth*, le dieu des lettres.
4. passé dans *Sallier II, pl. 11, l. 2*.
5. *Anastasi VII, pl. 7, l. 2* Des deux l'un est évidemment fautif. Le commencement doit donc se traduire comme dans *Sallier II* : « quand il arrive à la salle du jury. » Je ne comprends pas la fin.
6. Ces deux membres de phrase sont passés dans *Anastasi VII, pl. 7, l. 3—4* qui dit seulement : « *Mesχent* fait germer le scribe — et le met sur le chemin des vivants. » *Mesχent* est un des génies de la génération. *Dûaû*, « le dieu matin », est probablement une des formes de Thoth.
7. passé dans *Sallier II, pl. XI, l. 4*. Dans les deux manuscrits, la

scribe, — le plaçant à la tête du jury; — *Dûàû* est son père et sa mère divins — qui le mettent sur le chemin des vivants. — En vérité, ce sont les choses que je mets à ta face, — |*et à la face*| des enfants de tes enfants.»

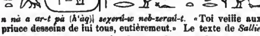
La persnasion ne suffisait pas toujours à ramener le jeune homme indocile. Certains étndiants d'humeur têtue persistaient à vouloir quitter la carrière des lettres: on avait bean leur prodiguer les airs et les promesses, leur tracer des tableaux piteux des misères propres aux métiers manuels; ils ne voulaient pas

lettre se termine par la formule consacrée   *Explicit feliciter liber.* Mais la dédicace est différente dans les deux manuscrits. Dans *Anastasi VII, pl. 7, l. 5—6* on lit:    «Dédié au scribe du trésor *Qàgàbû* —, au scribe *Ra-mer-s'emert* —, au scribe |*Ait'a*| —, au scribe *Râ-merûi;* — fait par le scribe *Ennà* — le maître des instructions, — l'an VI, 2e mois de *S'mû*, le 25; — Tandis qu'On (c'est-à-dire le Pharaon) était dans la demeure de |*Ramsès Meïamoun*| v. s. f. — le double puissant de *Phrà-Harmaχis*.» La dédicace de *Sallier II, pl. II, l. 5*    se complète au moyen de la dédicace de *Sallier II, pl. 3, l. 8:*  . Dédié au déclamateur parfait, — au très merveilleux, — le scribe du trésor *Qàgàbû*, du trésor du Pharaon, — au scribe du trésor *Har*, — |par| le scribe *Ennà* en l'an I, le 2e mois de *Pre*, le 20.» Le morceau étant comme l'indique le style, de la XIIe dynastie ou à peu-près, le scribe *Ennà*, contemporain de *Meneplıtah* et de *Séti II*, ne peut pas être l'auteur, ainsi que je l'avais cru d'abord, mais simplement le recenseur et l'éditeur plus ou moins autorisé de cet ouvrage classique dans la littérature égyptienne.

être convaincus. Le maître avait recours aux grands moyens: où les conseils n'avaient pas réussi, il essayait de la menace et faisait intervenir le bâton, «ce don du ciel», comme l'appellent les fellahs, *ultima ratio* de tous les peuples orientaux. «Ô scribe, point de paresse, ou tu seras battu vertement; ne livre pas ton cœur aux plaisirs, ou tu seras dans la misère! Les livres dans la main, agissant de la bouche, discute avec les savants. Si tu gagnes les mérites d'un magistrat, certes, tu retrouveras cela dans la vieillesse. — Bien préparé,[1] le scribe habile dans son métier, arrive; il se fortifie par un travail continuel. Que ton bras soit donc toujours penché sur les lettres; ne prends pas un jour de repos sinon on te battra. Il y a un dos chez le jeune homme: il écoute quand il est frappé! Ecoute bien ce qu'on te dit; tu y trouveras ton profit. On apprend à danser aux chèvres, on dompte les chevaux, on enseigne à nicher aux pigeons, à voler à l'épervier. La vigueur du raisonnement, ne t'en écarte pas: les livres, ne t'en dégoûte pas; tu y trouveras ton profit.»[2] En vain l'écolier regimbe contre la main du maître: le maître insiste sans pitié: «Ah! tourne ta face aux lettres beaucoup, beaucoup; ne laisse pas retomber ta main; veille à exécuter tous les ordres du prince de point en point.[3] On enregistre les

1.  *sbeqà* veut dire au propre *huilé, oint* (v. Brugsch, *Dictionnaire s. v.*  *beqà*). De là, au figuré, oint pour la lutte, préparé.

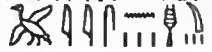
2. *Papyrus Anastasi III*, p. III, l. 9 — p. IV, l. 4; *Papyrus Anastasi V*, p. VIII, l. 1 — p. IX, l. 1. Pour la traduction voir Goodwin, *Camb. Ess.* 1858; Chabas, *Mél. ég.* 1ère série, p. 117—118; Maspero, *Hymne au Nil*, p. 11.

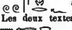
3. *Papyrus Anastasi V, p. X, l. 3—4*: 
 *tû-k petra n nà a ar-t pà (h'àq)| seχerû-w neb-zeraû-t.* «Toi veille aux que fait le prince desseins de lui tous, entièrement.» Le texte de *Sallier I, p. III, l. 6—7* porte la variante 

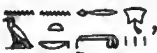
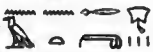
etc. *dûà-k h'er-k [seχà]-u m hrû aû-k s'ed-u m grah' pà ûn tû-k raχ-tû nà a*

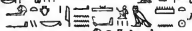
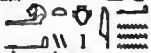
Samdous, on prend leur recensement.[1] On fait l'homme pour le chef, le cadet pour le capitaine. Le petit garçon on l'engendre[2] pour l'arracher du sein de sa mère. Arrive-t-il à faire un homme? ses os sont rompus comme [*ceux d'*]un âne.[3] On te primera s'il n'y a pas un cœur dans ton ventre. Si tu négliges les devoirs d'un magistrat, [*qui sont*] agréables et multiplient les biens, ta palette et tes rouleaux de parchemin, ton cœur sera lavé (i. e. tu désespéreras) toujours.[4] Sache le bien.[5]» Et ailleurs à la fin d'une lettre: «Tu es pour moi comme un âne qu'on bâtonne vertement chaque jour; tu es pour moi comme un nègre stupide qu'on amène en tribut.[6] On fait nicher le vautour; on apprend à voler à l'épervier: je ferai un homme de toi, méchant garçon. Sache-le-bien.»[7] Il y a dans cette ironie menaçante comme un sentiment de joie, qui donne une idée de la discipline égyptienne et de ses rigueurs.

ar-t pà (h'aq)| á. á. s. h'er seχerû-u-w etc. «Tourne ta face aux lettres pendant le jour, agis durant la nuit, car tu connais ce que fait le prince au sujet de ses desseins.»

1. *Papyrus Anastasi V*, p. X, l. 5.  *paï-sen nâ-u. Papyrus Sallier I*, p. III, l. 7:  *paï-sen h'â-u.*

2.  *tûtû sχoperû-w*, m. à. m.: «on le fait devenir.

3. Les deux textes *Sallier I* et *Anastasi V* ont ici la même faute  *nà-ntek âà-u* pour  *nà ente âà-u.*

4. .*h'àti-k àâ-u m men-t.* Je considère l'expression  *h'àti-aà*, cœur lavé, comme un idiotisme analogue à la locution copte: ϵιⲁⲧⲟⲟⲩ T. ⲓⲁⲧⲟⲩ M. (m. à. m. «laver la main») qui signifie *désespérer.*

5. *Papyrus Anastasi V*, p. X, l. 3 — p. XI, l. 1.; *Papyrus Sallier I*, p. III, l. 5—11.

6. Cette phrase a été traduite par *Chabas, Voyage, p. 303.*

7. *Sallier I, pl. 7, l. 11 — pl. 8, l. 2.*

CHAPITRE III.

DES PAMPHLETS EN FORME DE LETTRES.

2° LETTRES DE L'ÉLÈVE AU PROFESSEUR.

Si le maître n'épargnait ni son temps, ni son encre, l'élève de son côté se gardait bien de rester inactif. Il écrivait, écrivait, écrivait, copiait les œuvres classiques de la littérature égyptienne et s'exerçait à composer dans les divers genres qui avaient alors la faveur du public. Quelques uns des modèles qu'il imitait et des exercices qu'il faisait nous sont parvenus à peu-près intacts.

C'est d'abord le panégyrique épistolaire. Pour arriver vite et loin, il fallait flatter les grands du jour le maître d'abord, le roi ensuite. Dans le cas du roi, la chose était aisée. Les Egyptiens considéraient leur Pharaon comme un être intermédiaire entre Dieu et l'homme, mais plus approché de Dieu que de l'homme. Dès les plus anciennes dynasties, le roi s'intitule ***fils du Soleil*** et fait précéder de ce titre le cartouche qui renferme son nom;[1] revêtu des attributs divins, il siège à la tête des triades, comme Dieu père, et reçoit les offrandes de ses sujets, devenus ses adorateurs.[2] Les fonctions officielles du scribe lui donnaient mainte occasion de flatter adroitement et sans effort le dieu-roi: un ordre adressé aux subordonnés, une réponse à la lettre d'un supérieur servait de prétexte à l'éloge. ***Menephtah'***, de voyage dans la Basse-Egypte, arrive à ***Pa-Ramsès***. Le scribe chargé

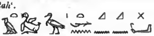
1. Voir de Rougé, *Sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, p. 33.
2. Ainsi *Usortesen* III à Radésieh Tothmés III, Séti Ier (Mariette *Abydos*, T. I, pl. 50—52), Ramsès II (Champollion, *Notices* T. I).

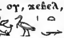
d'annoncer la venue du monarque, au lieu d'employer les formules les plus simples, s'ingénie à composer un panégyrique. « Le scribe *Amen-em-ap-t* dit au scribe *Penbesà* : — Voici qu'on t'apporte cet écrit de paroles cadeucées. — Quand t'arrivera ma lettre, — tu prendras cinquante *ûden* de bronze — ou bien cent *ûden*[1] — de la main du scribe *Râ* (?)*-aàï* — pour l'usage des *Samdous*, — de la divine demeure de (*Râmessû Meïamoun*) v. s. f. aimé de *Râ* — roi des dieux dans *Ân* — qui sont sous son autorité, — au compte (?) du scribe *Kadenâ* (?)[2] — vite, sur l'heure. — [*Car*] (*Bà-n-Râ Meïamoun*)[3] v. s. f., le vaisseau amiral, — la javeline qui frappe[4] — la massue (?) qui tue les Nègres, — le poignard de main, — descend dans la demeure de ses enfants dans Héliopolis, — [*et*] il a ordonné la victoire sur toute la terre. — Très bon est le jour de ton arrivée, — très douce la parole de ta voix[5] — lorsque tu clos de murs *Pà* (*Ramessû-Meïamoun*) v. s. f.[6] — la limite de tout pays étranger, — l'extrémité de l'Egypte, ô seigneur (?) gracieux ! — le poste de vedette très éclatant, la tour de lapis et de turquoises,[7]

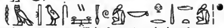
1. Suivant les calculs de M. Chabas, *Note sur un poids égyptien*, p. 7, et *Détermination métrique de deux Mesures de capacité*, p. 2—3, l'*ûden* pèse 91 gr., 50 *ûden* font donc un poids de 4550 gr., et cent *ûden* un poids de 9100 gr.

2. Sens douteux.

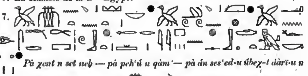
3. *Bà-n-Râ Meïamoun* le *Phéron* d'Hérodote dont le vrai nom est *Mènephtah'*.

4.  *Pà zàbà n qenqen*. Le mot 

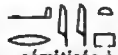
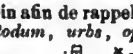
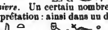
 *zàbà-t* se retrouve dans le copte ϫⲏⲃ, *T*. ⲉϥϫⲏⲃ, ⲉⲧϫⲏⲃ, ὀξύς, *acutus*; ϫⲉⲃ *T*. acutus, acidus, ϫⲏⲃ, *T*. *acies*, *acumen*, d'où ϫⲉⲃⲏⲗ, *T*. ⲟⲩ, ϫⲉⲃⲉⲗ, ζιβύνη, *lancea*, *jaculum*; *arcus*, τόξον; *dictum acutum*.  *zàbàt* doit donc signifier *lance*, *javeline*.

5.  *nozem ûsï χerï-k h'er zod-t-u*. M. à. m. « Très douce ta voix à parler. »

6. La *Ramsès* de la B^se Egypte.

7.  *Pà χent n set neb — pà peh'ú n qàm — pà ân ses'ed-u ûbeχ-t dàrï-u n χesbed-t mâwek-u*. Sur le mot  *χent* voir Brugsch, *Dict. s. v.*

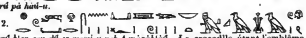
— la place où se font les exercices de ta cavalerie, — la place où l'on passe en revue les archers, — le lieu d'abordage des auxiliaires dont les galères — t'apportent les tributs! — Louange! lorsque tu viens ici — tes braves lancent des flèches dont le venin (?) brûle; — les Bédouins s'enfuient lorsqu'ils voient le souverain — qui se dresse pour combattre; — les mauvais ne tiennent pas devant lui, — ils sont remplis d'effroi par la terreur que tu inspires, — (*Bâ-n-Râ Meïamoun*) v. s. f. — Ton être est l'être de l'éternité; — l'être de l'éternité est ton être, — tandis que tu es établi à la place de ton père — *Harmaχis.*»[1]

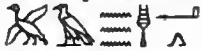
 xx p. 1110. Le membre de phrase  *pâ ân* est fort embarassant. Est-ce une interpellation intercalée dans la série des qualifications de la ville et adressée à Ménephthah : «ô Seigneur gracieux?» ou bien faut-il prendre  *ân*, comme une épithète appliquée à la ville elle-même et traduire soit «*la gracieuse*» soit en rapprochant de ce qui suit immédiatement et en prenant le sens étymologique, עין, *oculus*, «L'œil (toujours ouvert), — le poste de vedette très éclatant, etc.»  *ses'ed* rattaché fort ingénieusement par Brugsch (*Dict.* s. v.  p. 1318) au copte ϣⲟⲩϣⲧ *T. M. adspicere, circumspicere*, désigne au propre, tout édifice ou tout endroit élevé d'où l'on peut voir et être vu. Il désigne ici sans doute la *tour de vedette, specula*, élevée sur les frontières de l'Egypte afin de surveiller le territoire des Bédouins et d'annoncer leurs incursions.  *dàrî* est une formé du mot  *ârî-t* (Brugsch, *Dict.* p. 207, s. v. l.) *tour, magasin, pylône*, sémitisée à dessein afin de rappeler le mot sémitique עיר, *locus munitus excubitorum et custodum, urbs, oppidum, turris, specula.* M. Brugsch traduit par *turquoise* le mot  *mâwek* que l'on traduit ordinairement par *cuivre*. Un certain nombre de passages semblaient s'opposer à cette interprétation : ainsi dans un des Papyrus de Berlin, le disque solaire est appelé  *aten n mawek*, qui semblerait devoir se rendre *disque de cuivre, disque jaune*, plutôt que *disque bleu*. Un passage curieux de Macrobe explique fort bien cette qualification et prouve qu'il faut traduire *soleil bleu, soleil de turquoise* et non pas *soleil jaune, soleil de cuivre.* «*Hoc argumentum Aegyptii lucidius absolvunt, ipsius solis simulacra pinnata fingentes, quibus color apud illos non est unus. Alterum enim* coerulâ specie ( *aten n mawek*), *alterum clarâ fingunt; ex his clarum superum, et* cœruium *inferum vocant.*» (Macrob., *Saturn.* I, 19.)

1. *Pap. Anastasi III*, pl. VI, l. 11—pl. VII, l. 10.

En tout pays et de tout temps, l'arrivée du prince fait naître dans le cœur des fonctionnaires publics une joie officielle dont les compliments les plus chauds ne sont que l'expression très affaiblie. Aussi, dans une autre occasion analogue, *Amen-em-ant* trouve-t-il moyen de renchérir encore sur l'enthousiasme de cette première épitre. « Le chef des bibliothécaires *Amen-em-Ant*, du trésor du Pharaon, v. s. f., dit au scribe *Pentàûr*: Voici, lorsqu'on t'apportera cette lettre de paroles cadencées, réjouissez-vous, toutes les terres, toutes les générations![1] tant est bonne la venue que fait le seigneur vénérable en tous pays! tant est gracieuse l'arrivée dans sa demeure du roi des deux Egyptes, le seigneur des millions d'années, le grand en royauté comme Horus (*Bâ-n-Râ Meïamoun*)| v. s. f., celui qui guide l'Egypte en joie, le fils du Soleil, l'honneur de tout roi (*Menephtah' H'otep-h'er-mâ-u*) v. s. f., le tout juste (?). Allons! Contemplons le guide des Justices, le destructeur des fraudes. Renversant leur face, il force tous les crocodiles à retourner la tête;[2] l'eau est abondante,[3] elle ne s'épuise pas: le Nil s'élève haut: les jours sont longs, la nuit a ses heures, la lune vient [*régulièrement*], les dieux sont bienveillants, ...[4] sache le bien.»[5] Il n'était même pas besoin d'un prétexte officiel: les scribes louangeurs s'adressaient directement au Pharaon. « Vie, santé, force! — Ceci est envoyé afin qu'**On** sache,[6] — au palais de (*Meri-Mâ*)| v. s. f. — le double horizon,

1. Le texte un peu mutilé en cet endroit doit se rétablir: 
 *Nozem-ab ten pâ tu r xerû pâ hâti-u.*

2. 
χerû h'er-sen dû-w meru-u neb-t mâqâh'âû. Le crocodile étant l'emblême du mal et ne pouvant détourner la tête, toutes les fois que les Egyptiens voulaient dire d'un roi ou d'un dieu qu'il avait fait une action impossible aux forces d'un mortel, ils se servaient d'une image analogue à celle qu'on trouve en cet endroit. Le mot-à-mot du passage serait: « il fait tous les crocodiles occiput *ou* tête retournée! »

3.  *Pâ mû h'â.* M. à. m.: « L'eau se tient [*à bonne hauteur*].»

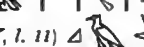
4. Membre de phrase rendu inintelligible par une lacune de quelques signes.

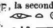
5. *Papyrus Sallier* I, pl. VIII, l. 7 — pl. IX, l. 1. La formule finale rappelle selon la remarque de M. Egger, le *ἵνα* ou *ὅπως εἰδῇς* des Papyrus Grecs.

6. **On ici est le Pharaon.**

où réside le Soleil! — [*Tourne*] ta face vers moi, dieu *Shâ*,[1] au lever, — toi qui illumines les deux régions de tes perfections, — disque des humains qui écarte les ténèbres de l'Egypte! — Tu es comme la forme de ton père *Râ* — qui se lève au ciel: — tes rayons entrent dans toute ville,[2] — il n'y a point de lieu qui soit vide de tes perfections. — Ce que tu as dit, c'est le destin de toute terre. — Tandis que tu reposes dans ton palais v. s. f., — tu entends les paroles de toutes les contrées, [*car*] tu as des millions d'oreilles; — ton œil[3] brille plus qu'étoile au ciel — [*et*] sait fixer le soleil. — Si on parle, et que la bouche [*qui parle*] soit dans la ville,[4] — cela descend dans ton oreille: — Si on fait quelque chose de caché, — ton œil l'aperçoit — [*Bà-n-Râ Meri-Ammoun*] v. s. f., — Seigneur gracieux, qui édifie les souffles;[5] — *Ammon-Râ*, le premier fait roi,[6] — le dieu de la première fois, — le nomarque des faibles, — qui ne reçoit pas les présents des malfaiteurs, — qui ne dit pas: «« Qu'on amène les témoins qui condamnent: »» — *Ammon-Râ*, qui [*tient*] la terre [*en équilibre*] sur son doigt — dont les paroles réjouissent, — qui condamne les malfaiteurs au bûcher, — [*lui*] dont la parole est puissante dans l'Occident.[7]

1. *Shâ* est un des noms du Soleil.

2. Le scribe au lieu d'employer un mot égyptien a préféré se servir du terme sémitique קְרִיָה, *chald.* קִרְיָא, forme emphat. קִרְיְתָא. Ce mot employé isolément se trouve quatre fois à ma connaissance dans les textes hiératiques aux *Papyrus Anastasi II, pl. VI, l. 1 et 3, Anastasi IV, pl. V, l. 9 et 11*. En voici les variantes  *qàt'ar-t* (*Anastasi, II, pl. VI, l. 1—3*; *Anastasi IV, pl. V, l. 11*)  *qàïr-t*. La première forme renferme une inversion des deux radicales ר et ת, קְתִיר pour קִרְיַת, la seconde répond plutôt au chaldéen קִרְיָא, קִרְיָה.

3.  *ar-tû-k* (*Anastasi* II, p. 6, l. 2)  *ar-t* (*Pap. Anast. IV*, pl. V, l. 10).

4. *Ar zod-tû aû ro m qàtar-t.* « S'il est parlé, étant la bouche dans une ville. »

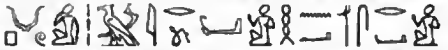
5. Ici s'arrête le texte du *papyrus Anastasi IV*; ce qui suit est emprunté au *Papyrus Anastasi II*.

6. Sur les listes royales thébaines, *Ammon* figure en tête des dynasties royales comme le premier roi d'Egypte.

7. 

L'éloge était bien tourné et plaisait au souverain; aussi, le scribe ne se faisait-il aucun scrupule de l'employer souvent. Il l'avait dédié une première fois au roi Ménephtah;[1] quelques années plus tard, il l'adressa au Pharaon Séti II, sans y rien changer que le nom.[2]

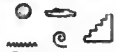
Un des deux papyrus qui nous ont conservé ce morceau renferme une série de pièces toutes consacrées à l'éloge du roi. De ces pièces, les unes nous sont parvenues en trop mauvais état pour se prêter à une restitution facile: les autres m'ont paru assez curieuses pour mériter d'être citées. «Le dieu bon, brave comme *Mentû* — le souverain très-vaillant ....[3] qui se manifeste en dieu *Râ*, — l'enfant, image du taureau d'Héliopolis, — qui se dresse pour balayer les ennemis de son sabre, — comme *Aâ-peh'-ti*[4] dans la barque des millions [*d'années*];[5] — roi dans l'œuf, comme la Majesté d'Horus, — il a saisi les

 Le mot , *teqâl-u*, a été rapproché fort justement par M. Birch du copte ⲃⲉⲕⲉ, ⲃⲩⲕⲉ, *T.* ⲃⲉϫⲉ *M.*, *merces*; ϩⲓ-ⲃⲉϫⲉ *M. mercedem accipere, quaestum facere.* C'est ici sans doute quelque chose d'analogue aux *épices* de notre ancienne magistrature, des présents destinés à corrompre le magistrat. Le sens de *condamner* n'a pas été signalé que je sache pour le verbe  *apû-t-u.* Il me parait résulter fort clairement des deux exemples cités dans ce passage: «Il ne dit pas: Qu'on appelle le témoin qui condamne», et «Il condamne le malfaiteur au bûcher.» Au *Livre des morts* (CXXVI, 1) il est dit des quatre singes qui se trouvent auprès du bassin du feu:  *Apû-u maar h'nâ ûsor* «Ils condamnent le pauvre et le riche» de préférence à «Die sich zeigen dem Armen und dem Reichen» ainsi que traduit Brugsch (*Dict. p. 55, s. v. l.*). Le mot , *χâl*, déterminé par  et , est jusqu'à présent un ἅπαξ λεγόμενον. Il doit signifier ici le bûcher pour les criminels.

1. *Papyrus Anastasi II, pl. V, l. 6—pl. VI, l. 7.*
2. *Papyrus Anastasi IV, pl. V, l. 6—12.*
3. Lacune d'un mot.
4. *Le très vaillant*, surnom du dieu Set.
5. *La barque des millions d'années* est la barque du Soleil.

régions par sa vaillance, il gouverne l'Egypte par sa prudence; — les barbares s'échelonnent sous ses deux pieds:[1] — toute région, il la fait passer [*devant lui*] sous leurs tributs: — il a mis tous les pays sur une seule voie, — sans qu'il y ait de rebelle contre lui. — Les chefs des pays révoltés faiblissent; — ils deviennent comme des *chiens couchants*[2] par la crainte qu'il inspire. — Il entre au milieu d'eux comme le fils de la déesse *Nout*,[3] — les détruisant par sa flamme, dans l'espace d'un moment.[4] — Les Libyens sont renversés sous le tranchant, renversés sous la pointe [de son épée].[5] — Il s'est donné son sabre pour toujours et jamais: — ses esprits enchaînent les méchants,[6] — (*Ramsès-Meïamoun*), v. s. f., seigneur du glaive, protecteur de ses sujets.[7]

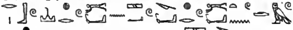
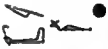
« Le dieu bon, vivant en vérité, — le souverain, ami des dieux — œuf parfait, fils de *X'epra*, — l'enfant, image du

1.  *s'emer-t pàdt h'er χendû χer rad-ti-w.* Le mot  *χendû* signifie *escalier*, et, comme verbe, *monter un escalier*. Je crois que le passage du papyrus fait allusion à un usage de la sculpture égyptienne. Les dieux belliqueux, comme *Mentû*, et les rois sont représentés foulant sous leurs pieds neuf arcs , symbole des barbares.

2. Le nom de l'animal est illisible: je l'ai rétabli par analogie avec d'autres textes.

3.  *ma se Nû-t.*

4.   *h'debû se-t-u n hàhà-w — em qam-t aàû.*

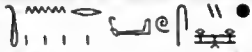
5.   *Robû χerû n s'àû χerû-tû n demû-w.*  *s'àû*, signifie *couper*,  *demû* veut dire percer avec la pointe de l'épée. La phrase signifie donc: « Les Libyens sont abattus par son tranchant, abattus par sa pointe. »

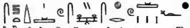
6. Le texte porte  *An....... bàï-û-w dûû-u.* Le verbe mutilé ne peut être que  *ànqû serrer, lier, enchaîner.*

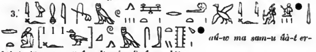
7. *Papyrus Anastasi II, pl. II, l. 5—pl. III, l. 6.*

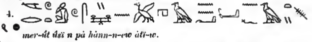
taureau d'Héliopolis, — l'épervier qui entre dans la barque divine, — l'enfant d'Isis, Horus — (*Bà-n-Râ*) v. s. f. levé en Thébaïde, — vers qui descend la terre! — Il est très-fort,[1] (*Bà-n-Râ*) v. s. f.: — très-prudents sont ses projets;[2] — ses paroles sont bienfaisantes comme Thoth, — tout ce qu'il fait s'accomplit. — Lorsqu'il est, comme un guide, à la tête de ses archers, — ses paroles [*pénètrent*] les murailles.[3] — Très amis de qui a courbé son échine[4] devant (*Meïamoun*) v. s. f., — ses soldats vaillants épargnent celui qui s'est humilié — devant son courage et sa force: — ils tombent sur les . . . . . —[5] consument le Syrien. — Les *Shârdânâs*, que tu as ramenés de ton glaive, — font prisonniers leurs propres tribus. — Très-heureux ton retour à Thèbes, — triomphant! Ton char est traîné à la main; — les chefs [*vaincus*] marchent à reculons devant toi, — tandis que tu les conduis à ton père vénérable, — Ammon, mari de sa mère.[6]

« La villa de (*Setsû*)[7] v. s. f. renouvelle ses panégyries de fondation, — la demeure de *Totûnen*, — tandis que tu te lèves dans *Res-sebti*[8] — comme *Tûm*, — ô luminaire de ton père *Râ!* »[9]

1.  *Tauro ûsï.*

2.  *sopt ûsi seχerû-u-w.*

3.  *aû-w ma sam-u ûà-t er-h'à-t paï-w memoï-û-zodt-u-[w d']qû m sebti.*

4.  *mer-ût ûsï n pà hânn-n-ew àtï-w.*

5. Le scribe, dans sa précipitation, avait omis quelques mots qu'il a écrits entre les deux lignes. Une lacune rend le passage indéchiffrable: tout ce qu'on peut distinguer, c'est que le verset se terminait par un nom de peuple, peut-être celui des Nègres du Soudan.

6. *Papyrus Anastasi II, pl. IV, l. 4 — pl. V, l. 4.* M. de Rougé a traduit une partie de ce texte depuis «*les Shârdânâs de la mer*» jusqu'à la fin, dans son *Mémoire sur les Attaques*.

7. *Setsû*, ou *Sessû*, var. *Setsû-râ*, *Sessû-ra* est le nom populaire de Rhamsès II, celui dont Hérodote a tiré son *Σέσωστρις* et Diodore son *Σεσόωσις*.

8. Ce nom est en partie une restitution. C'était celui d'un quartier de Memphis.

9. *Papyrus Anastasi II, pl. V, l. 5—6.*

Quand le roi était belliqueux et appartenait à cette lignée de conquérants dont les armes victorieuses soumirent à l'Egypte plus de la moitié du monde alors connu, non-seulement les Papyrus, mais les murs des temples, se couvraient du récit poétique de ses batailles et de ses exploits. Ici encore l'influence de l'idée religieuse que les Egyptiens attachaient au pouvoir royal se fait vivement sentir. A moins de circonstances imprévues ou de nécessités urgentes, le roi, au début de son règne, n'était pas libre de combattre où il lui plaisait. Horus, avant de se porter contre les peuples du Nord, avait triomphé des nations du Midi : le roi était obligé de suivre cet exemple et de diriger une première campagne contre les peuples de l'Abyssinie et du Soudan. C'était à peine une guerre. Les tribus nègres du Haut-Nil, habituées de longue date à trembler devant les Egyptiens, tenaient à peine et cherchaient un refuge dans le désert, les montagnes ou les marais : le vainqueur entrait dans les villages abandonnés, pillait et brûlait les cabanes, y faisait quelques prisonniers, ramassait les troupeaux et les objets précieux, bois d'ornement, poudre et lingots d'or, vases de métal émaillés ou ciselés, plumes d'autruche, que les pauvres gens n'avaient pas eu le temps de cacher ou d'emmener avec eux, puis rentrait triomphalement en Egypte, après quelques semaines de victoires faciles. Le roi en prenait texte pour placer dans un temple des bas-reliefs commémoratifs où il était figuré foulant aux pieds les barbares d'Ethiopie, tandis que les légendes du cadre exaltent sa grandeur et le comparent à Horus. Désormais délivré de ses devoirs mythologiques, il a le droit de porter la guerre où bon lui semble.

C'est au Nord que s'ouvraient les grands champs de bataille des Pharaons. La Syrie, la Phénicie, la Mésopotamie étaient, deux mille ans avant notre ère, le siége de nations riches et belliqueuses dont la défaite était non-seulement glorieuse mais profitable aux vainqueurs. Du jour où Tothmès 1[er] alla planter ses étendards et dresser sa stèle aux bords de l'Euphrate, jusqu'au moment où la lâcheté des prêtres-rois et l'épuisement de la nation forcèrent l'Egypte à rentrer dans ses étroites limites, tous les peuples de Syrie furent en lutte perpétuelle avec les armées des Pharaons. Divisés en mille tribus indépendantes et, par suite, trop faibles pour résister individuellement à l'ennemi qui les menaçait, ils se coalisaient sous les ordres des peuples du Nord *Rotennus* ou *X'itàs*, entraînaient parfois avec eux les nations de l'extrême Asie, Dardaniens, Troyens, Lyciens, Mysiens ou

s'alliaient aux pirates Achéens, Etrusques et Sardes qui couraient les mers, pour venir livrer bataille aux Egyptiens. C'est sur eux que les Aménophis et les Tothmès, les Ramsès et les Sétis remportèrent leurs grandes victoires: c'est au milieu de leurs tentes et de leurs forteresses que nous transportent les bas-reliefs historiques de Thèbes. Les grandes scènes retracées sur les murailles de Karnak et de Louqsor font revivre à nos yeux le souvenir et l'image de ces luttes si longtemps oubliées entre deux races éteintes. Nous leur devons de pouvoir suivre Sésostris en Asie: nous franchissons avec lui les larges fleuves de la Syrie, nous assiégeons les villes crênelées, perchées sur des rochers à pic: nous assistons aux affaires décisives et nous en saisissons les péripéties: les fantassins luttent pied contre pied, les chars se heurtent et se brisent, et, dominant tout le champ de bataille, la figure gigantesque du souverain terrasse les ennemis épouvantés.

Au retour de ces expéditions lointaines, tandis que la population de Thèbes se pressait sur le passage du vainqueur et l'accueillait de ses cris enthousiastes, la poésie ne restait pas muette. Les scribes royaux se mettaient à l'œuvre pour chanter dignement les exploits du Dieu; avec quel succès, les découvertes de ces dernières années nous l'ont assez montré. Sans doute la plupart de leurs chants triomphaux ne méritaient pas d'être gravés sur la pierre, comme ils l'ont été; ce n'était souvent qu'une compilation laborieuse de lieux communs mythologiques ou de phrases sonores devenues banales à force d'avoir servi. Mais, à côté des rhapsodies officielles, on rencontre parfois des œuvres vraiment grandes et fortes où l'inspiration domine et l'emporte sur la nécessité de flatter. L'éloge d'ailleurs était souvent mérité. A en juger par les monuments, *Tothmès III* fut un général singulièrement heureux et habile. Sans cesse en marche d'une extrémité de son empire à l'autre, une année sous les murs de Ninive et l'année d'après au fond de l'Ethiopie, il rendit à ses successeurs le monde égyptien plus grand qu'il ne l'avait reçu et tel qu'il ne fut plus jamais après lui: quoi d'étonnant si ses guerres incessantes inspirèrent dignement les poëtes de sa cour! «Ammon-Râ, seigneur des trônes du monde, dit: «Viens à moi! Réjouis-toi de contempler ma grâce, ô mon fils qui me défends, (*Râ-men-χoper*) vivant à jamais. C'est grâce à toi que je me léve;[1] mon cœur s'élargit à ton heureuse arrivée

[1]  (*Stèle de Tothmès III, l. 1*). 

dans mon temple; mes deux mains unissent tes membres à la vie;[1] tes grâces sont plus précieuses que mon corps.[2] Je suis établi dans ma demeure; je fais des miracles pour toi.[3] Je te donne la force et la puissance sur toutes les terres étrangères; je répands tes esprits et la terreur que tu inspires sur toutes les contrées, ton effroi jusqu'aux quatre piliers du ciel; j'agrandis l'épouvante que tu jettes dans tous les seins; je fais [*retentir*] le rugissement de ta Majesté chez les barbares. les chefs de tous les pays rassemblés en ton poing. j'ouvre mes deux bras moi-même, je les lie pour toi [*ces chefs*]. Je serre en un faisceau les barbares de Nubie,[4] par myriades et milliers; ceux

ûbn, se dit du lever du Soleil. Quant à  *n mer-tû-u*, c'est une locution adverbiale répondant à *grâce à . . . .*, *au moyen de. . .*

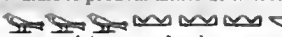
1.  (*Stèle de Tothmès III*. l. 2 *n'ûm dû-t-ûi-a h'ü-k m-sa ânχ*. Le sens premier de  *n'ûm* est *pétrir*, *modeler*, *former* d'où le nom du dieu *Num*, *Χνοῦβις*, *Χνοῦφις*, qui est représenté *modelant* l'oeuf du monde sur le tour à potier. Le sens dérivé est *joindre*, *unir*.

2.  (*Stèle de Tothmès III*, l. 2, *nezem-ûi am-t-u-k er s'enb-t-a*. de Rougé, *Id.* p. 8 et p. 11 *note 3*: «tes grâces plaisent à ma . . . .» M. Brugsch a déterminé le sens du mot  *s'enb-t* (Dict. *s. v. l.*), mais donne une version différente du passage:   *nezem-ûi seχem-t-u-k er s'enbt-a*: «deine Macht war meinem Leibe angenehm.» Il me semble que la version  *am-t-u* du texte de M. de Rougé est plus d'accord avec le verbe  *nezem-ui* que la leçon  *seχem-t* du texte de Brugsch.

3.  (*Id.* l. 3) *bai-a-n-ek*.

4.   (Id. l. 3—4) *dûâ-u humhûm h'on-ek χet s'emer-t-pmût ûr-u χûs-t neb-t zomd m χeχd-k wûi-a dû-t-ûi-a zes-a ndh'-a-n-ek se-t dema-u nnnû qenes-t*. Je considère  *set*,

du Nord, par centaines de mille, comme prisonniers. Je renverse qui t'est rebelle sous tes sandales, afin que tu écrases les chefs obstinés, ainsi que je te l'ordonne : la terre dans toute sa largeur et son étendue, l'Occident et l'Orient sont sous le lieu de ta face. Tu parcours toutes les terres, le cœur joyeux. *et* personne ne résiste, dans le temps de ta Majesté,[1] *car* c'est moi qui te guide, *quand* tu vas vers eux. Tu as traversé le grand fleuve du *Nâhàrâin*,[2] dans ta force *et* dans ta puissance. Je t'ai ordonné de leur faire entendre tes rugissements, jusque dans leurs cavernes :[3] j'ai privé leur nez des souffles de la vie. Je fais pénétrer l'effroi de ta Majesté dans leurs cœurs. Mon uræus, qui siége sur ta tête,[4] les dévore de sa flamme; elle emmène captifs et liés par la chevelure les peuples de *Kâdi* ;[5] elle brûle de son feu les peuples qui résident dans les ports (?); elle tranche la tête des *Aàmûs*, sans qu'ils puissent résister, détruisant leurs enfants par son pouvoir.[6] Je fais parcourir à tes forces le monde entier; mon uræus brille sur qui t'est soumis : il n'y a point de rebelle contre toi sous la voûte du ciel. [*Les peuples*] viennent avec les tributs sur leurs dos, courbés devant ta Majesté, ainsi que je l'ordonne. Je fais faiblir les prisonniers qui se révoltent sous ton règne leur cœur brûlé, leur membres tremblants.

comme le pronom mixte de la troisième personne du pluriel se rapportant à  *les chefs de toutes les nations*, ce qui m'a porté à couper la phrase autrement que M. de Rougé ne l'avait fait.

1.  (*Id.* l. 7. *An un h'esi-sù m hàiì h'on-ek*  *hàiì* est la forme non déterminée de  *hàiì, jour, temps, époque*. Il faut donc traduire : « Il n'y a point qui résiste, *au temps* de ta Majesté. »

2. L'Euphrate.

3. *M. à. m* : « J'ai ordonné *qu'ils entendent* tes rugissements jusque dans leurs cavernes. »

4. de Rougé, p. 9 : « *Mon esprit*, qui siège sur ta tête... » C'est une allusion à l'uræus ou serpent lové qui se trouve au front de la couronne royale.

5. Les peuples de  *Qàdi* sont probablement les *Κιτταῖοι* du fragment de Ménandre, que l'on confond d'ordinaire avec les habitants de *Citium* en Chypre, et qu'il faut placer à l'embouchure de l'Oronte.

6.  *Id.* l. 10, *χer mess n χem-u-s*.

« I. — Je suis venu, je t'accorde d'écraser les princes de *Zâhi*; je les jette sous tes pieds à travers leurs contrées : — Je leur fais voir ta Majesté, tel qu'un seigneur de lumière, lorsque tu brilles sur leurs têtes comme mon image! »

« II. — Je suis venu, je t'accorde d'écraser les barbares d'Asie; d'emmener en captivité les chefs des peuples *Rotennû*; — Je leur fais voir ta Majesté, couverte de ta parure, quand tu saisis tes armes, sur un char. »

« III. — Je suis venu, je t'accorde d'écraser la terre d'Orient, de parcourir le territoire du *Tà-nuter*; — Je leur fais voir ta Majesté comme un astre[1] qui verse l'ardeur de ses feux et répand sa rosée. »

« IV. — Je suis venu, je t'accorde d'écraser la terre d'Occident; *Kewà* et *Asi* sont sous ta terreur;[2] — Je leur fais voir ta Majesté comme un taureau jeune, ferme de cœur, muni de ses cornes, auquel on n'a pu résister. »

« V. — Je suis venu, je t'accorde d'écraser les peuples qui résident dans leurs ports (?), et les régions de *Mâden* tremblent sous ta terreur : — Je leur fais voir ta Majesté, comme l'hippopotame, seigneur de l'épouvante sur les eaux, *et* qu'on n'a pu approcher. »

« VI. — Je suis venu, je t'accorde d'écraser les peuples qui résident dans leurs îles : ceux qui vivent au sein de la mer *sont* sous tes rugissements : — Je leur fais voir ta Majesté, comme un vengeur qui se dresse sur le dos de sa victime. »

« VII. — Je suis venu, je t'accorde d'écraser les *Tah'ennû* :[3] les îles des *Danà-u*[4] sont au pouvoir de tes esprits ; — Je leur fais voir ta Majesté telle qu'un lion furieux qui se couche sur les cadavres à travers leurs vallées. »

« VIII. — Je suis venu, je t'accorde d'écraser les contrées maritimes,[5] le pourtour de la grande zône des eaux est lié dans

1.  *Id.* l. 15 *ma ses'ed.* de Rougé, p. 9 : « semblable à *Seschet*. » D'après le sens ordinaire de la racine  *ses'ed*, aller en cercle, le mot désigne un astre à révolution périodique. M. de Rougé songe aux comètes, je crois que *planète* serait préférable, mais sans oser rien affirmer. M. Mariette songe à *Canope*.

2. *Kewà* est la Phénicie Sidonienne ; *Asi* est le pays au Nord d'Aradus, entre l'Oronte (*Assy*) et la mer.

3. Peuples blancs Libyens de race berbère.

4. Les *Δαναοί* de la Grèce primitive.

5. Sur le sens de  *peh'û-u* voir Lepsius, *Zeitschr.*, 1865, *p. 41—43.*

ton poing: — Je leur fais voir ta Majesté, telle que le maître de l'aile (*l'épervier*), qui embrasse en un clin d'œil ce qui lui plaît.»

«IX. — Je suis venu, je t'accorde d'écraser les peuples qui résident dans leurs lagunes, de lier les maîtres des sables [*H'erû-s'â*] en captivité: — Je leur fais voir ta Majesté, semblable au chacal du Midi, seigneur de vitesse, coureur qui rôde à travers les deux régions.»[1]

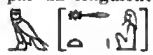
«X. — Je suis venu, je t'accorde d'écraser les barbares de Nubie; jusqu'au peuple de *Pat*,[2] *tout* est dans ta main; — Je leur fais voir ta Majesté semblable à tes deux frères, dont j'ai réuni les bras pour t'assurer la puissance.»

«Tes deux sœurs, je les ai placées derrière toi pour te secourir: mes deux bras sont levés pour repousser *de toi tous* les maux. Je te donne ma protection, ô mon fils chéri, Horus, taureau qui te lèves en Thébaïde, et que j'ai engendré de [mon flanc],[3] (*Tothmès*) vivant à jamais, et qui fais pour moi ce qui me plaît. Tu m'as élevé ma demeure en constructions éternelles, agrandissant et élargissant plus qu'il n'avait jamais été fait la grande porte.......[4] fêtant les grâces d'Ammon-Râ (?) plus magnifiquement par ses fondations de toute sorte, qu'aucun des souverains passés. Je t'ai ordonné d'en agir ainsi et je me repose afin de m'établir sur le trône pour des milliers d'années. *moi*, ton image vivante [*à toujours et à jamais*].»[5]

Les Anciens considéraient ce morceau comme une œuvre classique. Deux siècles après qu'il eût été composé, lorsque

1.  (Id. l. 21.) *neb-mes-t h'âpû-ti χens tà-ûi.*

2.  Sur la lecture de ce nom de peuple, voir dans la *Zeitschrift, 1863, p. 53.*

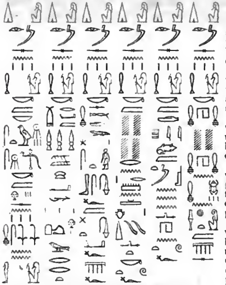
3. La lacune commence par un fragment de lettre qui me permet de rétablir la formule connue  *m χe-t-a*, de mon ventre, de mon flanc.

4. Lacune.

5. Les lacunes qui ont emporté la fin des trois dernières lignes empêchent de garantir le sens. Le texte a été publié et traduit plusieurs fois par M. Mariette en partie (*Revue générale de l'Architecture*, 1860, t. XVIII, col. 59, 60, et *Notice des principaux monuments exposés au Musée de Boulaq*, 3ème Edit., *p. 78—80*) par M. M. Birch (*Archæologia*, t. XXVIII et de Rougé (*Revue Archéologique*, 1861) complètement. Je n'ai pas entre les mains la traduction de M. Birch; je me suis contenté de suivre celle de M. de Rougé que j'ai reproduite presque en entier, sauf les modifications indiquées dans mes notes.

Séti Ier voulut faire célébrer ses victoires par les poètes de sa cour, ceux-ci ne trouvèrent rien mieux que lui attribuer le chant triomphal de Tothmès III, sans y rien changer que le nom du héros.[1] Et de fait, on ne saurait trop admirer le souffle puissant qui court à travers cette pièce et l'anime d'un bout à l'autre. Le début présente un développement poétique analogue à celui que présentent d'ordinaire les hymnes égyptiens. C'est Ammon qui parle à son fils Tothmès et lui rappelle en termes imposants les victoires qu'il lui a si largement accordées. Les images affluent dans la bouche du dieu, se croisent, se heurtent, s'agencent, se complètent, s'enchevêtrent l'une dans l'autre sans respecter toujours l'ordre logique ; qu'importe ? Pourvu

1. Cfr. *Notices* de Champollion (*T. II, p. 96*). Voici la partie du texte que Champollion avait copiée :



I. — Je leur fais voir ta Majesté comme un seigneur des rayonnements, lorsque tu brilles à leur face comme mon image.
II. — Je leur fais voir ta Majesté couverte de sa parure, saisissant ses armes, sur un char.
III. — Je leur fais voir ta Majesté comme un astre qui verse l'ardeur de ses feux et répand sa rosée.
IV. — Je leur fais voir ta Majesté comme (un taureau jeune) ferme de cœur, muni de cornes à qui on n'a pu résister.
V. — Je leur fais voir ta Majesté comme l'hippopotame seigneur de l'épouvante dans le courant et qu'on ne peut approcher.
VI. — Je leur fais voir ta Majesté comme . . . . comme les formes de Seχet dans sa rosée (?).

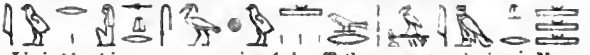
Comme on voit les fragments cités ne renferment que la seconde moitié de chaque verset : la première a disparu sous les ruines du monument. Les cinq premières colonnes répondent aux cinq premières colonnes de Tothmès III à quelques signes près ; la sixième donne une nouvelle version malheureusement trop mutilée pour qu'on puisse la traduire avec certitude.

qu'elles s'appliquent au roi et peignent sa grandeur en traits saisissants, cela suffit. Soudain, cette matière poétique ample et flottante se concentre et se prend en une sorte de chant cadencé dont le rythme inflexible se marque par la répétition constante dans chaque verset du commencement et du milieu de la ligne d'hiéroglyphes. Chacun des dix versets que récite le dieu est coupé, non-seulement à l'ouïe, mais encore à la vue, par le redoublement des mêmes syllabes et des mêmes lettres initiales. Par dix fois, le dieu déclare au roi dans la première partie du verset, qu'il est venu vers lui et lui accorde d'écraser un ou deux peuples qu'il nomme; et par dix fois, dans la seconde partie du verset, il montre le roi à ces peuples sous la figure d'un être redoutable auquel on ne peut résister. Il rentre ensuite dans les formes ordinaires du langage et termine par des vœux de bonheur et des promesses d'éternité le discours qu'il adresse à son fils le roi Tothmés III vivant à toujours et à jamais.[1]

Quant aux œuvres monumentales du roi, elles remplissaient l'âme du scribe d'une admiration qui s'exagérait et se répandait en longues descriptions hyperboliques. La moindre construction met le ciel et la terre en mouvement: dès que le Pharaon construit un temple, les dieux y travaillent avec lui, l'aident à jeter les fondations, à diriger les travaux, à consacrer l'édifice. «O mon fils, dit la déesse *Sàweχ*, ô mon fils que j'aime, maître des deux Egyptes, (*Râ-mâ-men*) v. s. f., fils du Soleil (*Ptàh-Meï Séti*), ta demeure est finie, ta fondation est achevée; ses habitants se réjouissent de reposer dans ton temple vénérable: tous les dieux te protègent [*tandis que tu descends*] sur cette terre de vérité qui se trouve à l'Occident d'Abydos.[1] «C'est moi qui l'ai fondée avec *Sokar*» dit *Ptah*,...[2] J'ai déterminé au cordeau l'enceinte de ses murs: tandis que ma bouche prononçait les grandes formules, Thoth assistait *à la consécration* avec ses livres *sacrés*,[3]

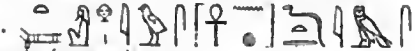
1. 
 (Mariette, *Abydos T. I*, *pl. 50, b. l. 9—10*). *Nüter neb em-sà-k m (hà-k er, ta n mà m am-ùr-t n àbud.*

2. Lacune.

3.  *Id. l. 11*) *Aü ro-a seχer seχà-u ùrà-u Toth am χer* (*seχà-u*)*-w.* Maspero, dans la *Revue critique*, *1870, T. II, p. 38*: «Ma bouche a prononcé les grandes formules, [et Thoth assistait [à la cérémonie] avec ses livres (sacrés)].»

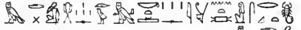
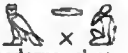
. . . .[1] a consolidé les murs du temple, *Ptah' Totünen* a mesuré le sol, *Tûm* y vit pour toujours (?).[2] Le pien que j'avais en main était d'or, et j'ai frappé dessus avec le marteau.[3] Toi, tu étais avec moi en ton rôle de géomètre; tes deux bras tenaient la hone (?) afin d'établir les quatre angles de l'édifice, selon les points cardinaux du ciel.[4] Les formules conservatrices ont été prononcées, les cérémonies préservatrices ont été faites par *Neith* et par *Selk.*[5] Achevés par des travaux qui doivent leur assurer l'éternité, les murs du temple en viennent à être neufs:[6] les colonnes sont inébranlables, tontes les portes sont d'airain, le temple est comblé de provisions. Le dieu *Sà* exalte ses

1. Le nom du dieu a disparu dans une lacune.

2.  (*Id. l. 12—13*) *Tûm h'er au-s [anχ] ze-ta am s.*

3.   (*Id. l. 13*) . . . . *m dû-t-a n nûb màz-a n bàtà am-ew* Brugsch, *Dict. p. 629*: «Der Hammer in meiner Hand ist von Gold, ich haue mit ihm auf den Schlägel.»

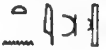
4.  (*Id. l. 13—14*) *aû-k h'nà-a m χeper-u-k n h'anmi dùd-ti-k χer sexàm-t smen-u-wdû-s qàh'-u r menχ-t ma sχent nùt.* Brugsch, *Dict.* p. 967: «Du warst mit mir in deinen Functionen als Geometer, deine Hände tragen das Messinstrument, festgestellt sind ihre (sc. des Tempels) vier Ecken auf genaue Weise nach den vier Himmels-Gegenden.»

5.  (*Id. l. 14—15*) *Mùt sà-u-s arû màq-t-u-s an net serq-t.* Si  *màd* n'est pas une erreur du graveur ancien ou du copiste moderne, c'est, pour moi du moins, un ἅπαξ λεγόμενον. Cfr. le copte **ⲙⲟⲩⲧⲉ, ⲙⲟⲩⲧ** *M. B. sonum edere, cantare, clamare, vocare, incantare, invocare.*

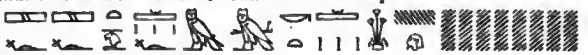
6.   (*Id. l. 15—16*) *qràh'-t m kàt-u-s zet-tà sàtù-u-s r as-t aru et-ta m mà.* La phrase est assez embarrassée et je ne suis pas certain d'en avoir bien saisi le sens. Elle me parait devoir se traduire mot-à-mot: «Achevés en travaux d'éternité, ses murailles [sont] au lieu de qui viennent à neuf.»

beautés; tous les dieux qui reposent dans ton temple sont sous le lieu de ta face avec Osiris: tu accordes à chacun une place dans la grande salle[1], l'image [de chacun] est fixée dans la position [qui lui est attribuée].[2] Ammon y est à leur tête, et sa face rajeunit (?) ton temple[3].........[4] Tu as figuré *Râ* et les formes [*qu'il revêt*] pour y entrer;[5] le disque solaire prospère avec ......[6] au front des cieux. Sa forme mystérieuse est dans ton temple; Horus, Isis y ont *aussi* leur demeure *et* se réjouissent.[7] *Ptah'-Sokar* y est représenté dans sa *bari*; *Nefer-Tûm* s'y trouve à côté de *Seb* et des images du cycle divin de ce temple; *S'ú*, *Tawne-t* y reposent dans les chapelles que tu as consacrées à leur nom. Tous les dieux et toutes les déesses que tu as figurées en ton temple, tous les emblêmes d'animaux sacrés, tous les symboles placés sur les supports d'honneur dans les barques ou dans les chapelles, tous élèvent tes bienfaits vers l'horizon, jusqu'au ciel supérieur qu'habite le disque, jusqu'au ciel inférieur d'Osiris. Ils donnent à la durée de ta vie l'éternité du ciel, grâce à ces millions d'années qu'ils te promettent. Tu guides toutes les espèces de vivants, à la place d'Horus. Etabli en roi sur le trône de *Râ*, qui t'a donné la terre comme une

1. M. à. m. «Tu fais joindre lui un lieu dans la grande salle.

2.  (*Id. l. 18*). Peut-être le mot mutilé  doit-il se compléter en  *tenx, part, portion.*

3.  (*Id. l. 18*) *neterît h'â-t-k h'er-ew.* Le sens *renouveler, rajeunir* du verbe  *neterît* est douteux. Peut-être faut-il traduire: «Sa face rend divin ton temple.»

4.  (*Id. l. 18—19*) *s'ecs'ew-t-n-w m mdk-t-n-h'â-t* .... *m kesû-u.*

5.  (*Id. l. 19*) *mes-t-n-ek Râ m χepr-u-w r χd-t m χenmi-s.* Maspero dans la *Revue Critique, 1870, T. II, p. 38*: «Tu as figuré dans le sanctuaire du temple Râ (le soleil) et les formes [qu'il revêt lorsqu'il marche] à son lever.»

6. Le nom du dieu a disparu dans une lacune.

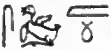
7. M. à. m.: «Horus et Isis leur lieu y est; ils se réjouissent.»

balance, tu la gouvernes par ta vertu bienfaisante.[1] On connaît tes splendeurs, le ciel est gros (*praegnans*) de tes perfections, la terre est remplie de toi. le ciel inférieur se couvre et se découvre à ton gré. Tu veilles sur qui dort; tu donnes la lumière à qui est plongé dans les ténèbres; tu as ordonné à tes sujets[2] de redoubler leurs efforts, afin qu'ils déposent leurs offrandes, leurs pains, leurs gâteaux d'oblations, en ton temple, chaque jour. Tu as inondé *de dons* la région de la nécropole située à côté de ta demeure. Les dieux se réjouissent en ton temps, exaltant Abydos, faisant que ton nom suive [la marche] du temps, et que toi tu sois avec l'éternité.[3] Tes desseins sont prospères, tes constructions florissantes. Or, ancêtres, et esprits intelligents sont adorés, tous les hommes sans exception sont protégés par ta justice.[4] Les dieux marchent avec toi; tu es l'un d'eux. Tu t'avances comme *Rá* au ciel d'en haut, comme *Unnower* au ciel d'en bas, comme la terreur d'Ammon dans la Thébaïde, comme *Seb* sur cette terre. Tu te renouvelles, tu

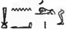
1. 
 *mák-t-t' m sûten h'er nes-t Rá, dúi-n-ek tà n máχà mena-k sû m sep-ek menχ.* (*Id. l.* 25—26.)

2.  *seχà-k se-t* (*Id.*, *pl.* 51, *l.* 27). M. à m.: «Tu leur as ordonné, tu leur as rappelé.»

3.  (*Id.*, *pl.* 51, *l.* 29—30) *ar ran-k χetû-u h'eh' aû-k h'nâ zetà.* Maspero dans la *Revue Critique*, 1870, *T. II*, *p.* 39. «Les dieux se réjouissent en ton temps, exaltant Abydos qui assure l'immortalité à ton nom. Pour toi, tu es avec l'éternité.»

4. 
. Mariette, *Abydos*, *T. I*, *pl.* 51, *l.* 30—31 *χer pù-t-u reχi-t-u dúàû-tù h'er-neb-u m bû ûà sezam-tû m mâ-u-k.* Le verbe  *sezam*, ne m'est pas connu par ailleurs. Je le rattacherai volontiers à la racine  *sezam*, *envelopper*, *couvrir* indiquée par Brugsch, (*Dict. s. v. cit.*) Le déterminatif , substitué au déterminatif , indique un passage de l'idée concrète *couvrir*, à l'idée abstraite *protéger*.

reverdis, comme le dieu lune, en forme d'enfant; tu te rajeunis de saison en saison [1] comme le dieu *Nou* [2] au commencement de son temps; tu renais au renouvellement des panégyries,[3] toute vie vient à ton nez, et tu es roi de la terre à l'égal de ce dieu. La durée est l'être de ton temple; tu te lèves sur cette terre, comme la barque de *Sah'ou* [4] en son temps: tu vis comme *Sothis*.[5] Tu multiplies, celui qui est revenu vers ta demeure est enrichi; *aussi* on court vers toi, tout homme est amené à toi, afin que devienne stable en leurs bouches ton nom, parce que tu as vénéré les dieux, et nourri les êtres intelligents.[6] Pour

1. Le texte porte ; c'est une faute évidente du graveur pour  *m tera r tera*.
2. Le *Nil Céleste*. Cfr. Horapollon, *L. I, cap. 29. Edit.* Leemans.
3.  (*Id. l 34*) *mesût-u-k m ħâh'em h'eb-u*. M. à. m. «Tes naissances sont au renouvellement des panégyries.»
4. La Constellation d'Orion.
5. Sirius.
6.  (*Id.* l. 35—37) *ds'-u kà-k qer-ew r as-t-ek sûsor-tû; sper-tû-r-ek χet-u h'er [seh?]-t-k-t[û] h'er χoper rau-k men m ro-sen ma ntûk χû-n-nûter-u mend-t n re[χ]i-t-u.*  est une faute du graveur pour  *reχi-t-u.* Maspero, dans la *Revue Critique*, *1870*, *T. II*, *p. 39*. «Ton essence se multiplie, l'élan qui t'entraine vers ta demeure est redoublé, on court vers toi, tout homme est amené à toi pour que devienne stable dans leur bouche ton nom ainsi que toi-même, bienfaiteur des dieux, toi qui nourris les êtres intelligents.»  *qer* est un mot sémitique: *Hebr.* כָּרַר — *Pilp.* כִּרְכֵּר (Cfr.  Brugsch, *Dict. s. v. cit.* p. 1470) *subsiluit, saltavit*; *Ar*, كَرَّ *rediit, recessit*, كَرَّةٌ *reditus*. Le  n'est pas phonétique: de même que dans  *s'en*, il

moi, j'éternise tes vertus par mes écrits, selon l'ordre de *Râ*: j'ai pris part aux cérémonies préservatrices qu'on a faites en ta faveur, les paroles que je t'ai adressées sont heureuses pour toi; ma main écrit tes perfections comme fait mon frère *Toth*. *Tûm* lui-même nous a dit à tous deux:[1] «Je me réjouis de tes desseins.» Tous deux nous avons rassemblé pour toi les deux régions sous tes sandales: tous deux nous avons réuni pour toi la plante du midi à la plante du Nord.[2] et tu es devenu roi des deux Egyptes; Tu t'avances en roi du bas pays, tu as saisi les deux mondes en même temps que la double couronne. Tu sièges dans ta chapelle; tu pénètres dans ton palais, comme *Tûm* dans la montagne solaire. Tu t'assieds sur ton trône, comme Horus sur son estrade; tu apparais sur ton divan à la panégyrie anniversaire de ton avènement,[3] comme *Râ* au commencement de l'année; tu respires tout dieu.[4] Ainsi que *Tûm*, puisse ton aspect être béni chaque jour: qu'on aime le cycle divin qui l'accompagne; qu'à toi viennent les rayons du disque solaire; que *S'u* illumine ton temple, roi des deux régions (*Râ-mâ-men*), fils du Soleil (*Ptah'-meï Seti*), vivificateur!»[5]

marque une idée de mouvement rétrograde, de retour.  *qer-ew* est une locution nominale formée de la 3e personne du singulier masculin de la racine et signifie m. à. m. «le *il-court*, celui qui court.» Ces sortes de noms sont très fréquents en égyptien et en copte.

1. *Toth* et *Sinvez*.

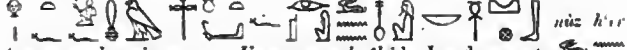
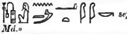
2.  (*Id. l. 39—40*) *zomd-an-n-ek sûten n tiaz.* C'est une allusion à une scène souvent figurée sur la base des trônes pharaoniques: deux Nils, deux Thoths, ou deux autres dieux, liant en faisceau le papyrus et le lotus, plantes symboliques du Nord et du Midi, afin d'exprimer l'union de la Thébaïde et du Delta sous un même sceptre. Dans toutes ces phrases, le pronom  *an* est au duel, duel *purement graphique* et marqué par la substitution de deux traits | | au lieu des trois ||| qui sont le signe du pluriel.

3.  *h'eb-sed*, m. à. m.: «panégyrie  de fondation .»

4.  (*Id. l. 47—48*) *χnemnu-k nuter neb*, deum omnem spiras, tu exhales l'odeur de tout dieu. Maspero dans la *Revue critique*, *1870*, *T. II*, *p. 39*: «Tu sens la présence de tout dieu.»

5. Mariette, *Abydos*, *T. I*, *pl. 50—51*. Sur l'importance historique de cette inscription, voir Maspero dans la *Revue Critique*, *1870*, *T. II*. *p. 33—41*.

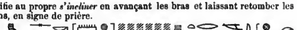
Et, comme si ce n'était pas assez de tant d'éloges, Toth prend la parole pour célébrer à son tour les œuvres du roi. Son discours a souffert des injures du temps et n'admet pas une traduction suivie; mais on y retrouve la même variété et la même verve louangeuse que dans le précédent. «[*O mon fils bien-aimé, seigneur des deux mondes*, (*Râ-mâ-men*)],[1] fils du Soleil (*Ptah'-meï Seti*)], réjouis-toi, roi de la H^te Egypte, bienfaisant, défenseur [*de son père comme Horus, défenseur de son père Osiris Unnower, seigneur d'Abydos; ton être est*] son être.[2] Tes établissements établis dans la nécropole, tes fondations pieuses sont reçues [*par lui . . . . t'ont donné*][3] la joie. Les seigneurs du ciel inférieur veillent sur ton avenir; tes perfections sont dans leur cœur . . . . . .[4] Ton nom est placé parmi les étoiles fixes: tes périodes se comptent par millions . . . .[5] Le Seigneur universel lui-même me dit que ta demeure est solide comme le ciel [. . . . . *elle brille*] et ta majesté s'y trouve chaque jour, comme Tûm dans son ciel. Je te fais conuaître [. . . . . *tes actions*][6] sont fixées par écrit auprès de *Râ* dans l'horizon céleste, tracées en couleurs, en sculpture, en . . . .[7] Je décris ta justice et ta véracité;[8] je rends témoignage à ta perfection, je me plais à la mettre par écrit. Tous les dieux [*se réjouissent de tes vertus, la joie est*][9] dans

1. Lacune remplie par conjecture.
2. Le texte porte   (Mariette, *Abydos* T. I, pl. 52. l. 1—2). Le groupe  est impossible. Il faut évidemment corriger  ce qui nous donne alors pour le haut de la colonne mutilée la formule bien connue   *nüz h'ir tew-ew ma hor nüz ew usar Unno-wer neb Abûd*. Les deux mots  *ünn-ew* attirent forcément l'antithèse  *ânn-ek* qui achève de combler la lacune.
3. Lacnne d'unc demi-colonne.
4. Deux colonnes mutilées.
5. Lacune d'une demi-colonne.
6. Lacune d'nn tiers de colonne.
7. Lacune d'un tiers de colonne.
8.  *seχâ-a n mâti-k*. M. à. m. «Je décris tes deux *Mâ*.»
9. Lacune d'un tiers de colonne comblée par conjecture.

leur sein : ils me disent d'une seule bouche chaque jour : «« Décris notre fils, à qui nous dévoilons [*nos perfections, chaque jour. Fais que son nom s'élève*] jusqu'à la région des nuages.»»[1] Je suis allé au ciel supérieur avec *Râ* et j'ai réjoui tes entrailles (?) Tu es [*comme le dieu Râ, dans sa barque, lorsque*] ses manœuvriers s'inclinent devant lui à cause de l'étendue de sa splendeur.[2] O dieu Horus, qui te lèves en Thébaïde, tu as rempli de joie le tabernacle, par toutes tes actions [bienfaisantes . . . .][3] Tu as établi la vérité dans le sanctuaire de ce temple qui a réuni tous les humains. Tu y as fait reposer tous les dieux, tu as multiplié pour eux les pains d'oblation par myriades, en plus des offrandes qu'on leur fait chaque jour[4]; tu as purifié les sanctuaires des temples, tu as agrandi leurs tables d'offrandes. Tu as fortifié l'Egypte en son maître ; tu as étendu tes ailes sur ses habitants ; tu es pour elle un mur de métal aux créneaux hérissés de pointes, dont tu as scellé la façade avec du fer,[5] si bien que les barbares n'ont pu le forcer. Tu crées les humains, tu fais naître les générations des hommes, *afin*

1. Lacune d'un tiers de colonne finissant par  *ran-ew tesû-u* et comblée par conjecture.

2. Lacune d'un tiers de colonne terminée par   *m nini as-t-u-w*, et comblée par conjecture. Le verbe  signifie au propre *s'incliner* en avançant les bras et laissant retomber les mains, en signe de prière.

3.   (Mariette, *Abydos*, T. I, p. 52, l. 14.) *m sep-ek neb-t[menχ] . . . . pe-t er tâ-n-mera qim-n zes-n-ek sâ.*

4.  (*Id.* col. 15.) *h'âi h'er amenî-t-u sen.* Sur le sens de  *amenî-t-u*, voir Brugsch, *Dictionnaire*, p. 72. s. v. l.

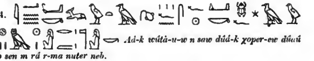
5. Maspero, dans la *Revue critique*, *1870 t. II*, p. *40* : «Tu as été pour elle un mur de granit, aux créneaux de grès, *aux portes d'airain* que n'ont pu franchir les barbares.» Le texte donne (*Abydos*, I, 52, l. 17)   *χtem-u k h'er-ew m teb*, m. à. m. : «tu scelles sa façade avec du fer.»

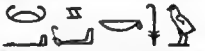
que, toi le sachant, ils travaillent aux constructions des dieux.[1] *Aussi*, tout dieu, toute déesse se réjouit de tes efforts; tout leur bon plaisir, c'est ce que tu as fait. Moi, j'écris tes actes. Je suis descendu au ciel inférieur d'Osiris, je trouve son âme dans la région des nuages.[2] Le dieu qui repose dans son cercueil, sa face n'est plus voilée; ta grâce s'est éveillée, tu as tourné ta face vers les seigneurs du ciel inférieur et les habitants de l'Ament se sont réjouis. Transformé en Horus, depuis le grand enterrement,[3] tu défends *Unnower*, tu laves ses souillures d'hier; tu le fais renaître demain, tu le fais renaître demain, sous forme de Soleil, auprès de tout dieu.[4] *Ainsi*, tu te métamorphoses,[5] tu ouvres son nez, tu lui envoies les brises du Nord; tu as fait reposer l'âme grande sur son corps et sur son ombre qui est le disque Solaire. Tu lui fais voir Râ dans l'allégresse; il rayonne, sa face est ouverte. Tu as fait se poser Râ sur son cercueil, et le seigneur de la vie s'est éveillé. Tu as placé ses enfants auprès de lui; tu t'es revêtu de ses ornements

1.  (Mariette, *Abydos*, T. I, pl. 52, l. 17—18) *s'edd-t-u-k pú hàmmú-u sχoper-n-ek zàm-u aú-k reχ-ta nte-sen arr kàt n nuteru*. «Les [choses] faites par toi, ce sont les humains, tu as fait naître les générations. toi le sachant, elles font le travail pour les dieux.»

2. Cfr. Brugsch, *Dict. s. v.*  *st'esd-u*.

3.  (Mariette, *Abydos*, T. I, p. 52, l. 21) *χoper-ta m tebû-u n hor zer sam-tà âà*. La locution  *m-tebû-u n* correspond au copte ⲉⲧⲃⲉ, ⲥⲟⲃⲏ *pro, caussâ, gratiâ*, et signifie *en échange de . . . ., à la place de . . . ., au lieu de . . . .*; *le grand enterrement* dont il s'agit ici est l'enterrement d'Osiris.

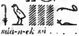
4.  *Àd-k wûtà-u-w n saw dûd-k χoper-ew dûaû sep sen m râ r-ma nuter neb*.

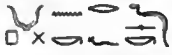
5.  . . *â-k-sû*. Sur le sens *tourner*, *retourner*, d'où au réfléchi *se tourner*, *se changer*, *se métamorphoser*, voir Chabas, *Voyage*, *Glossaire*, *s. v. l*.

. . . .[1] Tu t'es enveloppé de ses bandelettes vénérables . . . .[2] Tu l'oins de ses saintes huiles, tu lui as ouvert la bouche toi-même,[3] tu lui fais accomplir ses transformations . . . . .[4] Tu lui agrandis son sanctuaire parfait qu'il s'était fait dans *Mendès*, qui est le nome de son père *Shû*. . . .[5] Tu lui as édifié le temple de *Nitoû-âr* dans Abydos, tu as construit une nécropole, tu t'es dressé sur son pavois.»[6]

L'inscription continue de la sorte pendant seize lignes encore, mais de nombreuses lacunes ont coupé le texte et ne me permettent pas de le traduire en entier. Ce que j'en ai donné suffira pourtant à montrer combien intime est l'union de Dieu et du Roi dans l'esprit de l'Egyptien. Au début ce sont des éloges, assez bien tournés il est vrai, mais qui ne sortent guères du ton général de ces sortes de panégyriques. Séti est aussi durable qu'Osiris, son nom est placé parmi les étoiles fixes, tous les dieux se réjouissent de ses actions et l'acclament comme leur maître suprême. Dans leur enthousiasme, ils s'adressent au secrétaire des paroles divines, à Toth: «Décris notre fils à

1. 
 (Mariette *Abydos*, T. I, pl. 52, l. 24) *sdχnl-k-n-ew χet-n χer tep?* . . . *â ?* . . . . *neb-u χer nemmt.* Le commencement de ce membre de phrase se traduit facilement «tu as multiplié pour lui les choses sous . . . . . .» la fin: «. . . tous, sous le lit funéraire.» Je ne saisis pas bien la liaison des mots et ne puis par conséquent remplir la lacune

2. 
 (Id. l. 25) *un-n-ek χer neit smenχ-n-ek* . . *sû ses'tâ ? sda-n-ek si* . . . . *etc.*

3.  (Mariette, *Abydos* T. I, pl. 52, l. 26) *Ap-n-ek ro-w zes-ek.* La cérémonie du  *ap-ro*, ouverture de la bouche est souvent représentée dans les tombeaux du Nouvel-Empire; elle se faisait au moyen d'un instrument de métal en forme de doigt . Sa signification symbolique est assez claire: ouvrir la bouche à la momie, c'est préparer les voies à l'air respirable, par conséquent, à la vie.

4. 
(*Id.* l. 26) . . . . . *mi-a* . . . *h'ï neb* [*ah'-*]*qâm.*

5. Lacune d'un ou deux mots.

6. Mariette, *Abydos, T. I. pl. 52, l. 1—28.* Pour l'interprétation historique du texte, voir Maspero dans la *Revue critique 1870, T. II, p. 40.*

qui nous dévoilons [nos perfections, chaque jour; fais que son nom s'élève] jusqu'à la région des nuages.» Toth s'empresse d'obéir à leurs ordres : après être monté aux régions supérieures où Râ, le soleil diurne, marche entouré de son cortège divin, il redescend jusque dans les parties inférieures du ciel, où repose Osiris, le dieu des morts, et son langage devient mystérieux. Dans le tableau qui accompagne l'inscription et lui sert comme de préface, le sculpteur avait assis le roi aux côtés d'Isis et d'Horus, à la place d'Osiris. Le poète, s'emparant de cette donnée, l'a transportée dans son œuvre : Séti n'est plus seulement Séti, il est Osiris lui-même. Le mythe du dieu, ses malheurs, sa résurrection, ses attributs sont usurpés et j'oserai dire vécus par le roi. Ce dieu qui dort dans son cercueil et dont Toth rencontre l'âme dans la région des nuages, c'est à la fois Osiris et Séti. Aussi, le langage du poète se ressent-il de la double existence de son héros : il s'adresse au roi, lui parle à la seconde personne, et soudain, par un artifice de style qui jette plus de variété, d'énergie et d'obscurité sur son œuvre, il change brusquement de sujet et met le dieu en scène sous ses noms et formes diverses. «Le dieu qui repose dans son cercueil (Osiris-Séti), sa face n'est plus voilée; ta grâce (Séti-Osiris) s'est éveillée, tu as tournée ta face vers les seigneurs du ciel inférieur et les habitants de l'*Ament* se sont réjouis.» Une fois sorti des limbes, Osiris-Séti poursuit le cours de ses métamorphoses traditionnelles. Tout-à-l'heure, il était dieu père; le voici maintenant dieu le fils. Ces assimilations offensent le lecteur moderne et lui paraissent absurdes; l'étaient-elles pour les Egyptiens? Pour en bien apprécier la valeur, il faut nous replacer par l'imagination au milieu des générations éteintes. Le roi porte le costume des dieux, reçoit des offrandes, comme un dieu, se dissimule dans l'éclat de sa toute-puissance, comme un dieu dans sa lumière divine; quand il sort de son palais et qu'à moitié perdu dans la vapeur des encensoirs, la couronne et l'uræus au front, couvert d'or et de pierres, entouré de ses fils et de ses généraux, il apparaît en pleine lumière, la foule qui se prosterne devant lui et le salue de ses acclamations croit de bonne foi qu'il appartient à une race plus pure que la race humaine. Ce n'est pas pour elle un mannequin de hasard, affublé d'oripeaux divins; c'est un dieu, un dieu vivant, un dieu mêlé aux choses, qui passe sur la terre, s'y incarne et daigne s'abaisser à régner, en attendant qu'il rentre dans le sein de sa propre divinité.

Si, au lieu d'un temple, il s'agissait d'un palais ou d'une villa, l'éloge n'était ni moins pompeux, ni moins poétique. «Sa Majesté s'est bâti une villa, — dont le nom est *Âà-naχt.*[1] — Elle s'étend entre la Palestine[2] et l'Egypte, — toute remplie de provisions délicieuses. — Elle est comme la reproduction d'*Hermonthis*;[3] — sa durée est celle de Memphis; — le soleil se lève à son double horizon, — [*et*] se couche en elle. — Tous les hommes quittent leurs villes — [*et*] s'établissent sur son territoire, — dont l'Occident est la demeure d'Ammon, — dont le midi est la demeure de *Sûteχ*; — *Astartè* y est au levant, — *Ûadjit* y est au Nord. — La villa qui s'y trouve — est comme le double horizon du ciel: — (*Ramsès Meïamoun*) v. s. f. y est comme Dieu, — *Month dans les deux régions* comme interprète, — *le Soleil des princes* comme nomarque, — *les délices de l'Egypte*, — *l'ami de Tûm* comme général;[4] — [*aussi*] la terre descend — elle vers lui. — Le grand prince de *X'ita* envoie un message — au prince de *Kadi*: — «« Si tu es prêt, partons pour l'Egypte, — [*car*] les paroles du Dieu[5] s'accomplissent. — Faisons notre cour à (*Râ-ûsor-mâ*) v. s. f. — [*car*] il donne les souffles à qui il aime — [*et*] toute contrée existe par lui.[6] — *X'itâ* est dans ses volontés seules; — aucun dieu ne reçoit l'offrande de *X'itâ*: — *X'itâ* ne regarde plus les ordres du ciel; — il est dans les volontés de (*Râ-ûsor-mâ*) v. s. f., — le taureau aimant la vaillance.»»[7]

1. Le nom complet de la ville est: *Pû* (*Ramessû*) *âà-naχt*. «La ville de Ramsès, le très vaillant.»

2. Le texte donne  *Zâhi*. Pour mieux indiquer la position géographique je me suis permis l'anachronisme de Palestine.

3. M. à. m.: «Elle est comme le *dessin*, le *plan* de *An du midi.*» *Anqemâ*, *An* du midi, *l'Hermonthis* des Grecs.

4. *Month dans les deux régions*, *Soleil des princes*, *Délices de l'Egypte*, *Ami de Tûm* sont des épithètes ordinaires de Ramsès II; c'est donc à Ramsès II que s'appliquent tous les titres d'*interprète*, *nomarque*, *général*.

5. Ici le dieu dont il s'agit n'est autre que Ramsès II.

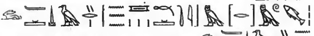
6. M. Chabas n'a pas traduit ce dernier membre de phrase.

7.  Le double d'*Anastasi IV*,

La ville dont il est question dans ce passage n'est autre que la Ramsès des Livres saints à laquelle travaillèrent les Hébreux.[1] Quelque éloignés de nous que soient les événements de l'Exode, on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de curiosité et d'étonnement en retrouvant sur des papyrus contemporains de Moïse le nom d'une ville célèbre en Israël. Un autre morceau du même temps, sinon de la même main, compléte cette description trop brève et trop mythologique pour être bien exacte, et fait revivre à nos yeux l'antique cité, avec ses jardins, ses canaux et sa population tout entiére. « Le scribe *Penbesa*, — pour charmer son seigneur, — le scribe *Amen-em-Apt*, — Vie, santé, force! — Ceci est envoyé pour faire savoir [à mon] seigneur, — item, pour plaire à mon seigneur. — Quand je suis arrivé à *Pa-*[*Ramessû-Merï-Amen*] v. s. f. — je l'ai trouvée en bon état — [C'est une ville fort] belle, et qui n'a point sa pareille — dans les fondations de Thèbes . . . . — . . . . Silsilis, où la vie est douce : — Ses campagnes sont pleines de toutes les choses délicieuses, — de nourritures, de provisions, chaque jour. — Ses viviers (?) [sont pleins] de poissons,[1] — ses étangs, d'oiseaux aquatiques ; — ses prés foisonnants

pl. VI, l. 9 passe la préposition *m* entre *χità* et *baï-u* et supprime le pronom *ew* derrière ce dernier mot ; par contre il intercale entre *s'ep* et *nuter* la marque du passé *n*, à faux comme le prouve le texte du membre de phrase suivant ; enfin entre *aù-w* et *bäïd*, il passe de nouveau la préposition *m*. L'ensemble du passage est difficile à comprendre ; il signifie que *Khita* n'adore plus qu'un seul dieu, *Ramsès-Meïamoun.* M. Chabas l'a traduit différemment : « Le pays de Khità est un de volonté [avec lui]. Le dieu n'a-t-il pas reçu son offrande ? N'a-t-il pas contemplé l'eau du ciel ? Elle est aux ordres de *Rà-usor-mà*, le taureau aimant les combats. » (*Mél. égypt* IIème série, p. 151.) La traduction que je donne de ce passage m'a été communiquée par M. de Rougé.

1. La phrase est un peu mutilée. En voici la restitution

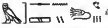
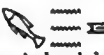


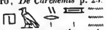
Naï-u-w ành'àzar-u meh'-ta m remà-u. Le mot *ành'uzar* est un mot nouveau pour moi : le sens *vivier* que je lui attribue résulte de la tournure générale du contexte.

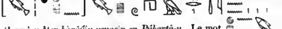
nent d'herbages; — la plante *àdes* en touffes,[1] — la plante *aden-rogà*, aussi douce que le miel, — [*croit*] dans ses champs bien arrosés. — Ses greniers sont pleins de blé et d'orge [dont les monceaux] s'élèvent jusqu'au ciel. — Les joncs et les plantes *aàqer* de l'enclos,[2] — les fleurs *àbû* du jardin fruitier, — des fruits de l'aloès, du pin pignon (?), de la mandragore, — les grenades de la pépinière; — des vins doux de *Kàkémé* — qu'on verse sur le miel; — des poissons *Ouotis* rouges du marais de [*Rema*? engraissés] de lotus,[3] — le *mulet* tacheté des étangs artificiels;[4] — des mulets mêlés à des anguilles (?). — des poissons *X'epnen* de l'Euphrate;[5] — les poisson *àd* et *χept-*

1. La phrase doit se lire:  *tà àdes em zodm-t-u.*

2.  *Shû-u aàqer-u n nà tàr-u.* Le mot  *tà-u-r-u* m'est inconnu par ailleurs. Je le rattacherai à la racine sémitique טור, תור, (cfr. חזר) *circumdedit*, d'ou טור *paries, septum; Arab.* طُور، طَوَار.  *ta-ur-u* sera donc un *enclos*.

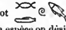
3.   *àtù-u des'er-t n mer n rema*(?) *qenaû-u m ses'ni-u.* Le nom de la localité a été rétabli  *rema* au moyen de quelques débris de signes qui restent sur le bord de la lacune. Le reste a été comblé au moyen d'un passage analogue d'*Anastasi IV, pl. 15, l. 6.*

4.  *bàri-aànnû-u n hàrim.*  *hàrim* est le mot sémitique חור, *foramen, caverna*, transcrit en son pluriel חורים (Sur la transcription des pluriels sémitiques en Egyptien voir Maspero, *De Carchemis* p. 25. note 1). La racine חור signifie *creuser*, *excaver*.  , déterminé par les signes de l'eau, signifie donc une excavation artificielle remplie d'eau, un étang artificiel.

5.   *Bàr-u s'bennù-u h'er bàgàû[u χepne]n en Pihartà-u.* Le mot  *χepnen*

pennû des rigoles d'inondation,[1] — le poisson *Hàïànà* des [canaux excellents] d'*Âá-naχt.*[2] — *Pàs'ahor* y produit le sel; — *Pàh'ûr* y produit le natron. — Ses galères arrivent au port;[3] — les provisions et les richesses [*abondent*] en elle, chaque jour. — Se réjouit quiconque réside en elle, — on ne le contrarie point;[4] — les petits y sont comme les grands. — Allons, célébrons pour elle des fêtes du ciel — ainsi que ses [*panégyries de*] commencement de saisons, — *quand* viennent la ville de *Tûwi* avec des papyrus, — la ville de *Pïàhor* avec des roseaux, — les produits de la pépinière,[5] — les guirlandes des vergers, — les oiseaux aquatiques de ses terres inondées. — [Les riverains] de la mer lui apportent en hommage des anguilles et des poissons *âdû*; — et lui donnent le tribut de leurs marais. — Les tenants de *Âá-naχtû* sont en vêtements de fête,

a été rétabli d'après *Anastasi IV, pl. XV, l. 5 et l. 9.* Etymologiquement le nom de ce poisson semble se rattacher à l'hébreu חפן *égypt.*  *χep*, poing.

1.  *Adû-u h'er χïpdpennû-u n bàûh'û.* Le mot  *âd-u* veut dire au propre *poisson gras.* Je ne sais quelle espèce on désignait sous ce nom. Le nom du second poisson est rétabli d'après *Anastasi IV, pl. XV, l. 9.*

2.   *Hàïàzà [nte h'â-t-u nover]-u n âá-naχt.* Dans *Anastasi IV, pl. XV, l. 8*, le même poisson est nommé d'une manière un peu différente  *hàïànà-u.*

3.  *Nàï-u-w menes'û-u h'er ûtû menaû.*

4.  *Au zod-û-n-ew [h']ànra.*

5.  *Sabar-u n â-t χe-t-u.* Le mot  *sabar-u*, se rencontre aussi dans *Anastasi IV, pl. XIII, l. 1*, déterminé par . Ici je crois qu'on peut le rapporter à la racine hébraïque סָבַל, *bajulavit, portavit*; סֵבֶל *onus.* Déterminé par  c'est un poids, un fardeau de plantes, une brassée de fruits.

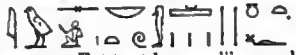
chaque jour;[1] — de l'huile parfumée sur leurs têtes, dans des perruques neuves;[2] — ils se tiennent à leur porte, — leurs mains chargées de bouquets, — de rameaux verts de *Pà-Hathor*, — de guirlandes de *Pàhùr*, — au jour d'entrée de (*Râ-ûsor-mâ step-en-Râ*)| v. s. f., le Month dans les deux Egyptes,[3] — au matin de la fête de *Choiak*, — [*et*] chacun d'eux est comme son voisin[4] — pour adresser ses requêtes. — Doux breuvages[5] des gens de *Aà-naχt-u*, — leur vin de grenade est comme une flamme; — leur liqueur *Khiâànàdà*[6] a le goût des fruits *Annâ* — apprêtés au miel; — la bière de *Qàdi* du port, — les vins des celliers, — les huiles douces du fleuve *Sagabài* — les guirlandes du jardin fruitier. — Les douces favorites — du [*roi*] *Très-vaillant* — [*sont*] à la porte de Memphis;[7] — La joie règne et s'étend — sans que rien l'arrête — ô (*Râ-ûsor-mâ step-en-Râ*)| v. s. f., Mentû dans les deux Egyptes, — (*Ramsès Meïamoun*)| v. s. f. le dieu.[8]»

L'éloge du maître demandait plus de savoir-faire que le panégyrique du roi. Le scribe s'en tirait pourtant à grand renfort d'épithètes. «I. Scribe d'élite, cœur large, bouche éloquente,

1. 
Nà tennu-t-u n àà-naχt m ànχû râ-neb. Les  *tennû-t-u* d'une ville sont ceux qui paient la quote-part ( *tennû*,) l'impôt dans cette ville.

2.  *m nebtî n màuit.*

3. Ramsès II — Sésostris.

4.  *Aû sa neb tû* [*meh'-t*]*sen-ew.* Littéralement: «Est tout homme l'image de son second.»

5. Le texte porte  *serîm*, pluriel du mot סיר, dérivé de la racine סיר, *effervescere, aestuare.*  signifie donc en général toute liqueur fermentée.  déterminé par ∘ se trouve dans *Anastasi IV, pl. XVI, l. 4.* C'est alors l'hébreu סיר, pl. סירים *spinæ, vepres.*

6. Nom d'une liqueur d'importation étrangère.

7. La porte d'*Aa-naχti* qui s'appelait *Porte de Memphis.*

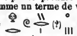
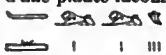
8. *Papyrus Anastasi III*, pl. I, l. 11 — pl. III, l. 9. Cfr. Chabas, *Mél. égypt.* II.

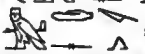
c'est une joie que son langage lorsqu'on l'entend! artisan des paroles divines, qui n'ignore rien, c'est un homme distingué par la valeur et les travaux de *Sàwex*, la servante du Seigneur de *Sésunnù*,[1] dans la salle des livres, un professeur actif dans l'archive des écrits; le premier parmi ses compagnons, la tête de ses concitoyens, le chef de sa race, sans pareil; appui ferme pour tout jeune homme qui sort de ses mains, ses doigts agrandissent le petit; homme d'élite, qui juge d'après soi-même;[2] qui accomplit ses desseins et réjouit par eux [*tous*] les cœurs; celui qu'illustrent ses mérites, l'aimé dans les cœurs, qui ne [combat ?] point le désir de son oncle[3] et ne s'en dégoûte point; qui parcourt rapidement le texte des livres; jeune, distingué, charmant, image de la grâce; qui explique les livres et les chroniques, comme elles sont faites; tout ce qui sort de sa bouche est frotté de miel, il fait par là germer les cœurs comme des fleurs;[4] valet de sa majesté v. s. f.; serviteur du Seigneur royal v. s. f., qui produit les perfections du souverain, c'est un travailleur fûté de l'entrepôt,[5] bien qu'avancé en âge à l'égal de . . . .[6] fils d'*Unnower* d'Abydos-Mâ-ti, né de la dame *Tà-ùser-t*, dépendante de *Baalis*, chanteuse d'Isis de *Sexet*.[7]»

1. *Sàwex*, déesse des bibliothèques; le Seigneur de *Sesunnù* est Toth.

2.  *Apï h'er zot-ew*. M. à. m.: «Qui juge selon son corps.»

3. Le mot *xnems* signifie au propre *oncle*, ainsi que M. Brugsch l'a vu (*Dict. s. v. l.*), bien que le rapprochement avec le copte par lui proposé soit impossible. Très-souvent *xnems*, de même que l'arabe عم qui a le même sens, est un titre qu'on donne par respect aux personnes plus âgées. Il ne faut donc pas ici prendre le mot oncle, comme une expression de parenté, mais comme un terme de vénération.

4. Le texte donne  *h'erùr*. A moins que ce ne soit le nom d'une plante inconnue je suppose que nous avons là une variante du mot  *h'elel, fleur*.

5.  *Menï pù mddes n pà ah'*. Le mot  *mddes* vent dire au propre *aiguisé*, par suite *tranchant* et *pointu*. Afin de conserver l'image de l'original je l'ai rendu par notre mot *fûté*.

6. Lacune qui a détruit le nom de l'écrivain.

7. Nom d'une ville où Isis avait un temple.

II. Il rend hommage à son oncle, à son frère accompli,[1] le scribe royal qui commande les archers, le fort, l'homme d'élite, le héros, le cœur bon extrêmement, qui accomplit ses desseins, qui n'a point d'égal parmi tous les scribes, l'aimé de tout le monde, agréable à voir est sa beauté comme la [palme?] au cœur de la foule; scribe de tout point, qui n'ignore rien, éloquent dans ses réponses pour trouver; homme d'élite bien doué pour élargir les cœurs; aimant les hommes, se réjouissant des actions justes, évitant la fraude.[2]»

L'écrivain n'a pas épargné les compliments, il lui en a fallu deux pages, pour la plus grande gloire du patron auquel il s'adressait: à moins, il semble que ni l'un ni l'autre n'eût été content. Ce préambule fini, il entre en matière, et, sans doute afin de varier ses effets, se répand en souhaits de prospérité. «Puisses-tu vivre, être en bonne santé, en force! Sois [riche], élevé, bien établi! Que ne te soit pas dénié ce qui t'est nécessaire pour vivre d'aliments délicieux! Que la joie et les plaisirs s'assemblent à la porte de ton chemin; Qu'ils se manifestent pour toi pendant la durée de ta vie! Que [tes] stations [ne soient pas] en défaut! Puisses-tu contempler l'éclat du disque solaire et t'en rassasier à ta sortie du monde! Que la durée [du ciel] soit avec toi! Que tes dieux te soient propices; qu'il ne [s'irritent] point [contre toi, afin que] ta récompense [ne] te soit [pas] ravie[3] après la vieillesse, [*mais*] *que* tu sois oint des essences [de] Justice et de Vérité,[4] quand tu entreras dans la station de [la terre d'Occident] *que* tu te mêles aux [âmes] parfaites [*et que*] tu [es loué] par elles. Que l'autorité de ta parole soit établie dans [Mendés] auprès d'*Unnower*, établie dans Abydos par devant les deux jumelles.[5]

1.  *s'en-ew[u]qer.*

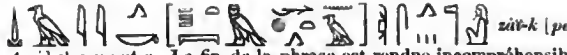
2. *Papyrus Anastasi I, pl. I, l. 1 — Pl. II, l. 7.* Voir une traduction partielle dans Chabas, *Voyage d'un Egyptien* — et une traduction complète dans Lauth, *Moses der Ebräer* p. 81—82.

3.  *Saï-k a[m-ew per]i-k h'aü [n pe-t] mâ-k nûter-û-k h'otep-k an qen[t-tû-sen er-ek tûm s'e] pû-tû dehi-k*

4. M. à. m.: «de la double Justice».

5. Isis et Nephthys, les protectrices et sœurs d'Osiris.

Puisses-tu parcourir [le ciel à la suite des] serviteurs du Dieu! . . . .[1] Puisses-tu te réunir aux scribes de la barque *Nes'em*[2] [*et*] ne pas être repoussé! Puisses-tu contempler le disque Solaire dans le ciel, lors de ses missions annuelles! Que[3] te soient ordonnés [ta chair, ...[4]] ta tête, tes os! puisses-tu sortir de la terre mystérieuse sans être anéanti! . . . .[5] [Que le Nil passe] dans ta demeure! Qu'il rafraichisse ta voie! qu'il monte de sept coudées auprès de ta chambre! Puisses-tu être assis au bord de la rivière, au pays du repos,[6] y laver ta [face] et ta main! Puisses-tu recevoir des offrandes! Puisse ton nez respirer [les parfums!][7]» Les cinq dernières lignes du texte sont trop mutilées pour admettre une traduction suivie.[8] On voit seulement par les lambeaux de phrase encore intacts

1.  *zâr-k [pe-t em χe-t nû] s'es-u nuter.* La fin de la phrase est rendue incompréhensible par plusieurs petites lacunes que je ne sais comment combler.

2. L'un des noms de la barque du Soleil; aussi, nom d'une des barques d'Osiris dans Abydos.

3.  *mââ-k aten m pe-t apû-t-u-w renpe-t.* Litt.: «Puisses-tu voir le soleil dans le ciel, ses missions annuelles.» Le mot  *apû-t* se dit d'une mission confiée à un officier royal chargé de faire une tournée administrative ou religieuse, dans telle ou telle localité. Le soleil dans sa course annuelle est donc comparé ici à un officier chargé d'une mission importante.

4. Lacune d'un mot.

5. Lacune d'une demi-ligne.

6.  *em aût seχennu.*

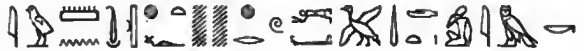
7. *Papyrus Anastasi* N° I, pl. II, l. 8 — pl. IV, l. 1. Voir Chabas, *Voyage* — et Lauth, *Moses der Ebräer* p. 82.

8. M. Lauth a cru pouvoir restituer ce passage. Voici sa traduction «Es möge einathmen deine Nase Wohlgerüche, es sei heil dein Scheitel, es sei dein Rücken bekleidet mit Gewändern (der Thai); es möge reichen dir Nepura Brode, Hathor Getränke, dass du sie schlürfest; du werdest Herr deines Gedächtnisses; öffne das Herz, trete ein zu jedem Orte deines Beliebens; thue es an seinen Platz, empfange Speisen von der Tafel des Osiris, welcher hervorgeht mit Nahrung aus Abydos; der Berg des Westens breite dir entgegen die Sykomore; sie befeuchte deine Kehle; du treffest den Sonnengott; du tretest ein zu dem Götterkreise; wahr (gerechtfertigt) sei deine Rede im Himmel; es sei das Glück bei dir; du erhöhest dich zum Himmel; nicht vernichtet seiest du; du ziehest im Frieden, stehest an dem dir beliebenden Orte in allen Gestalten; deine Person ganz sei die eines Gottes, wann [du gestorben bist].» (p. 82—83).

que l'auteur continuait de souhaiter à son correspondant tous les biens de la terre et toutes les félicités du ciel égyptien.

Rien n'est plus fréquent d'ailleurs que ces allusions à l'autre monde. Habitués qu'ils étaient à considérer le monde comme un lieu de passage et la vie comme une simple transformation, ils auraient cru manquer de respect envers leurs patrons s'ils ne leur avaient fait espérer les félicités éternelles de l'autre vie. « Qu'Ammon verse la joie en ton cœur! qu'il te donne une vieillesse excellente! Puisses-tu traverser une durée de joie pour atteindre à la béatitude. Que ta lèvre soit saine, tes membres verts, que ton œil contemple ta voie! Pare-toi de lin, monte sur ton char, une canne d'or à la main, un fouet avec toi pour guider l'attelage des chevaux; des Syriens et des Nègres courent devant toi pour accomplir [tes ordres]. Tu descends dans ta barque de cèdre, élevée à la proue et à la poupe; tu arrives à ta demeure excellente, que tu t'es faite à toi-même. Ta bouche est pleine de vins, de bière, de pain, de chair, de gâteaux; des bœufs sont tués, des vins ouverts; des chants gracieux sont devant toi. Ton chef des parfums t'oint d'essences; ton directeur des canaux a des guirlandes de fleurs; ton intendant des gens de campagne fait passer [devant toi] des oiseaux; tes pêcheurs apportent des poissons; tes galères sont en Syrie, chargées de toute sorte de bonnes choses; tes étables sont pleines de vaches mères; tes tisserandes sont florissantes. Tu es stable contre [l'impie]; tu renverses [l'ennemi]; ce qui est dit contre toi, cela ne [prévaut] point,[1] lorsque tu entres par-devant le cycle divin et que tu sors véridique.[2] »

« Puisse Ammon-Râ, créateur des dieux, te donner la faveur d'être à la suite du roi! Que ta bouche soit saine, que tes lèvres ne te soient pas retirées tandis que tu chantes les louanges du

1. 
 *Aū men χewt . . . χeś ū pā zod-t am-ek ben sū.* Le texte de ce passage est évidemment fautif: il doit être rapproché d'un passage parallèle d'*Anastasi V, pl. XV, l. 4—5.* 
 Malheureusement cet endroit d'*Anastasi V* est aussi corrompu que le passage cité d'*Anastasi IV.*

2. *Papyrus Anastasi IV, pl. III, l. 2—pl. IV, l. 1.*

roi! Puisses-tu égaler (?) Horus, l'ami des justices! Puisses-tu durer cent dix ans sur la terre, te reposer sur la [montagne] dont la maîtresse est à l'Occident de Thèbes dans la nécropole![1] Que ton âme se renouvelle parmi les vivants, et se mêle aux [esprits] parfaits! Puisses-tu aller . . . . . .[2] dans le *Ro-sta*,[3] au jour des panégyries de Sokar![4] Tu as versé des libations dans les deux mondes, en présence d'*Unnower*; à descendre dans la barque, tu n'es pas repoussé; tu passes jusqu'à la gueule [du tombeau];[5] tu es jugé devant le dieu, ton âme est pesée . . . .[6]»

Pour religieux que fussent les Egyptiens, ces oraisons funèbres anticipées ne devaient pas toujours être de leur goût. Aussi, le scribe bien avisé n'insistait-il pas sur ces promesses de félicité céleste; il revenait bien vite à l'éloge des vertus terrestres de son patron. Le patron est versé dans la littérature profane et les Ecritures saintes au point d'effrayer son protégé: «Tu viens versé dans les grands mystères; tu me dis au sujet des formules du prince *Hordûdû-w*: «Tu n'y connais ni bien ni mal . . . .[7]» Tu es un scribe habile parmi tes compagnons, instruit dans les livres, armé (?) en ton cœur, habile (?) de ta langue. Or, tu as parlé, une phrase est sortie de ta bouche, trois fois pesante; tu m'as laissé muet de terreur . . . . . .[8] Je m'effraie de tes paroles; je te crains en tant que scribe, plus que le ciel et la terre, plus que le firmament. Ta science est une montagne en poids et en volume, une bibliothèque cachée qu'on ne voit pas; son cycle divin est mystérieux, plus éloigné de nous que [les étoiles].[9] Ah! dis-moi ce que tu sais, que je te réponde! que je garde les progrès qu'ont fait tes doigts dans les saintes écritures (?) Allons! [de l'activité] préparons-nous à discuter, comme l'hôte . . . . . .[10]»

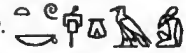
1. Cette montagne est la Nécropole Thébaïne.
2. Lacune d'un mot.
3. L'un des noms de l'enfer égyptien.
4. *Sokar* est une des formes de *Ptah'* et d'Osiris.
5. Cfr. chez les Hébreux l'expression *la bouche* du puits.
6. Une phrase que je ne comprends pas. Le texte se trouve dans *Anastasi IV, pl. IV, l. 2—7.*
7. Lacune: une demi-phrase incompréhensible.
8. Lacune.
9. La restitution est de M. Lauth.
10. La dernière phrase est trop mutilée pour que je me hasarde à la traduire. Voici la restitution de M. Lauth (*Moses der Ebräer*, p. 86): «Wohlan! rüsten wir uns zu dem Kampfe gleichwie die Gäste gegen den Hunger. Genehmige es.» Le texte du morceau se trouve au *Papyrus Anastasi I, pl. X, l. 9 — pl. XI, l. 8.*

La formule du prince *Hordúdú-w* est ce fameux chapitre LXII du Livre des Morts si difficile à comprendre et à traduire. Il semble résulter de ce passage que les scribes égyptiens ne l'entendaient pas plus aisément que nous et qu'ils avaient besoin de gloses et de commentaires pour en saisir la portée. Les Egyptologues modernes, qui ont essayé leurs forces sur ce chapitre et n'ont obtenu aucun résultat satisfaisant, auront raison de ne pas trop se désoler de leur insuccès: pour les gens de la XIXème dynastie, c'était déjà un texte difficile sur lequel s'exerçait l'habileté des maîtres et la patience des écoliers.

Dans ce concert de compliments, venait souvent se glisser la note du reproche ou de la critique. On louait le patron pour obtenir sa protection; si son influence n'agissait pas assez vite au gré du client, s'il essayait d'arrêter par ses remontrances une ambition parfois démesurée, le scribe savait fort bien lancer entre deux banalités élogieuses un trait de raillerie. «Tu me répètes: «« Un long sentier est devant toi; [*mais*] on y entre par une haie dangereuse, ne le sais-tu pas?»» Entres-y devant moi et je te suivrai volontiers: si tu ne t'y jettes pas, je n'y [vais] point. Si tu en trouves l'intérieur, et que j'en sois repoussé, garde-toi d'aider à me pousser dehors.»[1] — «Ta lettre m'est arrivée à l'heure des occupations de ma charge; ton messager m'a trouvé assis sur les cavales qui dépendent de moi. Tu te réjouis, tu es dans l'allégresse, tu te prépares à [*me*] renvoyer [*une réponse, mais*] tu [n'entres pas] dans ton cabinet pour voir ta lettre, trouvant que ce n'est ni un agrément, ni un plaisir. [*Aussi*] tes phrases sont embrouillées, au point d'égarer; toutes tes paroles sont bouleversées, elles ne sont pas en ordre; toutes tes formules sont de travers (?).»[2] Ailleurs à la critique du patron se joint la satire des rivaux. «Tu me répètes: «« Bras cassé! sans courage! — Sois actif comme un scribe!»» — Tu dis: ««Il ne sait pas, il ne sait pas.»» — J'ai passé un instant [près de toi, pour] te flatter; — aussi, [j'ai fait le] brave? [tandis qu'] un autre me tourmentait. — Les ordres du Seigneur au nom victorieux dominent: ses décrets sont stables et verdissants comme Toth. — Je suis le soutien de toute ma famille. — Tu dis: ««Viens à moi;»» je te dis. — ««Je connais beaucoup de gens sans courage, des bras rompus,

1. *Papyrus Anastasi I, pl. XII, l. 6 — pl. XIII, l. 1.* Cfr. Chabas, *Voyage* p. 47.
2. *Papyrus Anastasi I, pl. IV, l. 5 — pl. V, l. 1.*

des accroupis, qui n'ont pas de cuisse;[1] — ils sont [heureux]; ils abondent en leurs maisons de biens et de provisions; — on ne [leur] refuse rien. — Viens que je te fasse le portrait du scribe *Roï*, — qu'on dit le Flambeau [*de l'administration*] des Greniers: — il ne s'est pas remué, il n'a pas couru depuis sa naissance; — c'est son horreur que les travaux: l'activité, il ne la connaît pas. — Il est [*comme*] s'il reposait dans l'*Ament*,[2] [*et*] ses membres sont sains; — [*pourtant*] la crainte du dieu bon ne le conduit pas. — Tu t'es rejeté[3] sur *Kàsà*, — le contrôleur de bestiaux, un hâbleur, dont je te fais le portrait, — sans que tu me donnes un démenti. — N'as-tu pas entendu le nom de *Amen-ùàh'-sù* un des vieux [préposés au] trésor? — Il a accompli ses années de vie, et il serait assez vigoureux — pour être dans l'atelier, à la tête de l'arsenal? — Viens! tu connais ce *Naχt*, du [cellier] aux vins; — celui-là t'est dix fois plus agréable que les autres. — Je te parle du chef des mercenaires qui est dans *An*, — à [la demeure des] vieillards du palais royal, v. s. f.: — Petit, il était comme un chat; grand, il est comme un [bâton]:[4] — il est au mieux dans sa maison auprès de ses [amis?]. — Tandis que tu demeurais au conservatoire des écrits tu as entendu le nom de . . . .,[5] le glouton: — il se traîne sur le sol, jamais rassasié; — . . . .,[6] tous ses vêtements sont en lambeaux. — Si tu le vois le soir, dans les ténèbres, — tu dis: ««Un oison vaut plus que lui, quand il passe.»» — Lui [*pourtant*] c'est le préposé à la balance; tu vois son poids, — il te semble [*peser*] vingt *ùden*; — [*cependant*] on l'écarte vite: — Si tu souffles sur lui, quand il passe, — il tombe, emporté comme un brin de feuillage. —

1. C'est-à-dire des gens inactifs, inertes.
2. C'est-à-dire, «il est honoré comme un des morts bienheureux.»
3.  *Tû-k sûgà-tû r Ràsà*. Le même mot se retrouve dans *Anastasi V, pl. VI, l. 2.*   *Tû-ek sûgà-ta r sam-u yetχû-u.* «Tu te détournes vers d'autres voies.» , est une racine sémitique שׁגג, *erravit, aberravit, deliquit;* שָׁגַג, שָׁגָה, *erravit, per imprudentiam peccavit, titubavit;* Hiphil. — *In errorem abduxit, abduxit à rectâ viâ, à praeceptis divinis.*
4. Le dernier mot est incertain.
5. Nom illisible.
6. Deux mots mutilés que je ne puis restituer.

Si je te parle de cet *Uah'* des souterrains,[1] — tu le chargeras d'or pour la troisième fois. — Je le jure par le seigneur de *Sesunnû*[2] [*et*] la déesse *Noh'e-mû-ani-t*, — disant: «« Tu es un bras puissant, tu les abattras; — Fais un jugement entre moi et ces gens-là.»» — Je les renverserai de mon coude [sans même lever] les deux bras. — Héros, mon oncle,[3] qui méconnait ce qu'on lui dit! — Vois! je renvoie tes missives cassantes (?) après les avoir adoncies.»[4]

Ces exemples suffiront, je pense, à faire comprendre ce qu'était chez les Egyptiens le genre épistolaire. Ils montreront le parti que ce peuple étrange en avait sû tirer pour répandre ses idées et dépeindre sous une forme familière les particularités de sa vie intime. Peut-être de nouveaux Papyrus nous révéleront-ils un jour de nouveaux morceaux aussi curieux que les fragments cités au cours de ce travail: la publication de ces textes complétera ce qu'il y a forcément d'incomplet dans l'étude sur le genre épistolaire que j'ai entreprise et permettra à d'autres ou me permettra à moi-même de revoir et de corriger les traductions et les analyses nécessaires à l'intelligence du sujet.

Paris, le 9. Novembre 1870.

1. C'est le mot  *ze-ut-u*, *profondeur*, *longueur*. Je le traduis par *souterrains*, *crypte*, faute d'une expression plus juste.
2. *Toth*, le dieu des lettres.
3. Voir, sur ce mot, la note 3 de la page 107.
4. *Papyrus Anastasi I*, *pl. VIII*, *l. 7* — *pl. X*, *l. 9*. Cfr. Chabas, *Le Voyage d'un Egyptien*, p. 41—43, et Lauth, *Moses der Ebräer*, p. 85—86.

Imprimerie de Breitkopf et Hartel à Leipsic.

MARIETTE BEY (A.). Abydos, description des fouilles exécutées sur l'emplacement de cette ville, ouvrage publié sous les auspices de S. A. Ismaïl-Pacha, khédive d'Égypte. Tome Ier (Ville antique, temple de Séti) orné de 53 planches. Paris, 1869, in-fol. 120 fr.

—— Aperçu de l'histoire d'Égypte depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête musulmane. 2e édition. Paris, 1870. 1 vol. petit in-8°, cart. toile. 5 fr.

—— Denderah, description générale du grand temple de cette ville. Ouvrage publié sous les auspices de S. A. Ismaïl-Pacha, khédive d'Égypte. Tome I et II. Paris, In-fol., demi-toile. Orné de 166 pl. 160 fr.

Cet ouvrage se composera d'un volume de texte et de 4 volumes de planches. Les tomes III et IV et le volume de texte paraîtront d'ici la fin de l'année. Le prix de l'ouvrage complet sera de 360 fr.

—— Itinéraire des invités aux fêtes de l'Inauguration du Canal de Suez, qui séjournent au Caire et font le voyage de la Haute-Égypte, publié par ordre de S. A. Ismaïl-Pacha, khédive d'Égypte. Paris, 1869, in-18 jésus, toile. 5 fr.

—— La nouvelle Table d'Abydos. Paris, 1865. Planches. 4 fr.

—— Notice des principaux monuments exposés dans les galeries provisoires du Musée d'antiquités égyptiennes de S. A. le vice-roi à Boulaq, 3e édition, Paris, 1869, in-8°, broché. 5 fr.

—— Une visite au musée de Boulaq ou description des principaux monuments conservés dans les salles de cet établissement. Paris, 1869, in-8° jésus, demi-toile. 5 fr.

—— Le même ouvrage en langue arabe. 4 fr.

—— Monuments divers recueillis en Égypte et en Nubie. L'ouvrage complet se composera de 80 pl. au moins, accompagnées du texte correspondant et paraîtra par livraisons de 5 pl. ou feuilles de texte. Les trois premières sont en vente.

Le prix de chaque livraison est de 6 fr.

—— Les papyrus égyptiens du musée de Boulaq, publiés en fac-simile sous les auspices de S. A. Ismaïl-Pacha, khédive d'Égypte. Tome Ier, Papyrus nos 1 à 9. Paris, 1872, in-fol., 44 pl. et 10 p. de texte. 80 fr.

MASPERO (G.). Des formes de la conjugaison en égyptien antique, en démotique et en copte. 10 fr.

—— Essai sur l'inscription dédicatoire du temple d'Abydos et la jeunesse de Sésostris. Paris, 1867, in-4° br. 15 fr.

—— Essai sur la stèle du Songe. Paris, s. d. gr. in-8° br. pl. 3 fr.

—— Hymne au Nil publié et traduit d'après les deux textes du Musée britannique. Paris, 1868, in-4° broché. 4 fr.

—— Une enquête judiciaire à Thèbes au temps de la XXe dynastie. Étude sur le papyrus Abbott. Paris, 1872, in-4°. 7 fr. 50

OPPERT (J.). Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie dans l'antiquité, éclaircis par l'étude des textes cunéiformes. Paris, 1869, in-4° broché. 12 fr.

LE PAPYRUS DE NEB-QED (exemplaire hiéroglyphique du livre des morts) reproduit, décrit et précédé d'une introduction mythologique, par T. Devéria, avec la traduction du texte, par Pierret. Paris, 1872. gr. in-folio, 12 planches et 9 pages de texte. 50 fr.

Le même retouché au pinceau. 65 fr.

PIERRET (P.). Le dogme de la résurrection chez les anciens Égyptiens. Paris, 1871. gr. in-4°. 3 fr.

RECUEIL de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes. T. I, 1re liv. Paris, 1870, in-4°. 10 fr.

Contenu : 1° Le poème de Pentaour, accompagné d'une planche chromolith. par M. le vicomte de Rougé; 2° L'expression Maâ-Xeru, par M. Devéria; 3° Études démotiques par M. G. Maspero; 4° Préceptes de morale extraits d'un papyrus démotique du Musée du Louvre, accompagnés de deux planches, par M. Pierret.

RITUEL funéraire des anciens Égyptiens. Texte complet en écriture hiératique, publié d'après les papyrus du musée du Louvre, et précédé d'une introduction à l'étude du Rituel par le vicomte E. de Rougé, membre de l'Institut, liv. 1 à 4, gr. in-fol., la livraison. 25 fr.

La cinquième livraison est en préparation.

ROUGÉ (E. de). Chrestomathie égyptienne ou choix de textes égyptiens, transcrits, traduits et accompagnés d'un commentaire et d'un abrégé grammatical, 1re partie, 1er et 2e fascic. Paris, 1867-68, in-4° broché. 40 fr.

—— Discours prononcé à l'ouverture du cours d'archéologie égyptienne au Collège de France, 1860, in-8°. Extrait. 1 fr. 50

—— Étude sur une stèle égyptienne appartenant à la bibliothèque nationale, lue dans la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, 1858, in-4° broché. 1 fr.

— Étude sur divers monuments du règne de Toutmès III, récemment découverts par M. Mariette. Paris, 1861, in-8° broché. 3 fr.

— Extraits d'un mémoire sur les attaques dirigées contre l'Égypte par les peuples de la Méditerrannée. Paris, 1867, gr. in-8° broché. 2 fr.

— Lettre à M. de Saulcy sur les éléments de l'écriture démotique des Égyptiens, 1848, in-8° broché. 3 fr.

— Note sur les noms égyptiens des planètes. Paris, in-8° broché. 3 fr.

— Note sur les principaux résultats des fouilles exécutées en Égypte par les ordres de S. A. le vice-roi. Paris, 1861, gr. in-8° broché. 2 fr.

— Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon, précédées d'un rapport adressé à M. le ministre de l'instruction publique sur les résultats généraux de la mission. Paris, 1866, gr. in-4° avec 8 pl. dont 5 doubles. 15 fr.

ROUGÉ (J. de). Textes géographiques du temple d'Edfou, liv. I et II. Paris, s. d. gr. in-8°. 6 fr.

EN PRÉPARATION :

Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne, publiés sous la direction de M. le vicomte E. de Rougé, membre de l'Institut.

Cette publication paraîtra par livraisons trimestrielles. Le prix du volume composé de 4 livraisons de format in-4° et accompagné de planches sera de 10 fr.

La première livraison est sous presse.

N.-B. — Outre les ouvrages annoncés ci-dessus on trouve à la même librairie toutes les publications analogues parues à l'étranger.

Voir aussi le catalogue général ainsi que celui de philologie orientale qui se distribuent gratuitement.

EXTRAIT DU CATALOGUE DES LIVRES DE FONDS.

BENLŒW (L.). Précis d'une théorie des Rhythmes. Première partie : Rhythmes français et Rhythmes latins, pour servir d'appendice aux Traités de rhétorique. In-8°. 3 fr. 50

— Précis d'une théorie des Rhythmes. Deuxième partie : Des Rhythmes grecs et particulièrement des modifications de la quantité prosodique amenées par le rhythme musical. In-8°. 4 fr.

BOSSERT (A.). Des caractères généraux de la littérature allemande. Discours prononcé à l'ouverture du Cours de littérature allemande à la Sorbonne. In-8°. 1 fr.

BOUCHERIE (A.). Cinq formules rhythmées et assonancées du VII° siècle. In-8°. 3 fr.

BRÉAL (M.). De la forme et de la fonction des mots. In-8°. 1 fr.

CHABANEAU (C.). Histoire et théorie de la conjugaison française. In-8°. 4 fr.

DIEZ (F.). Introduction à la grammaire des langues romanes, traduit de l'allemand par G. Paris. In-8°. 3 fr.

ÉTUDES philologiques sur quelques langues sauvages de l'Amérique, par N. O., ancien missionnaire, In-8°. 6 fr.

FLAMENCA (le roman de), publié d'après le manuscrit unique de Carcassonne, avec introduction sommaire, notes et glossaire, par M. P. Meyer. Gr. in-8°. 12 fr.

GLOSSÆ hibernicæ veteres codicis Taurinensis, ed. C. Nigra. Gr. In-8°. 6 fr.

GRIMM (J.). De l'origine du langage, traduit de l'allemand par F. de Wegmann. In-8°. 2 fr.

GUESSARD (F.). Grammaires provençales de Hugues Faidit et de Raymon Vidal de Besaudun, XIII° siècle. 2° édit. In-8°. 5 fr.

GWERZIOU-BREIZ-IZEL. Chants populaires de la Basse-Bretagne, recueillis et traduits par M. F.-M. Luzel. 1re partie. Gwerz. In-8°. 8 fr.

HATOULET (J.) et PICOT (E.). Proverbes béarnais recueillis et accompagnés d'un vocabulaire et de quelques proverbes dans les autres dialectes du midi de la France. In-8°. 6 fr.

HEINRICH (G.-A.). Histoire de la littérature allemande depuis les origines jusqu'à l'époque actuelle. L'ouvrage complet se composera de 3 forts volumes in-8°. Les deux premiers sont en vente et l'on paie à l'avance la moitié du 3° qui paraîtra prochainement. 20 fr.

JANNET (P.). De la langue chinoise et des moyens d'en faciliter l'usage. Gr. in-8°. 2 fr.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.